





Library

University of Pittsburgh

Darlington Memorial Library

Class *9* *D22*

Book *R27*  
*v. 2*













HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*  
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par* GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

---

TOME SECOND.













*J. M. Moreau le Jeune Del.*

*1780.*

*J. L. Delagrange Sculp.*

Les Espagnols se rendent maître de Montezuma dans Mexico même.

*Les 17. 18. 19. 20.*



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par* GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

---

TOME SECOND.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la  
Ville & de l'Académie.

---

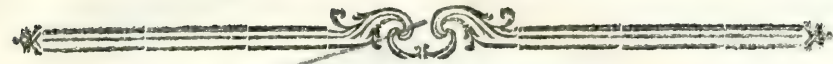
M. D C C. L X X X.



Var  
9 I22  
8 R27  
v.2

1398





# T A B L E

## D E S

# I N D I C A T I O N S.

---

### L I V R E   S I X I E M E.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique.  
Etablissmens Espagnols dans cette partie  
du Nouveau-Monde.*

I. <i>P</i> ARALLELE de l'histoire ancienne & moderne.	Page 1
II. <i>Anciennes révolutions de l'Espagne.</i>	3
III. <i>Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.</i>	7
IV. <i>Colomb cingle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces isles.</i>	8
V. <i>Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.</i>	11
VI. <i>C'est à Saint-Domingue que les Espagnols forment leur premier établissement en Amérique. Mœurs des habitans de cette isle.</i>	12
VII. <i>Cruautés commises par les conquérans à Saint-Domingue. Ce qu'elles produisent.</i>	16
VIII. <i>Navigations qui conduisent les Espagnols à la connoissance du Mexique.</i>	22
IX. <i>Les Espagnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats sont contre la république de Tlascala.</i>	26

X. Introduits dans la capitale de l'empire , les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événemens extraordinaires. . . . .	32
XI. Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguier le Mexique , & ils y réussissent. . . . .	38
XII. Idée qu'on doit se former du Mexique avant qu'il fût soumis à l'Espagne. . . . .	42
XIII. Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique , depuis qu'il est devenu une possession Espagnole. . . . .	53
XIV. Qu'est devenu le Mexique sous les loix de l'Espagne. . . . .	65
XV. De la culture du jalap. . . . .	67
XVI. De la culture de la vanille. . . . .	68
XVII. De la culture de l'indigo. . . . .	69
XVIII. De la culture de la cochenille. . . . .	73
XIX. De l'exploitation des mines. . . . .	79
XX. Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités ? . . . . .	84
XXI. Liaisons du Mexique avec les Philippines. . . . .	90
XXII. Description des isles Marianes. Singularités qu'on y a observées. . . . .	92
XXIII. Etat ancien & moderne de la Californie. . . . .	99
XXIV. Communications du Mexique avec le Pérou & avec l'Espagne , par la voie de Guatimala. . . . .	107
XXV. Description de Honduras , d'Yucatan & de Campêche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne & l'Angleterre ? . . . . .	112
XXVI. C'est principalement par Vera-Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici. . . . .	118





## LIVRE SEPTIEME.

*Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.*

- I. **P**EUT-ON applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ? . . . . . pag. 123
- II. Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique Méridionale. . . . . 124
- III. On donne aux Espagnols la première notion du Pérou. . . . . 128
- IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement. . . . . 130
- V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire. . . . . 132
- VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols. . . . . 138
- VII. La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans. . . . . 150
- VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang Espagnol. 157
- IX. Notions sur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviser les nations ? . . . . . 160
- X. Etendue, climat, sol, fortifications, fort, population, mœurs, commerce de Carthagène. . . . . 161
- XI. Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe. 167
- XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre. 168
- XIII. Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela. 169
- XIV. La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie. . . . . 171
- XV. La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las-Cosas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante. . . . . 177
- XVI. Du fleuve Crenoque. . . . . 179

XVII. Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque , & quelle elle est encore. . . . .	180
XVIII. Etat de la colonie Espagnole , formée sur les rives de l'Orenoque. . . . .	184
XIX. Courte description du nouveau royaume de Grenade. . . . .	186
XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade , ce qu'il est , & ce qu'il peut devenir. . . . .	187
XXI. Singularités remarquables dans la province de Quito. . . . .	191
XXII. Le pays de Quito est très-peuplé , & pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans. . . . .	192
XXIII. Le quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède. . . . .	193
XXIV. Digression sur la formation des montagnes. . . . .	197
XXV. Organisation physique du Pérou propre. . . . .	201
XXVI. En quoi diffèrent les montagnes , les plaines & les vallées du Pérou. . . . .	203
XXVII. Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans , sont tombés dans l'abrutissement. . . . .	207
XXVIII. En quel état est maintenant le Pérou. . . . .	209
XXIX. Particularités sur le lama , le laco , le guanaco & la vigogne. . . . .	216
XXX. Description des mines du Pérou , & spécialement de celles de platine & de mercure. . . . .	222
XXXI. Renversement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou. . . . .	234
XXXII. Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce. . . . .	241
XXXIII. Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama. . . . .	245
XXXIV. Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'étoit autrefois. . . . .	248





## LIVRE HUITIEME.

*Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols.  
 Détail des événemens qui ont accompagné & suivi  
 l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit  
 ses colonies.*

- I. **L**Es Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies  
 dans le Nouveau-Monde ? . . . . . pag. 249
- II. Premières irruptions des Espagnols dans le Chili. . . . . 252
- III. Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement  
 dans le Chili. Manière dont leurs ennemis se font la  
 guerre. . . . . 254
- IV. Etablissémens formés dans le Chili par les Espagnols. . . . . 255
- V. Fertilité du Chili, & son état aëtuel. . . . . 258
- VI. Commerce du Chili avec les Sauvages, avec le Pérou & avec  
 le Paraguay. . . . . 259
- VII. Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur  
 conduite pendant un siècle. . . . . 263
- VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne  
 se réfugient au Chaco. . . . . 266
- IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces.  
 Ce qui est propre à chacune d'elles. . . . . 267
- X. De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent  
 surmonter les navigateurs pour y arriver. . . . . 269
- XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la co-  
 lonie. . . . . 271
- XII. Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec  
 l'Espagne. . . . . 273
- XIII. Innovation heureuse, qui doit améliorer le sort du  
 Paraguay. . . . . 276
- XIV. Principes sur lesquels les Jésuites fondèrent leurs missions  
 du Paraguay. . . . . ibid.



XV. Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions ? . . . . .	279
XVI. Examen des reproches faits aux Jésuites touchant les missions. . . . .	284
XVII. Les peuples étoient-ils heureux dans ces missions , & ont-ils regretté leurs législateurs ? . . . . .	287
XVIII. Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions. . . . .	289
XIX. Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole , & premièrement les chapetons. . . . .	290
XX. Les créoles. . . . .	291
XXI. Les métis. . . . .	ibid.
XXII. Les nègres. . . . .	292
XXIII. Ancienne condition des Indiens , & leur état actuel. . . . .	296
XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde. . . . .	303
XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique ? . . . . .	304
XXVI. Partage fait au tems de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant. . . . .	306
XXVII. Réglemens faits à diverses époques , pour l'exploitation des mines. . . . .	308
XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique Espagnole. . . . .	309
XXIX. Principes destructeurs sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde. . . . .	314
XXX. Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais système ? . . . . .	315
XXXI. Suites que les funestes combinaisons du ministère Espagnol eurent dans la métropole même. . . . .	317
XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Espagne accumula sur les colonies. . . . .	325
XXXIII. L'Espagne commence à sortir de sa léthargie. . . . .	330
XXXIV. Moyens qu'il conviendrait à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe & en Amérique. . . . .	332
XXXV. La domination Espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde ? . . . . .	348





## LIVRE NEUVIEME.

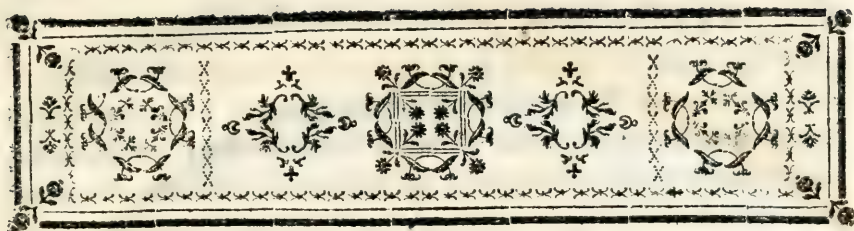
*Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.*

- I. **L**ES Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies? . . . . . pag. 357
- II. Par qui & comment fut découvert le Brésil. . . . . 359
- III. Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Brésil. . . . . 361
- IV. La cour de Lisbonne partage le Brésil entre plusieurs grands seigneurs. . . . . 364
- V. Caractères & usages des peuples qu'on vouloit assujettir à la domination Portugaise. . . . . ibid.
- VI. Ascendant des Missionnaires sur les naturels du Brésil, & sur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie. . . 373
- VII. Irruptions des François dans le Brésil. . . . . 376
- VIII. Conquêtes des Hollandois dans le Brésil. . . . . 377
- IX. Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique. . . . . 381
- X. Les Portugais réussissent à chasser les Hollandois du Brésil. . 386
- XI. Etablissement des Portugais sur la rivière des Amazones. . 391
- XII. Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances. . . . . 401
- XIII. Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole plus destructeur encore. . . . . 404
- XIV. Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Brésil. . . . . 406
- XV. Quel a été, quel est au Brésil le sort des Indiens soumis au Portugal. . . . . 410

XVI. Etat du gouvernement de Para. . . . .	414
XVII. Etat du gouvernement de Maragnan. . . . .	416
XVIII. Etat du gouvernement de Fernambuc. . . . .	418
XIX. Etat du gouvernement de Bahia. . . . .	420
XX. Etat du gouvernement de Rio-Janeiro. . . . .	424
XXI. Etat du gouvernement de Saint-Paul. . . . .	429
XXII. Etat des trois gouvernemens de l'intérieur où sont les mines.	431
XXIII. Histoire des mines d'or trouvées dans le Brésil. Manière de les exploiter. . . . .	ibid.
XXIV. Histoire des mines de diamans découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierrerie. . . . .	435
XXV. Situation actuelle du Brésil. . . . .	443
XXVI. Liaisons extérieures du Brésil. . . . .	444
XXVII. Le Portugal & ses établissemens éloignés sont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait? . . . . .	446
XXVIII. Moyens qu'il conviendrait à la cour de Lisbonne d'em- ployer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur. . . . .	452
XXIX. La cour de Lisbonne devrait-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre? . . . . .	463
XXX. Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort & celui de ses colonies? . . . . .	468

Fin de la Table du tome second.





# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

## LIVRE SIXIÈME.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissmens Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.*

**L'**HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques & d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le tems de la fondation & du renversement des empires ! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit* ! Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat au-

*Tome II.*

I.  
Parallèle de  
l'histoire an-  
cienne & mo-  
derne.

A

jourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles & aux orages ; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, s'affommer avec leurs chaînes, pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres ; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres feront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les souverains commencent à s'apercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes. Le tems n'est pas loin, où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion



d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs: combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir peint & livré à l'exécration les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitans des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Voilà donc le sexe le plus foible livré aux travaux les plus durs de la vie, soit sauvage, soit civilisée; la jeune fille tenant dans ses mains délicates les instrumens du labour; sa mère, peut-être enceinte d'un second, d'un troisième enfant, le corps penché sur la charrue, & enfonçant le soc, ou la bêche dans le sein de la

II.  
Anciennes ré-  
volutions de  
l'Espagne.

terre pendant des chaleurs brûlantes. Ou je me trompe fort, ou ce phénomène est pour celui qui réfléchit un des plus surprenans qui se présentent dans les annales bizarres de notre espèce. Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant de ce que l'hommage national peut obtenir : car il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues. Mais si tel est le pouvoir des hommes rassemblés sur l'esprit de la femme, quel ne seroit point celui des femmes rassemblées sur le cœur de l'homme ?

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournèrent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présentèrent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerrière profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguier l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes



que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendrait. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une, ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le tems aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent esclaves des Romains, & continuèrent à l'être jusqu'au cinquième siècle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passèrent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, soumièrent leurs ennemis, & composèrent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passèrent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, & celui des infidèles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durèrent pas long-tems. Ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formèrent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de se donner

des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce tems-là , les Goths qui , pour se dérober au joug des Mahométans , avoient été chercher un asyle au fond des Asturies , succomboient sous le joug de l'anarchie , croupissoient dans une ignorance barbare , étoient opprimés par des prêtres fanatiques , languissoient dans une pauvreté inexprimable , ne fortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités , d'être oubliés ou ignorés , ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne , d'abord élective , fut devenue héréditaire au dixième siècle ; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état ; que le peuple sorti d'esclavage eût été appelé au gouvernement , on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes , pressés de tous les côtés , furent dépouillés successivement. A la fin du quinzième siècle , il ne leur restoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide , s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun , toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs , dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems , de successions , de guerres , de révolutions , pour que ces foibles états se trouvâssent fondus dans ceux de Castille & d'Aragon ! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne , on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état , qui faisoit à peine la huitième partie de la péninsule , avoit été toujours florissant , depuis l'invasion des Sarrazins ; mais il avoit vu croître ses prospérités , à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées , des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites ;



une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit, dit-on, à 7,000,000 livres, richesse prodigieuse dans un tems où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille & de l'Aragon d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguier cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'agrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoît comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimère, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gênes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

III.  
Colomb forme  
le projet de découvrir l'Amérique.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesse de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires & quatre-vingt-dix hommes. Sur cette foible escadre, dont l'armement ne coûtoit pas cent mille francs, il mit à la voile.

le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des îles & des terres qu'il découvreroit, & arriva aux Canaries où il s'étoit proposé de relâcher.

## IV.

Colomb cingle  
d'abord vers les  
Canaries. Dé-  
tails sur ces  
îles.

Ces îles, situées à cinq cens milles des côtes d'Espagne & à cent milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'îles Fortunées. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée, qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il auroit pu, selon la remarque judicieuse des trois astronomes François qui ont publié en 1778 la relation si curieuse & si instructive d'un voyage fait en 1771 & en 1772, il auroit pu choisir Alexandrie : mais il craignit, sans doute, que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, & qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paroïssoit laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les tems modernes que plusieurs nations lui ont mal-à-propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avoit contractée d'employer le nom des îles Fortunées n'empêchoit pas qu'on ne les eût perdues entièrement de vue. Quelque navigateur avoit sans doute reconnu de nouveau ces terres infidelles, puisqu'en 1344, la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infans de Castille. Obstinément traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avoit encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 Mai 1402, & s'empara deux mois après de Lancerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomère en 1405, l'île de Fer en 1406. Canarie, Palme & Tencriff ne subirent le joug qu'en



1483, en 1492 & en 1496. Cet archipel, sous le nom d'îles Canaries, a fait toujours depuis partie de la domination Espagnole & a été conduit par les loix de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément ferein. Les chaleurs sont vives sur les côtes : mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, & trop froid sur quelques montagnes couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits & les animaux de l'ancien, du Nouveau-Monde, prospèrent tous ou presque tous sur le sol varié de ces îles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille & une assez grande quantité de sucre inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays ; & sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élèvent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptoient cent cinquante-cinq mille cent soixante-fix habitans, indépendamment de cinq cens huit ecclésiastiques, de neuf cens vingt-deux moines, & de sept cens quarante-fix religieuses. Vingt-neuf mille huit cens de ces citoyens étoient enrégimentés. Ces milices n'étoient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies Espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice soit dans l'île spécialement appelée Canarie, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Teneriff, connue par ses volcans & par une montagne qui, selon les dernières & les meilleures observations, s'élève mille neuf cens quatre toises au-dessus de la mer. C'est la plus étendue, la plus riche & la plus peuplée. Elle est le séjour du commandant général & le siège de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglois ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix & y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent, circule rarement dans les îles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole du tabac, & à une taxe de fix pour

cent sur ce qui sort , sur ce qui entre : foibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement quinze ou seize cens mille francs à la métropole , c'est pour la superstition de la croisade : c'est pour la moitié de leurs appointemens que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place : c'est pour le droit des lances substitué sur toute l'étendue de l'empire à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le roi à la guerre : c'est pour le tiers du revenu des évêchés qui , dans quelque partie du monde que ce puisse être , appartient au gouvernement : c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles fixées en Espagne : c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude , l'ambition ou le desir d'acquérir quelques connoissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux à tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en seroient sorties , si on les eût laissé paisiblement jouir de la liberté qui , en 1657 , leur fut accordée d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphère cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement , les entraves que mit Cadix à ce commerce , le réduisit peu-à-peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire ; & nous parlerons de sa chute , après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie & son courage vont se développer.

Ce fut le 6 septembre qu'il quitta Gomère où ses trop frères bâtimens avoient été radoubés & ses vivres renouvelés ; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avoient précédé ; qu'il fit voile à l'Ouest pour se jeter dans un océan inconnu.

Bientôt , ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qui les sépareroient de leur patrie , commencèrent à s'effrayer. Ils murmuroient , & les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jeter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étoient sans espoir ; & il ne



pouvoit plus rien se promettre, ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'amiral. Le discours étoit hardi, sans être téméraire. Depuis quelque tems, il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné du but qu'il s'étoit proposé.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

V.  
Arrivée de  
Colomb dans le  
Nouveau-Mon-  
de.

Les infulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêtrèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportent des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrèrent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés? Et qu'importe qu'ils soient nus; qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent sous des huttes; qu'il n'y ait parmi eux ni code de loix, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisans, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme. Hélas! par-tout on auroit obtenu le même accueil avec les mêmes procédés. Oublions, s'il se peut, ou plutôt rap-

pellons-nous ce moment de la découverte, cette première entrevue des deux mondes pour bien détester le nôtre.

C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Étonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

## VI.

C'est à S. Domingue que les Espagnols firent leur premier établissement en Amérique. Mœurs des habitans de cette île.

Après avoir reconnu quelques îles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande île, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres îles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande île étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'île de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres îles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entièrement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les



Espagnols ; & en effet , des insulaires séparés des autres peuples , ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement , difficilement ; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hafards qui mènent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes , qui nous attestent que ces peuples étoient humains , sans malignité , sans esprit de vengeance , presque sans passion.

Ils ne favoient rien , mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers , prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire , leur morale , étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient , comme tous les peuples , quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On fait peu de chose de leur religion , à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres , leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'être malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importoient leurs dieux & leur culte ? Firent-ils aux nouveaux venus quelque question sur leur religion ? Leur croyance fut-elle un motif de curiosité , de haine ou de mépris pour eux ? C'est l'Européen qui se conduisit comme s'il eût été conseillé par les démons de l'insulaire ; c'est l'insulaire qui se conduisit comme s'il eût obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement , une d'entr'elles avoit quelques privilèges , quelques distinctions ; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus , & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux , elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage , un devoir , un point d'honneur ; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient

débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs ; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires , l'origine d'un mal honteux & destructeur qu'on croit communément avoir été inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes , que l'arc avec des flèches d'un bois , dont la pointe durcie au feu , étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes , ou d'arrêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols , étoient des cuirasses impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues , ou plutôt à de gros bâtons , dont le coup devoit être rarement mortel , ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes , dont une s'arroyoit une espèce de noblesse ; mais on fait peu quelles étoient les prérogatives de cette distinction , & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage , avoit aussi des forciers , enfans ou pères de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi , que sans avoir la volonté de leur nuire , il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie , dont il fit des épreuves en leur présence , les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel ; & les présens qu'ils en recevoient , n'étoient pas pour eux de simples curiosités , mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges , des grains de verre , des épingles , des couteaux , des sonnettes , & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union , Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit le fort de la Nativité avec le secours des insulaires , qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans ; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle il fit voile pour l'Espagne.



Il arriva à Pales , port de l'Andalousie , d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone , où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allèrent au-devant de lui , & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires , qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or , des oiseaux , du coton , beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation , dont la vanité & l'imagination exagèrent tout , leur fit voir au loin , dans le tems & l'espace , une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnèrent à Colomb , ils le firent couvrir & s'asseoir , comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses , de louanges , d'honneurs ; & bientôt après , il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes , & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue , avec quinze cens hommes , soldats , ouvriers , missionnaires ; avec des vivres pour leur subsistance ; avec les semences de toutes les plantes qu'on croyoit pouvoir réussir sous ce climat humide & chaud ; avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphère dont le nouveau n'avoit pas un seul , Colomb ne trouva que des ruines & des cadavres , où il avoit laissé des fortifications & des Espagnols. Ces brigands avoient provoqué leur ruine par leur orgueil , par leur licence & leur tyrannie. L'amiral n'en douta pas après les éclaircissmens qu'il se fit donner ; & il fut persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui , qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. Un fort , honoré du nom d'Isabelle , fut construit aux bords de l'Océan , & celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao , où les insulaires ramassoient , dans des torrens , la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure , & où les conquérans se proposoient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on étoit occupé de ces travaux , les vivres apportés

d'Europe avoient été consommés ou s'étoient corrompus. La colonie n'en avoit pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vuide ; & des soldats , des matelots n'avoient eu ni le tems , ni le talent , ni la volonté de créer des subsistances. Il fallut recourir aux naturels du pays qui ne cultivant que peu étoient hors d'état de nourrir des étrangers qui , quoique les plus sobres de l'ancien hémisphère , consommoient chacun ce qui auroit suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livroient tout ce qu'ils avoient , & l'on exigeoit davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractère naturellement timide ; & tous les caciques , à l'exception de Guacanahari , qui le premier avoit reçu les Espagnols dans ses états , résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenoit chaque jour plus intolérable.

## VII.

Cruautés commises par les conquérans à St. Domingue. Ce qu'elles produisent.

Colomb interrompt le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misère , le climat & la débauche eussent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons ; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avoient échappé à ces fléaux terribles , de se joindre à lui ; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cens fantassins & vingt cavaliers , cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer , en 1495 , dans les plaines de Vega-Real , une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étoient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration , leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoient surtout frappés d'admiration. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal , ou une espèce de divinité. Quand une impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage , ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon , les piques , une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la

fuite



fuïte de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelloit leur rébellion , chaque Indien au-deffus de quatorze ans fut affervi à un tribut en or ou en coton , felon la contrée qu'il habitoit.

Cet ordre de chofes , qui exigeoit un travail affidu , parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avoit pas l'habitude de l'occupation. Le defir de fe débaraffer de fes opprefseurs devint fa paffion unique. Comme l'efpoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui étoit plus permis , il imagina , en 1496 , de les y contraindre par la famine. Dans cette vue , il ne fema plus de maïs , il arracha les racines de manioc qui étoient plantées , & il fe réfugia dans les montagnes les plus arides , les plus escarpées.

Rarement les réfolutions défefpérées font-elles heureufes. Celle que venoient de prendre les Indiens leur fut infiniment funefte. Les dons d'une nature brute & ingrate ne purent les nourrir , comme ils l'avoient inconfidèrement efperé ; & leur afyle , quelque difficile qu'en fût l'accès , ne put les fouftraire aux pourfuites d'un tyran irrité qui , dans cette privation abfolue de toutes les reffources locales , reçut , par hafard , quelques fubfiftances de fa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir , à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Caftillans avoient fait vœu d'en mafacrer douze , chaque jour , en l'honneur des douze apôtres. Il eft reçu qu'avant cet événement , l'ifle comptoit un million d'habitans. Le tiers d'une fi grande population périt en cette occafion , par la fatigue , par la faim & par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avoient échappé à tant de défâftres étoient rentrés dans leurs foyers , où des calamités d'un autre genre leur étoient préparées , que leurs perfécuteurs fe divifèrent. La translation du chef-lieu de la colonie , du Nord au Sud , d'Ifabelle à San-Domingo , put bien feryir de prétexte à quelques plaintes : mais les difcordes tiroient principalement leur fource des paffions mifes en fermentation par un ciel ardent , & trop peu réprimées par une autorité mal affermie. On obéiffoit au frère , au repréfentant de Colomb , lorsqu'il y avoit quelque

cacique à détrôner , un canton à piller , des bourgades à exterminer. Après le partage du butin , l'esprit d'indépendance redevenoit l'esprit dominant : les haines & les jalousies étoient seules écoutées. Les factions finirent par tourner leurs armes les unes contre les autres : elles se firent ouvertement la guerre.

Durant le cours de ces divisions , l'amiral étoit en Espagne. Il y avoit passé pour dissiper les accusations qu'on ne cessoit de renouveler contre lui. Le récit de ce qu'il avoit fait de grand , l'exposé de ce qu'il se proposoit d'exécuter d'utile , lui regagnèrent assez aisément la confiance d'Isabelle. Ferdinand lui-même se réconcilia un peu avec les navigations lointaines. L'on traça le plan d'un gouvernement régulier qui seroit d'abord essayé à Saint-Domingue , & ensuite suivi , avec les changemens dont l'expérience auroit démontré la nécessité , dans les divers établissemens que la succession des tems devoit élever sur l'autre hémisphère. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choisis avec beaucoup de soin ; & le fisc se chargea de leur solde , de leur entretien pour plusieurs années.

La nation pensa autrement que ses souverains. Le tems , qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme , avoit fait tomber le desir , originairement si vif , d'aller dans le Nouveau-Monde. Son or ne tentoit plus personne. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuses de la plupart ; ce qu'on disoit de la malignité du climat , de la multitude de ceux qui y avoient péri , des disettes qui s'y faisoient sentir ; la répugnance d'obéir à un étranger dont la sévérité étoit généralement blâmée ; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire : toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille , les seuls des Espagnols auxquels il fut permis d'y passer jusqu'en 1593.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons ; de dérober des criminels à la mort , à l'infamie pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet eut eu moins d'inconvéniens pour des colonies



solidement établies , où la vigueur des loix auroit contenu ou réprimé des fujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des scélérats. L'Amérique ne se purgera peut-être jamais du levain, de l'écume qui entrèrent dans la masse des premières populations que l'Europe y jetta ; & Colomb lui-même ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit ouvert un mauvais avis.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires , il leur auroit inspiré, dans la traversée , des principes peut-être élevés , du moins des sentimens honnêtes. Formant , à leur arrivée , le plus grand nombre , ils auroient donné l'exemple de la soumission , & auroient nécessairement fait rentrer dans l'ordre ceux qui s'en étoient écartés. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets. Les Indiens eussent été mieux traités , les mines mieux exploitées , les tributs mieux payés. Encouragée , par le succès , à de nouveaux efforts , la métropole auroit formé d'autres établissemens qui eussent étendu la gloire , les richesses , la puissance de l'Espagne. Quelques années devoient amener ces événemens. Une idée peu réfléchie gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb , joints aux brigands qui infestoient Saint-Domingue , formèrent un des peuples les plus dénaturés que le globe eût jamais portés. Leur association les mit en état de braver audacieusement l'autorité ; & l'impossibilité de les réduire fit recourir aux moyens de les gagner. Plusieurs furent inutilement tentés. Enfin on imagina , en 1499 , d'attacher aux terres que recevoit chaque Espagnol , un nombre plus ou moins considérable d'insulaires qui devoient tout leur tems , toutes leurs sueurs à des maîtres sans humanité & sans prévoyance. Cet acte de foiblesse rendit une tranquillité apparente à la colonie , mais sans concilier à l'amiral l'affection de ceux qui en profitoient. Les plaintes formées contre lui furent même plus suivies , plus arden-tes , plus appuyées , & plus accueillies qu'elles ne l'avoient encore été.

Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un con-

traffe perpétuel d'élévation & d'abaissement. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour fière & orageuse, qui, tour-à-tour, le récompensoit & le punissoit, le réduisoit à d'humiliantes justifications, & lui rendoit sa confiance.

La prévention du ministère d'Espagne, contre l'auteur de la plus grande découverte qui eût jamais été faite, alla si loin, qu'on envoya dans le Nouveau-Monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus avide, le plus injuste, le plus féroce de tous ceux qui étoient passés en Amérique, arrive, en 1500, à Saint-Domingue; dépouille l'amiral de ses biens, de ses honneurs, de son autorité, & l'envoie en Europe chargé de fers. L'indignation publique avertit les souverains que l'univers attend, sans délai, la punition d'un forfait si audacieux, la réparation d'un si grand outrage. Pour concilier les bienfaisances avec leurs préjugés, Isabelle & Ferdinand rappellent, avec une indignation vraie ou simulée, l'agent qui avoit si cruellement abusé du pouvoir qu'ils lui avoient commis : mais ils ne renvoient pas à son poste la déplorable victime de son incompréhensible scélératesse. Plutôt que de languir dans l'oïiveté, plutôt que de vivre dans l'humiliation, Colomb se détermine à faire, comme aventurier, un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvoit presque dire de sa création. Après ce nouvel effort, que la malice des hommes, que le caprice des élémens ne réussirent pas à rendre inutile, il termina, en 1506, à Valladolid une carrière brillante, que la mort récente d'Isabelle lui avoit ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoiqu'il n'eût que cinquante-neuf ans, ses forces physiques étoient très-affoiblies : mais ses facultés morales n'avoient rien perdu de leur énergie.

Telle fut la fin de cet homme singulier qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner, à cet hémisphère étranger, le nom du premier navigateur qui y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dûit à sa mémoire : mais, soit



envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespucce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Ses malheurs avoient commencé avec la découverte. Malgré son humanité & ses lumières, Colomb les multiplia lui-même, en attachant des Américains aux champs qu'il distribuoit à ses soldats. Ce qu'il s'étoit permis pour sortir des embarras où le jettoit une infubordination rarement interrompue, Boyadilla le continua & l'étendit dans la vue de se rendre agréable. Ovando, qui le remplaça, rompit tous ces liens, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le repos fut la première jouissance des êtres foibles que la violence avoit condamnés à des travaux que leur nourriture, leur constitution & leurs habitudes ne comportoient pas. Ils erroient au hasard, ou restoient accroupis sans rien faire. La suite de cette inaction fut une famine qui leur fut funeste, & qui le fut à leurs oppresseurs. Avec de la douceur, des réglemens sages & beaucoup de patience, il étoit possible d'opérer d'heureux changemens. Ces voies lentes & tempérées ne convenoient pas à des conquérans pressés d'acquiescer, pressés de jouir. Il demandèrent, avec la chaleur inséparable d'un grand intérêt, que tous les Indiens leur fussent répartis pour être employés à l'exploitation des mines, à la culture des grains, aux différentes occupations dont on les jugeroit capables. La religion & la politique furent les deux voiles dont se couvrit cet affreux système. Tout le tems, disoit-on, que ces sauvages auront le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront pas le christianisme; & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. La cour, après bien des discussions, se décida pour un ordre de choses, si contraire à tous les bons principes. L'isle entière fut divisée en un grand nombre de districts que les Espagnols obtinrent plus ou moins étendus, selon leur grade,

leur crédit ou leur naissance. Les Indiens , attachés à ces possessions précaires , furent des esclaves que la loi voulut toujours protéger , & qu'elle ne protégea jamais efficacement , ni à Saint-Domingue , ni dans les autres parties du Nouveau-Monde , où cette horrible disposition s'établit depuis généralement.

Quelques commotions suivirent cet arrangement : mais elles furent arrêtées par des perfidies ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie , les mines donnèrent un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié ; elle se réduisit dans la suite au tiers , & fut enfin obligée de se borner au cinquième.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue enflammèrent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands , les favoris & les gens en place se firent donner de ces propriétés qui procuroient des richesses , sans soins , sans avances & sans inquiétude. Ils les faisoient régir par des agens , qui avoient leur fortune à faire , en augmentant celle de leurs commettans. En moins de six ans soixante mille familles Américaines se trouvèrent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent & dans les isles voisines d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever , à force de coups , ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes , qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines , & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine , insuffisante , achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarriissoit dans le sein des mères. Elles expiroient de faim , de lassitude , pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres , après y avoir pendu leurs fils & leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes , & je ne vois plus ce que j'écris.

## VIII.

Navigations  
qui conduisent

Avant que ces scènes d'horreur eussent consummé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols dans le Nou-



veau-Monde, quelques aventuriers de cette nation avoient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desiroit que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent; & il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active & insatiable avoit conduits dans son isle. Cent dix s'embarquèrent, le 8 février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Iago; cinglèrent à l'Ouest; débarquèrent successivement à Yucatan, à Campèche; furent reçus en ennemis sur les deux côtes; périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, & regagnèrent dans le plus grand désordre le port d'où, quelques mois auparavant, ils étoient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition Cordova, qui mourut de ses blessures.

les Espagnols à  
la connoissance  
du Mexique.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avoit offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie, sans gouvernement. Pour la première fois, on venoit de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

Cette découverte pouvoit faire craindre des dangers nouveaux : mais elle présentait aussi l'appât d'un butin plus riche; & deux cens quarante Espagnols se précipitèrent dans quatre navires qu'armoit, à ses dépens, le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avoient publié les aventuriers qui les avoient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco, & crurent appercevoir par-tout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, & quelquefois on les reçut avec un respect qui tenoit de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux, opinoient à former un établissement sur ces belles plages; leur commandant, Grijalva, qui, quoique actif, quoique intrépide, n'avoit par l'ame d'un héros, ne trouva pas ses forces

suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte, plus ou moins exagéré, de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit pu apprendre de l'empire du Mexique.

La conquête de cette vaste & opulente région est aussi-tôt arrêtée par Velasques. Le choix de l'instrument qu'il y emploiera l'occupe plus long-tems. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en rendre hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand Cortès, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit & veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret & publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconfidérément donnée. Repentir tardif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cens huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées & de piques, quatre fauconneaux & dix pièces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paroître, n'avoient pas même été fournis par la couronne qui ne contribuoit alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens. C'étoient les particuliers qui formoient des plans d'agrandissement, qui les dirigeoient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutoient à leurs dépens. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisoient à la fois courir dans le Nouveau-Monde, des hommes de la première & de la dernière classe de la société; des brigands qui ne respiroient que le pillage, & des esprits exaltés qui croyoient aller à la gloire.

C'est



C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits & par tant d'actions extraordinaires ; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce & leur bravoure si gigantesque.

La double passion des richesses & de la renommée paroît animer Cortès. En se rendant à sa destination , il attaque les Indiens de Tabasco , bat plusieurs fois leurs troupes , les réduit à demander la paix , reçoit leur hommage , & se fait donner des vivres , quelques toiles de coton , & vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique , les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique , qui cependant devoit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat ; dans le mépris pour un sexe foible ; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues ; dans l'inconstance du goût ; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes ; dans une recherche de volupté , plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs , ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme , ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme ? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente , qui foule aux pieds , même dans les contrées policées , l'honneur , la vertu , la décence , la probité , les loix du sang , le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Quoi qu'il en soit , l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers , qui s'étoient fait des cœurs de tigre , & dont les mains avares dégouttoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entre eux & le glaive qui les poursuivoit , des déserts immenses , des femmes jusqu'alors trop négligées , foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans &

de leurs époux massacrés , alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp , pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévorait. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde , on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides , qui leur procurèrent souvent des vivres , & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célèbre de ces femmes fut appelée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant , elle fut par des événemens singuliers , esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces , ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur , & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens , elle apprit bientôt le Castillan. Cortés , de son côté , connut l'étendue de l'esprit , la fermeté du caractère de son amante ; & il n'en fit pas seulement son interprete , mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens , elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

## IX.

Les Espagnols  
abordent au  
Mexique.

Leurs premiers  
combats sont  
contre la répu-  
blique de Tlascala.

Cet empire obéissoit à Montezuma , lorsque les Espagnols y abordèrent. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination , des couriers placés de distance en distance , instruisoient rapidement la cour de toute ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton , où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caractères hiéroglyphiques , qui suppléaient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône , dont les conquêtes avoient étendu l'empire , qui avoit des armées nombreuses & aguerries , feroit attaquer , ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers , qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi ; & les Espa-



gnols , toujours invinciblement poussés vers le merveilleux , cherchèrent , dans un miracle , l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque , si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers , qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde , on avoit annoncé aux Mexicains , que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible , qui vengeroit , d'une manière à jamais terrible , les dieux irrités par les plus horribles crimes , par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût ; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations , & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-tems des partisans dans les deux hémisphères ; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions , dont l'époque est inconnue , ont bouleversé la terre ; & l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes , dont l'histoire physique & morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables , ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre , & peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle : mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre , qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversoient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner , sur la surface du globe , des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé ; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur ; la plus grande partie des animaux noyée par le déluge , ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la

comète ; des espèces entières anéanties : tels sont les défaits qu'une comète a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation , les tremblemens de terre, les volcans, mille autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe & à sa surface , doivent changer la position respective de ses parties , & par une suite nécessaire la situation de ses poles de rotation. Les eaux de la mer , déplacées par ces changemens , doivent quitter un pays pour couvrir l'autre , & causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé par-tout des monumens visibles de ruine , de dévastation , & des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre , de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures , de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes ; ce combat éternel des deux élémens incompatibles , ce semble , & pourtant inséparables , tient les habitans du globe dans un péril sensible , & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés , inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés , & cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans , que ces secousses reproduisent à leur tour , ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte , engendrent & perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue & consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où , comme l'Amérique , les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux ; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre , sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation , on s'en prend



aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause ; & de simples rapports de situation entre des planètes , ont pour l'esprit humain , qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal , une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques , comme les plus intéressans pour l'homme , ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre , & dont l'ignorance est tout-à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu , comme tant d'autres , être atteint de cete maladie de l'esprit humain , rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse , alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône , il ne montrait aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse , il méprisoit ses sujets , il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations , le tems qu'il falloit employer en combats , & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortès , à qui cet engourdissement convenoit beaucoup , n'oublioit rien pour le perpétuer. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit , disoit-il , à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient , le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son embarquement , il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir , selon leurs instructions , aux menaces , & à vanter les trésors & les forces de leur patrie : *voilà* , dit le général Espagnol , en se tournant vers ses soldats , *voilà ce que nous cherchons , de grands périls & de grandes richesses*. Il avoit alors fini ses préparatifs , & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr , il brûla ses vaisseaux , & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortès ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, & proposer une alliance. Des peuples qui s'étoient interdit presque toute communication avec leurs voisins & que ce principe infociable avoit accoutumés à une défiance universelle, ne devoient pas être favorablement disposés pour des étrangers dont le ton étoit impérieux & qui avoient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repoussèrent-ils, sans ménagement, les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascaltèques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus. Cortès se crut obligé de se retrancher, & les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité. Un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siège de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascaltèques. C'étoit la crainte & la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés & leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompoit les rangs & ralentissoit les attaques.

Une constitution politique, qu'on ne se feroit pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'étoit formée dans cette contrée. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts & rendoient la justice : mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascaltèques avoient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère & l'ivrognerie étoient en horreur : ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Les loix permettoient la pluralité des



femmes; le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascaltèques portoit dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étoient gravées les images de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces flèches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus : mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne-foi & leur franchise dans les traités : & entre eux ils honoroient les vieillards.

Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, étoit fort peuplé, assez bien cultivé, & l'on y vivoit heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascaltèques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le font peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athènes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette manière de penser si hautaine & si dédaigneuse ; les Espagnols firent alliance avec les Tlascaltèques , qui leur donnèrent six mille soldats pour les conduire & les appuyer.

X.  
Introduits  
dans la capitale  
de l'empire, les  
Espagnols font  
obligés de l'é-  
vacuer après  
plusieurs évé-  
nemens ex-  
traordinaires.

Avec ce secours , Cortès s'avançoit vers Mexico , à travers un pays abondant , arrosé , couvert de bois , de champs cultivés , de villages & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant , des animaux d'espèces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même , & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré , des chaleurs continues , mais supportables , entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton , des arbres couverts de fleurs , des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples , embellir les armes des Mexicains , leurs meubles & leurs personnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton , qui dans le ciel oubliant la divinité même , avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma , que ses incertitudes , & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire , avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascaltèques plus hardis que lui ; d'affaillir enfin des vainqueurs , fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma , dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortès du dessein de venir dans sa capitale , prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes , dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient considérables , & son pouvoir absolu. Il paroît que ses sujets avoient quelques connoissances & de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens , son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit , ce qu'il devoit à sa couronne , ne montra pas le moindre courage ,

courage , la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance , malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens , d'égards , de caresses , & il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée dans le lieu où ils avoient débarqué pour s'assurer une retraite , ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortès à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur , & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussitôt , accompagné de ses officiers , il marche au palais de Montezuma , & lui déclare qu'il faut le fuivre , ou se résoudre à périr. Ce prince , par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis , se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres ; & il met le comble à son avilissement , en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès , on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cens fantassins , avec quatre-vingts chevaux , avec douze pièces de canon , pour prendre le commandement de l'armée & pour exercer des vengeances. Ces forces étoient envoyées par Velasquès , mécontent que des aventuriers partis sous ses auspices eussent renoncé à toute liaison avec lui , qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité , & qu'ils eussent envoyés des députés en Europe , pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortès n'ait que deux cens cinquante hommes ; il marche à son rival ; il le combat , le fait prisonnier , oblige les vaincus à mettre bas les armes , puis les leur rend en leur proposant de le fuivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité. Ces soldats se rangent sous ses drapeaux ; & avec eux , il reprend , sans perdre un moment , la route de Mexico où il n'avoit pu laisser que cent cinquante Espagnols qui , avec les Tlascaltèques gardoient étroitement l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine , qui



étoit indignée de la captivité de son prince ; & le zèle indiscret des Espagnols , qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays , renversèrent les autels & massacrèrent les adorateurs & les prêtres , avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avoient des superstitions barbares ; & leurs prêtres étoient des monstres , qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit , comme tous les peuples policés , un être suprême , une vie à venir , avec ses peines & ses récompenses : mais ces dogmes sublimes étoient mêlés d'absurdités , qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique , on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siècle ; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes , comme les autres nations en ont invoquées , sous le nom de génies , de Kamis , de manitous , d'anges , de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples , ses images , ses fonctions , son autorité particulière , & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pèlerinages , les processions , les dons faits aux prêtres , étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations , des pénitences , des macérations , des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulières. Tous les ans ils choissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple , on l'adoroit , on l'encensoit , on l'invoquoit , & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel , où elle devenoit un dieu. Ce jour-là , une foule innombrable de peuple , se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue. Ils en donnoient un morceau à chacun des assistans , qui le mangeoit , & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes : mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux avoient faim ; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries : mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés ; il ne falloit pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger ; il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortès à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés dans le quartier où il les avoit laissés. C'étoit un espace assez vaste pour contenir les Espagnols & leurs alliés, & entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avoit disposé l'artillerie le mieux qu'il avoit été possible ; & le service s'y étoit toujours fait avec autant de régularité & de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espèce de forteresse qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés ; & quand il y fut enfin parvenu les dangers continuoient encore. L'acharnement des naturels du pays étoit tel qu'ils hasardoient de pénétrer par les embrâsures du canon, dans l'asyle qu'ils vouloient forcer.

Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties. Elles sont heureuses, sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire. Ils se dévouent gaiement à une mort certaine. On les voit se précipiter nus & sans défense dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour

délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner.

Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étoient emparés , & d'où ils accabloient de traits plus ou moins meurtriers tout ce qui se présentoit. La troupe chargée de les déloger est trois fois repoussée. Cortès s'indigne de cette résistance , & quoiqu'assez grièvement blessé veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important , que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre , dans la posture de supplians , le saisissent & s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr , en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassent de leurs mains , & ils meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action , mille autres d'une vigueur pareille , font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des moyens de conciliation. Montezuma , toujours prisonnier , consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple , & il se montre , avec tout l'appareil du trône , sur la muraille pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son règne est fini ; & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Un nouvel ordre de choses suit de près cet événement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défense , que leur plan d'attaque sont également mauvais ; & ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline & de ses armes rend invincible. Cortès ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système , qu'il pense à se retirer chez les Tlascaltèques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité , un secret impénétrable , des mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence & en ordre sur une digue , lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux , & ses flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains , qui avoient plus de forces qu'ils n'en pouvoient faire agir , eussent eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avoient sagement rompus , les Espagnols & leurs alliés auroient tous péri



dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous ses avantages ; & ils arrivèrent enfin sur les bords du lac , après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient , les exposoit encore à une défaite entière. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres , qu'ils apperçurent parmi les morts un fils & deux filles de Montezuma , que les Espagnols emmenaient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père , étoit trop forte , pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle , pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide ; & ils donnèrent à de vaines cérémonies funèbres , un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle , l'armée battue qui avoit perdu son artillerie , ses munitions , ses bagages , son butin , cinq ou six cens Espagnols , deux mille Tlascaltèques , & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé , se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre , à la harceler , à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie , le fer des lances & des épées , n'empêchoient pas les Indiens , tout nus qu'ils étoient , d'approcher , & de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre , lorsque Cortès décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde , le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau , dont la forme étoit remarquable , & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes , étoit assez près de lui. Il s'élança avec ses plus braves compagnons , pour le prendre. L'un d'eux le saisit & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage ; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortès poursuit sa marche , & arrive sans obstacle chez les Tlascaltèques.

Il n'avoit perdu ni le dessein , ni l'espérance de soumettre l'em-

XI.

Les Espagnols

imaginent de nouveaux moyens pour subjuguier le Mexique, & ils y réussissent. pire du Mexique ; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples , pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement , la disposition des esprits , la situation de Mexico , favorisoient ce projet , & les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif , & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône , les pluies tomberoient à propos , les rivières ne cauferoient point de ravages , les campagnes n'éprouveroient point de stérilité , les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique , dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain , que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration , il devoit régner avec tant de modération & de sagesse , qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence , ou comme une juste punition de ses dérèglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite : mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé , il étoit obligé de faire la guerre , & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince , quoique électif , étoit fort absolu , par ce qu'il n'y avoit point de loix écrites , & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout : mais les prêtres fauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens , & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion , & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu pré-

cifes facilitoient les vengeances particulières , ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse , & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage , de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & ensuite , ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être , se devoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortès pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique , il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug , & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire , & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale , & que dans Mexico même , les grands , les hommes riches , dans qui l'esprit de société diminueoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple , n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois , Cortès mûrissoit , en silence , ses grands projets , lorsqu'on le vit sortir de sa retraite , suivi de cinq cens quatre-vingt-dix Espagnols , de dix mille Tlascaltèques , de quelques autres Indiens , amenant quarante chevaux & traînant huit ou neuf pièces de campagne. Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile & rapide. Les petites nations , qui auroient pu la retarder ou l'embarasser , furent toutes aisément subjuguées , ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupoient les environs de la capitale de l'empire , furent aussi forcées de subir ses loix ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Des succès propres à étonner , même les plus présomptueux , auroient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide & prévoyant dont ils étoient l'ouvrage. Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats Espagnols , il s'en trouvoit un assez grand nombre qui



avoient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avoient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il falloit courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général & de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit des mesures sages pour leur conservation. La trahison alloit s'exécuter, quand le remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortès. Aussi-tôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développoient de plus en plus les ressources, fait arrêter, juger & punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot; mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissoit de dissiper les inquiétudes que cette découverte pouvoit causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenoit, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, & qu'il a emporté son secret au tombeau, malgré la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

Cependant, pour ne pas donner aux troupes le tems de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le général se hâta d'attaquer Mexico, le grand objet de son ambition & le terme des espérances de l'armée. Ce projet présentoit de grandes difficultés.

Des montagnes, qui la plupart avoient mille pieds d'élévation; entouroient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace étoit occupée par des lacs qui communiquoient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avoit été bâtie, dans quelques petites isles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivoit par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges & solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies, s'y rendoient sur leurs canots.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avoit préparé les matériaux à Tlascala; & il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado & par Olid, à chacun desquels il avoit donné un nombre égal de canons, d'Espagnols & d'Indiens auxiliaires.

Tout

Tout étoit disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avoient été préparés par Quetlavaca , qui avoit remplacé Montezuma son frère : mais la petite vérole , portée dans ces contrées par un esclave de Narvaès , l'avoit fait périr ; & lorsque le siège commença , c'étoit Guatimofin qui tenoit les rênes de l'empire.

Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques & toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisoient sur ses peuples l'impression qu'il desiroit. Il disputa le terrain pied à pied ; & jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats & teint du sang de ses ennemis. Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître & de leurs dieux, avoient péri par le fer ou par le feu la famine faisoit tous les jours des ravages inexprimables ; des maladies contagieuses s'étoient jointes à tant de calamités ; sans que son ame eût été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers & de grandes pertes, étoient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeoit pas encore à céder. On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvoient plus être défendus, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès : mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritoit ; & un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimofin avoit des trésors cachés ; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes : *Et moi, lui dit l'empereur, suis-je sur des roses ?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediroient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvoient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple auroit peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y liroit, sans doute, que Guatimofin fut tiré demi-

mort d'un gril ardent , & que , trois ans après , il fut pendu publiquement , sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

## XII.

Idée qu'on doit  
se former du  
Mexique avant  
qu'il fût soumis  
à l'Espagne.

Si l'on en croit les Espagnols , Mexico , dont après deux mois & demi d'une attaque vive & régulière , ils s'étoient enfin emparés avec le secours de soixante ou de cent mille Indiens alliés , & par la supériorité de leur discipline , de leurs armes & de leurs navires : ce Mexico étoit une ville superbe. Ses murs renfermoient trente mille maisons , un peuple immense , de beaux édifices. Le palais du chef de l'état , bâti de marbre & de jaspe , avoit une étendue prodigieuse. Des bains , des fontaines , des statues le décoroient. Il étoit rempli de tableaux , qui , quoique faits avec des plumes seulement , avoient de la couleur , de l'éclat , de la vérité. La plupart des grands avoient , ainsi que l'empereur , des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvroient leurs jardins. Ce que le sol & le climat avoient de rare & de brillant , étoit un objet de luxe chez une nation riche , où la nature étoit belle & les arts imparfaits. Les temples étoient en grand nombre & la plupart magnifiques : mais teints du sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante étoit une place , ordinairement remplie de cent mille hommes , couverte de tentes & de magasins , où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes , tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur , des coquillages brillans , des fleurs sans nombre , des émaux , des ouvrages d'orfèvrerie , donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus beau & plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville , de la ville aux rivages. Les lacs étoient bordés de cinquante villes , & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Le reste de l'empire , autant que le permettoient les sites , présentait le même spectacle : mais avec la différence qu'on trouve par-tout entre la capitale & les provinces. Ce peuple , qui n'étoit



pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, placé sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins : ce peuple, nous dit-on, s'étoit élevé à cette hauteur, par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avoit un état régulièrement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphère : cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression ? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares, fortis du Nord, exercèrent autrefois dans les Gaules & en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terre de grandes masses qui attestoient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués. La région qui nous occupe, offre-t-elle de ces magnifiques ruines ? Il doit donc passer pour démontré que les édifices publics & particuliers, si orgueilleusement décrits, n'étoient que des amas informes de pierres entassées les unes sur les autres ; que la célèbre Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irrégulièrement sur un grand espace ; & que les autres lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté, étoient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force & aux instrumens dont ils se servoient. Sans la science de la mécanique & l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle & sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches,

point de coignées , aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé , nulle maçonnerie , nulle charpente , nulle menuiserie , nulle architecture , nulle gravure , nulle sculpture. Avec ces moyens , quel tems ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière , enlever & transporter un bloc de pierre ? Quel tems pour l'équarrir ? Sans nos ressources , comment en viendrait-on à bout ? C'auroit été un homme d'un grand sens que le sauvage qui , voyant pour la première fois un de nos grands édifices , l'auroit admiré , non comme l'œuvre de notre force & de notre industrie , mais comme un phénomène extraordinaire de la nature qui auroit élevé d'elle-même ces colonnes , percé ces fenêtres , posé ces entablemens & préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté , & nous trouverons que ce pays , fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avoient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde , n'étoit rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

L'empire étoit soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte , cette grande roue des gouvernemens arbitraires , y tenoit lieu de morale & de principes. Le chef de l'état étoit devenu peu-à-peu une espèce de divinité sur laquelle les plus téméraires n'osoient porter un regard , & dont les plus imprudens ne se feroient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours , par le sacrifice de leur liberté , les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit , restassent tranquillement dans la servitude , sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible , si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces qu'on pouvoit regarder comme faisant partie de cette vaste domination se gouvernoient par leurs pre-

mières loix & selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuoient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisoient à couvrir ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevoient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originaiement d'après un tarif réglé, & dans les derniers tems suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées plus immédiatement dépendantes du trône étoit confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étoient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité & de l'importance : mais ils n'étoient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'étoit élevé sur les ruines d'un régime qu'on eût pu appeller féodal.

A chacune de ces places étoit attachée une portion de terre, plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeoient les conseils, qui conduisoient les armées, que leurs postes fixoient à la cour, jouissoient du même avantage. On changeoit de domaine en changeant d'occupation, & l'on le perdoit dès qu'on rentroit dans la vie privée.

Il existoit des possessions plus entières, & qu'on pouvoit aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étoient en petit nombre & devoient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avoit que des communes. Leur étendue étoit réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes, les travaux se faisoient en société, & les récoltes étoient déposées dans des greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageoient les champs & les exploitoient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'étoit permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étoient couverts d'espèces de serfs attachés à la glèbe, passant d'un propriétaire à l'autre, & ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossière & la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore ; c'étoient les esclaves domes-



tiques. Leur vie étoit censée si méprisable , qu'au rapport d'Herrera , on pouvoit les en priver , sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuoient au maintien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées les tributs se paient avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs étoit ignorée des Mexicains, quoique l'or & l'argent fussent sous leurs mains. Ils avoient , à la vérité , commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange , & déjà ils employoient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce : mais leur emploi étoit très-borné & ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étoient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevoient leur salaire en denrées, on retenoit pour leur contribution une partie de ce qui leur étoit assigné.

Les terres attachées à des offices & celles qu'on possédoit en toute propriété, donnoient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne , elles lui devoient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs , les pêcheurs , les potiers , les peintres , tous les ouvriers sans distinction rendoient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendiants même étoient taxés à des contributions fixes que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Au Mexique , l'agriculture étoit très-bornée , quoique le plus grand nombre de ses habitans en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornoient au maïs & au cacao , & encore récoltoit-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement , les premiers Espagnols n'auroient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de ce premier des arts pouvoit avoir plusieurs causes. Ces peuples avoient un grand penchant à l'oïveté. Les instrumens dont ils se servoient étoient défectueux. Ils n'avoient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs

travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageoient leurs champs. Le gouvernement les opprimoit fans relâche. Enfin leur constitution physique étoit fingulièrement foible , ce qui venoit en partie d'une nourriture mauvaife & inuffifante.

Celle des hommes riches, des nobles & des gens en place avoit pour bafe, outre le produit des chaffes & des pêches, les poules d'inde, les canards & les lapins, les feuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût fu apprivoifer dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude fe réduifoient à du maïs, préparé de diverfes manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude & affaifonné avec du miel & du pimant; aux herbes des champs qui n'étoient pas trop dures ou qui n'avoient pas de mauvaife odeur. Elle faisoit ufage de quelques boiffons qui ne pouvoient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étoient fi rigoureufement défendues, que pour en ufer il falloit la permiffion du gouvernement. On ne l'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement, dans quelques folemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mefure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rafait publiquement ceux qui en étoient convaincus, & leur maifon étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais pofféder des charges.

Les Mexicains étoient prefque généralement nus. Leur corps étoit peint. Des plumes ombrageoient leur tête. Quelques offemens ou de petits ouvrages d'or, félon les rangs, pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une efèce de chemife qui defcendoit jufqu'aux genoux & qui étoit ouverte fur la poitrine. C'étoit dans l'arrangement de leurs cheveux que confiftoit leur parure principale. Les perfonnes d'un ordre fupérieur, l'empereur lui-même n'étoient diftingués du peuple que par une efèce de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée, nouée fur l'épaule droite.

Le palais du prince & ceux des grands quoiqu'affez étendus & conftruits de pierre, n'avoient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupoit des cabanes bâties

avec de la terre & couvertes de branches d'arbre. Il lui étoit défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étoient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement étoit digne des habitations. Dans la plupart, on ne trouvoit pour tapisserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siège qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles & des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin & employés à divers usages : c'étoit ce qui distinguoit principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étoient si imparfaits au Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étoient encore plus. La forme & l'exécution du peu de vases & de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous : tout est également barbare. C'est la même grossièreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlèrent avec tant d'admiration, & qu'on composoit avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'existent plus ou sont du moins très-rares : mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avoit pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisoient à sa capitale, que des aqueducs qui y amenoient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On étoit encore plus reculé dans les sciences que dans les arts ; & c'étoit une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'étoit guère possible qu'un peuple dont la civilisation n'étoit pas ancienne & qui n'avoit pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connoissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourroit conclure de ses institutions religieuses & politiques, c'est qu'il avoit fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui auroit fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il



qu'il étoit privé du secours de l'écriture, puisqu'il étoit encore très-éloigné de ce moyen puissant & peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ces hiéroglyphes!

C'étoient des tableaux tracés sur des écorces d'arbre, sur des peaux de bête fauve, sur des toiles de coton, & destinés à conserver le souvenir des loix, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures : tout varioit selon les objets qu'il s'agissoit d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aidés par des traditions de corps & de famille; ils donnoient quelque connoissance des événemens passés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avoit pas trait à une avidité insatiable leur fit négliger la clef de ces dépôts importans. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monumens d'idolâtrie; & le premier évêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui échappa de ce fanatique incendie & qui s'est conservé sous l'un & l'autre hémisphère, n'a pas dissipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Espagnols nous avoit plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité, les historiens Castillans nous disent qu'avant le dixième siècle ce vaste espace n'étoit habité que par des hordes errantes & tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque, des tribus venues du Nord & du Nord-Ouest, occupèrent quelques parties du territoire & y portèrent des mœurs plus douces. Ils nous disent que trois cens ans après, un peuple encore plus avancé dans la civilisation & sorti du voisinage de la Californie s'établit sur les bords des lacs & y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette dernière nation, si supérieure aux autres, n'eut durant un assez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevoit, qu'elle destituoit selon qu'elle le jugeoit convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité, jusqu'alors partagée & révocable, fut concentrée dans une seule main & devint inamovible, cent trente ou cent quatre-vingt dix-sept ans, avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que

les neuf monarques qui portèrent successivement la couronne , donnèrent au domaine de l'état une extension qu'il n'avoit pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses , contradictoires & remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? Pour croire qu'une société dont la domination étoit si étendue , dont les institutions étoient si multipliées , dont le rit étoit si régulier , avoit une origine aussi moderne qu'on l'a publié , il faudroit d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avoient ni le talent ni la volonté de rien examiner ; il faudroit d'autres garans que des prêtres fanatiques qui ne songeoient qu'à élever leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvoient établies. Que fauroit-on de la Chine , si les Portugais avoient pu l'incendier , la bouleverser ou la détruire comme le Brésil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres , de ses loix & de ses mœurs ? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer , pour y déchiffrer les ruines de son histoire , que ces savans ne feront , ni des moines , ni des Espagnols , mais des Anglois , des François qui auront toute la liberté , tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la saura-t-on , si la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvoient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourroient pas cependant conduire à une connoissance exacte de l'ancienne population de l'empire. Elle étoit immense , disent les conquérans. Des habitans couvroient les campagnes ; les citoyens fourmilloient dans les villes ; les armées étoient très-nombreuses. Stupides relateurs , n'est-ce pas vous qui nous assurez que c'étoit un état naissant ; que des guerres opiniâtres l'agitoient sans cesse ; qu'on massacroit sur le champ de bataille ou qu'on sacrifioit aux dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque empereur , de chaque cacique , de chaque grand , un nombre de victimes proportionné à leur dignité étoit immolé sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisoit généralement négliger les femmes ; que les mères nourrissoient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq

années, & cessoient de bonne heure d'être fécondes; que les peuples gémissaient par-tout & sans relâche sous les vexations du fisc; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvroient les provinces; que les aventuriers Espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, que des traits de l'ennemi.

Comment concilier des faits, certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solennellement attestée dans vos orgueilleuses annales? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions; lorsque la haine qu'on vous portoit faisoit ajouter une foi entière à vos folles exagérations, l'univers, qui ne voyoit plus qu'un désert dans le Mexique, étoit convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute, vos farouches soldats se souillèrent trop souvent d'un sang innocent; sans doute, vos fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devoient; sans doute, une tyrannie inquiète, une avarice insatiable enlevèrent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses foibles enfans: mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère, qui même en vous accusant d'ignorance & d'imposture, deviens, autant qu'il se peut, votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfit le nombre de vos assassinats, que de dévoiler votre stupidité & vos contradictions? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paraissez glorieux d'être couverts; & par-tout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa première splendeur & d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrète ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les François même mes compatriotes, avec plus de ménagement? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que j'aie offensés? C'est qu'il ne vous reste



que de l'orgueil. Devenez puissans , vous deviendrez moins ombrageux ; & la vérité , qui vous fera rougir , cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique , la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'étoit pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud , l'Empire ne commençoit qu'à Nicaragua & se terminoit à Acapulco : encore une partie des côtes qui baignent cet océan n'avoit-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord , rien presque ne le coupoit depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco : mais dans l'intérieur des terres , Tlascala , Tepeaca , Mechoacan , Chiapa , quelques autres districts moins considérables , avoient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie , en moins d'une année , par le conquérant auquel il suffisoit d'envoyer dix , quinze , vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance ; & avant la fin de 1522 , les provinces qui avoient repoussé les loix des Mexicains & rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable , firent toutes partie de la domination Espagnole. Avec le tems , elle reçut encore des accroissemens immenses du côté du Nord. Ils auroient même été plus considérables , sur-tout plus utiles , sans les barbaries incroyables qui les accompagnoient ou qui les suivoient.

A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique , qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres , qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avoit défrichées , qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique , que ses habitudes ne comportoient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvemens. Il n'y eut point de concert , il n'y eut point de chef , il n'y eut point de plan ; & ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité , le fer & la flamme à la main , se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre , & laissa par-tout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails feroient frémir les âmes les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier & le soldat à qui immoleroit le plus de victimes ; & le général lui-même surpassa peut-être en férocity ses troupes & ses lieutenans.

Cependant , Cortès ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvoit promettre. Il commençoit à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étoient signalés par quelque importante découverte le tems de s'affermir dans leur domination , dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeâssent à se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système , du moins en fut-il une des premières victimes. On diminueoit chaque jour les pouvoirs illimités dont il avoit joui d'abord ; & avec le tems on les réduisit à si peu de chose , qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnoient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote & cruel. Ses succès font flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent : mais ses vices font de son tems ou de sa nation , & ses vertus font à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie , une autre éducation , un autre esprit , d'autres mœurs , une autre religion. Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès. Comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopiles , ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes , & Cortès sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques , sa mémoire sera sans reproche. César né dans le quinzième siècle & général au Mexique eût été plus méchant que Cortès. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées , il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues & qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il seroit bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connoît la contrée & qui dispose à son gré des moyens , de l'espace & du tems.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castillans , cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissoit ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornèrent à la prise d'un petit

## XIII.

Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique , depuis qu'il est devenu une possession Espagnole.

nombre de vaisseaux : mais au Nord , ils pillèrent une fois Campeche , deux fois Vera-Cruz , & souvent ils portèrent la désolation sur des côtes moins connues , moins riches & moins défendues.

Pendant que la navigation & les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires & aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne , ou seulement jalouses de sa supériorité , les Chichimecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étoient , si l'on en croit Herrera & Torquemada , les peuples qui occupoient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparoit le conquérant , ils se réfugièrent dans des cavernes & dans des montagnes où s'accrut leur férocité naturelle & où ils menèrent une vie entièrement animale. La nouvelle révolution qui venoit de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces ; & ce qu'ils virent ou qu'ils apprirent du caractère Espagnol leur inspira une haine implacable contre une nation si fière & si oppressive. Cette passion , toujours terrible dans des sauvages , se manifesta par les ravages qu'ils portèrent dans tous les établissemens qu'on formoit à leur voisinage , par les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux qui entreprenoient d'y ouvrir des mines. Inutilement , pour les contenir ou les réprimer , il fut établi des forts & des garnisons sur la frontière , leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque , le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques , le gouvernement leur fit bâtir des habitations , les rassembla dans plusieurs bourgades , & envoya au milieu d'eux quatre cens familles Tlascaltèques dont l'emploi devoit être de former à quelques arts , à quelques cultures un peuple qui jusqu'alors n'avoit été couvert que de peaux , n'avoit vécu que de chasse ou des productions spontanées de la nature. Ces mesures , quoique sages , ne réussirent que tard. Les Chichimecas se refusèrent long-tems à l'instruction qu'on avoit entrepris de leur donner , repoussèrent même toute liaison avec des instituteurs bienfaisans & Américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller & de les nourrir.



Dix-huit ans après , Mexico voit se heurter avec le plus grand éclat la puissance civile & la puissance ecclésiastique. Un homme convaincu de mille crimes cherche au pied des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une justice nécessaire passe pour un attentat contre la divinité même. La foudre de l'excommunication est lancée. Le peuple se soulève. Le clergé séculier & régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant ; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes , de ses amis , de ses partisans. Lui-même il est mis aux fers & embarqué pour l'Europe avec soixante-dix gentilshommes qui n'ont pas craint d'embrasser ses intérêts. L'archevêque , auteur de tant de calamités & dont la vengeance n'est pas encore assouvie , fuit sa victime avec le desir & l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque tems balancé , la cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône & de l'ordre est condamné à un oubli entier ; & son successeur autorisé à consacrer solennellement toutes les entreprises de la superstition , & plus particulièrement la superstition des asyles.

Le mot asyle , pris dans toute son étendue , pourroit signifier tout lieu, tout privilège, toute distinction qui garantit un coupable de l'exercice impartial de la justice. Car qu'est-ce qu'un titre qui affoiblit ou suspend l'autorité de la loi ? un asyle. Qu'est-ce que la prison qui dérobe le criminel à la prison commune de tous les malfaiteurs ? un asyle. Qu'est-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller saisir le débiteur frauduleux ? un asyle. Qu'est-ce que l'enceinte où l'on peut exercer sans titre toutes les fonctions de la société, & cela dans une contrée où le reste des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent ? un asyle. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on peut appeller d'une sentence définitive prononcée par un autre tribunal censé le dernier de la loi ? un asyle. Qu'est-ce qu'un privilège exclusif, pour quelque motif qu'il ait été sollicité & obtenu ? un asyle. Dans un empire où les citoyens partageant inégalement les avantages de la société n'en partagent pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'est-ce que les diverses distinctions qui soulagent les uns aux dépens des autres ? des asyles.

On connoît l'asyle du tyran, l'asyle du prêtre, l'asyle du ministre, l'asyle du noble, l'asyle du traitant, l'asyle du commerçant. Je nommerois presque toutes les conditions de la société. Quelle est en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malversations qu'elle peut commettre avec impunité ?

Cependant les plus dangereux des asyles ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable & qui l'entourent, qui lui servent de bouclier & qui forment entre lui & moi une enceinte au centre de laquelle il est placé, & d'où il peut m'insulter sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit & le caractère ecclésiastiques. L'un & l'autre étoient autrefois une sorte d'asyle où l'impunité des forfaits les plus criants étoit presque assurée. Ce privilège est-il bien éteint ? J'ai vu souvent conduire des moines & des prêtres dans les prisons : mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi ! parce qu'un homme par son état est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagemens, une commiseration qu'on refusera au coupable qui n'est pas lié par la même obligation... Mais le respect dû à ses fonctions, à son vêtement, à son caractère ? ... Mais la justice due également & sans distinction à tous les citoyens... Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment par-tout ; s'il vacille ; s'il s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage, la société est mal ordonnée. Alors il existe, sous un autre nom, sous une autre forme, un privilège détestable, un abri interdit aux uns & réservé aux autres.

Mais ces asyles, quoique généralement contraires à la prospérité des sociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans plusieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grèce encore à demi-barbare, on pensa que la tyrannie ne pouvoit être réfrénée que par la religion. Les statues d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs massues. Mais aussi-tôt que

que l'asyle institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable , aux intérêts & à la vanité des conservateurs du privilège , ces retraites furent abolies.

D'autres peuples , à l'imitation des Grecs , établirent des asyles. Mais le citoyen ne se jettoit dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivoit. Là , il invoquoit la loi ; il appelloit le peuple à son secours. Ses concitoyens accouroient. Le magistrat approchoit. Il étoit interrogé. S'il avoit abusé de l'asyle , il étoit doublement puni. Il recevoit le châtiement & du forfait qu'il avoit commis , & de la profanation du lieu où il s'étoit sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville , & il en fit un asyle. Quelques temples devinrent des asyles sous la république. Après la mort de César , les Triumvirs voulurent que sa chappelle fût un asyle. Dans les siècles suivans , la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asyles. C'est de-là que l'esclave insultoit son maître. C'est de-là que le persécuteur du repos public soulevoit la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la barbarie & du paganisme causoit des maux inexprimables , lorsque le christianisme , monté sur le trône de l'empire ne rougit pas de l'adopter & même de l'étendre. Bientôt , les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les loix perdirent leur autorité. L'ordre social étoit interverti. Alors le magistrat attaqua les asyles avec courage ; le prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siècles , une guerre vive & pleine d'animosité. Le parti qui prévaloit sous un règne ferme succomboit sous un prince superficiel. Quelquefois cet asyle étoit général , & quelquefois il étoit restreint. Anéanti dans un tems , réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si visiblement contraire à l'équité naturelle , à la loi civile , à la sainteté de la religion , à l'esprit de l'évangile , au bon ordre de la société : c'est sa durée ; c'est la diversité des édits des empereurs , la contradiction des canons , l'entêtement de plusieurs évêques ; c'est sur-tout l'extravagance des jurisconsultes , sur l'étendue de l'asyle



selon le titre des églises. Si c'est une grande église, l'asyle aura tant de pieds de franchise hors de son enceinte; si c'est une moindre église, la franchise de l'enceinte sera moins étendue; moins encore si c'est une chapelle; la même que l'église soit consacrée ou ne le soit pas.

Il est bien étrange que dans une longue suite de générations, pas un monarque, pas un ecclésiastique, pas un magistrat, pas un seul homme n'ait rappelé à ses contemporains les beaux jours du christianisme. Autrefois, auroit-il pu leur dire, autrefois le pécheur étoit arrêté pendant des années à la porte du temple où il expioit sa faute exposé aux injures de l'air, en présence de tous les fidèles, de tous les citoyens. L'entrée de l'église ne lui étoit accordée que pas à pas. Il n'approchoit du sanctuaire qu'à mesure que sa pénitence s'avançoit. Et aujourd'hui un scélérat, un concussionnaire, un voleur, un assassin couvert de sang ne trouve pas seulement les portes de nos temples ouvertes; il y trouve encore protection, impunité, aliment & sécurité.

Mais si l'assassin avoit plongé le poignard dans le sein d'un citoyen sur les marches même de l'autel, que feriez-vous? Le lieu de la scène sanglante deviendra-t-il son asyle? Voilà certes un privilège bien commode pour les scélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins où ils peuvent être saisis? Que ne tuent-ils dans les églises? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des loix & de l'ambition ecclésiastique que cette immunité des temples. Il étoit réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Etre suprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles. On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

Cette heureuse révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples sont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions soumises à la Castille. En 1732, les élémens conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères.

Chez un peuple plongé dans la superstition , tous les événemens font miraculeux ; & le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre , que l'inexpérience du pilote & d'autres causes tout aussi naturelles pouvoient fort bien avoir amené. Un *auto da fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines ; & trente-huit malheureux périrent dans les flammes , victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois , je m'écrie : “ Monstres exécrables , arrêtez. Quelle liaison y a-t-il „ entre le malheur que vous avez éprouvé & le crime imaginaire „ ou réel de ceux que vous détenez dans vos prisons ? S'ils ont des „ opinions qui les rendent odieux aux yeux de l'Eternel , c'est à „ lui à lancer la foudre sur leurs têtes ? Il les a soufferts pendant „ un grand nombre d'années ; il les souffre , & vous les tourmentez. „ Quand il auroit à les condamner à des peines sans fin au jour terrible de sa vengeance , est-ce à vous d'accélérer leurs supplices ? „ Pourquoi leur ravir le moment d'une résipiscence qui les attend „ peut-être dans la caducité , dans le danger , dans la maladie ? „ Mais , infâmes que vous êtes , prêtres dissolus , moines impudiques , vos crimes ne suffisoient-ils pas pour exciter le courroux „ du ciel ? Corrigez-vous , prosternez-vous aux pieds des autels ; „ couvrez-vous de sacs & de cendres ; implorez la miséricorde „ d'en haut , au lieu de traîner sur un bûcher des innocens dont la „ mort , loin d'effacer vos forfaits , en accroîtra le nombre de „ trente-huit autres qui ne vous seront jamais remis. Pour ap- „ païser Dieu , vous brûlez des hommes ! Etes-vous des adorateurs „ de Moloch ? „ Mais ils ne m'entendent pas ; & les malheureuses victimes de leur superstitieuse barbarie ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique , limitrophe & dépendant de l'ancien. Cette vaste contrée , située pour la plus grande partie dans la Zone tempérée , fut assez long-tems inconnue aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espajo , & enfin par Jean d'Onâte , qui , par une

suite de travaux commencés en 1599 & terminés en 1611, parvint à ouvrir des mines, à multiplier les troupeaux & les subsistances, à établir solidement la domination Espagnole. Des troubles civils dérangeant, en 1652, l'ordre qu'il a établi. Dans le cours de ces animosités, le commandant Rosas est assassiné, & ceux de ses amis qui tentent de venger sa mort, périssent après lui. Les atrocités continuent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide & sévère, avoit presque étouffé la rebellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donne un soufflet à un moine turbulent qui lui parloit avec insolence, qui osoit même le menacer. Aussitôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, & condamné à des amendes considérables. Inutilement, il presse la cour de venger l'autorité royale violée en sa personne, le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage & leur influence lui font même craindre un sort plus funeste; & pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs; & ce n'est qu'après dix ans d'anarchie & de carnage, que tout rentre enfin dans l'ordre & la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique? Ils y sont sans lumières & sans mœurs; leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions & leurs vœux; leur conduite est scandaleuse; leurs maisons sont autant de mauvais lieux, & leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est-là que, pour une pièce d'argent, ils tranquillisent la conscience du scélérat; c'est-là qu'ils insinuent la corruption au fond des âmes innocentes, & qu'ils entraînent les femmes & les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent



aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition , la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront , ils y entretiendront l'anarchie , par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples , & par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux dépositaires de l'autorité dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc ? Seroient-ils délateurs ? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contrepoids à la puissance des vices-rois ? C'est une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands ? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses , les moines sont des misérables qui scandalisent & qui fatiguent trop le Mexique pour les y laisser subsister plus long-tems.

La soumission , l'ordre y furent de nouveau & plus généralement troublés en 1693 , par une loi qui interdisoit aux Indiens l'usage des liqueurs fortes. La défense ne pouvoit pas avoir pour objet celles de l'Europe , d'un prix nécessairement trop haut , pour que des hommes constamment opprimés , constamment dépouillés , en fissent jamais usage. C'étoit uniquement du pulque que le gouvernement cherchoit à les détacher.

On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de maguey , & semblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles , rassemblées autour du collet de la racine , sont épaisses , charnues , presque droites , longues de plusieurs pieds , creusées en gouttières , épineuses sur le dos , & terminées par une pointe très-acérée. La tige qui sort du milieu de cette touffe s'élève deux fois plus haut , & porte à son sommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice à six divisions est chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au pistil qui devient avec lui une capsule à trois loges remplie de semences. Le maguey croît par-tout dans le Mexique , & se multiplie facilement de bouture. On en fait des haies. Ses diverses parties ont chacune leur utilité. Les racines sont employées pour faire des cordes ; les tiges donnent du bois ; les pointes des feuilles servent de clous ou d'aiguilles ; les feuilles elles-mêmes

sont bonnes pour couvrir les toits ; on les fait aussi rouir , & l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du maguey est une eau douce & transparente qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe , après qu'on en a arraché les bourgeons & les feuilles intérieures. Tous les jours , ce trou profond de trois ou quatre pouces se remplit , tous les jours on le vuide ; & cette abondance dure une année entière , quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaisse forme un véritable sucre : mais mêlée avec de l'eau de fontaine & déposée dans de grands vases , elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation , le piquant & presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange & de citron , elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains , qui , ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté , cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours , les semaines ; ils y laissent la subsistance de leur famille , très-souvent le peu qu'ils ont de vêtemens.

Le ministère Espagnol , averti de ces excès , en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choisi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels , par le moyen si efficace de l'enseignement , on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échauffèrent , les séditions se multiplièrent , les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes prohibitifs : mais il voulut que l'argent le dédommageât du sacrifice qu'il faisoit de son autorité. Le pulque fut assujéti à des impositions qui rendent annuellement au fisc onze ou douze cens mille livres.

Une nouvelle scène , d'un genre plus particulier , s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante possession , la police étoit négligée au point qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans

un passe-port d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osoit sortir de son domicile. Soit indifférence, soit foiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenoit aucune mesure pour faire cesser une si grande calamité. Enfin la cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Valesquès du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux & du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre & à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle Navarre, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien & le nouveau Mexique, ne faisoient point partie des états du Montezuma. Ce ne fut qu'en 1540, que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouvèrent de petites nations qui vivoient de pêche sur les bords de l'océan, de chasse dans l'intérieur des terres; & qui, quand ces moyens de subsistance leur manquoient, n'avoient de ressource que les productions spontanées de la nature. Dans cette région, on ne connoissoit ni vêtemens, ni cabanes. Des branches d'arbre pour se garantir des ardeurs d'un soleil brûlant; des roseaux liés les uns aux autres pour se mettre à couvert des torrens de pluie: c'est tout ce que les habitans avoient imaginé contre l'inclémence des saisons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormoient à l'air libre, autour des feux qu'ils avoient allumés.

Ce pays, si pauvre en apparence, renfermoit des mines. Quelques Espagnols entreprirent de les exploiter. Elles se trouvèrent abondantes, & cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichissoient pas. Comme on étoit réduit à tirer de la Vera-Cruz, à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cens lieues, le vif argent, les étoffes, la plupart des choses nécessaires pour la nourriture & pour les travaux, tous ces objets avoient à leur terme une valeur si considérable, que l'entreprise la plus heureuse rendoit à peine de quoi les payer.

Il falloit tout abandonner, ou faire d'autres arrangemens. On s'arrêta au dernier parti. Le jésuite Ferdinand Consang fut chargé,



en 1746 , de reconnoître le golfe de la Californie , qui borne ces vastes contrées. Après cette navigation , conduite avec intelligence , la cour de Madrid connut les côtes de ce continent , les ports que la nature y a formés , les lieux fablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture , les rivières qui , par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords , invitent à y établir des peuplades. Rien , à l'avenir , ne devoit empêcher que les navires , partis d'Acapulco , n'entrassent dans la mer Vermeille , ne portassent facilement dans les provinces limitrophes des missionnaires , des soldats , des mineurs , des vivres , des marchandises , tout ce qui est nécessaire aux colonies , & n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'étoit un préliminaire indispensable de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité , ou de les subjuguier par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on vouloit faire des bêtes de somme , ou qui devoient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre ? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut différée que par l'impossibilité où étoit un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin , en 1768 , un crédit de douze cens mille livres , & les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Il n'en fut pas ainsi des Apaches , la plus belliqueuse de ces nations , la plus passionnée pour l'indépendance. On les poursuivit sans relâche pendant trois ans , avec le projet de les exterminer. Grand Dieu , exterminer des hommes ! Parleroit-on autrement des loups ? Les exterminer , & pourquoi ? Parce qu'ils avoient l'ame fière , parce qu'ils sentoient le droit naturel qu'ils avoient à la liberté , parce qu'ils ne vouloient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés , & nous sommes chrétiens ?

L'éloignement où étoient les anciennes & les nouvelles conquêtes du centre de l'autorité , fit juger qu'elles languiroient jusqu'à ce qu'on leur eût accordé une administration indépendante. On leur donna donc un commandant particulier , qui , avec un titre moins imposant que celui du vice-roi de la Nouvelle-Espagne , jouit des mêmes prérogatives.

Il faut voir maintenant à quel degré de prospérité s'est élevé le Mexique , malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait effuyer , malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

XIV.  
Qu'est devenu  
le Mexique sous  
les loix de l'Es-  
pagne.

La grande Cordelière , après avoir traversé toute l'Amérique Méridionale , s'abaisse & se retrécit dans l'istme de Panama ; suit dans la même forme les provinces de Costa-Ricca , de Nicaragua , de Guatimala ; s'élargit , s'élève de nouveau dans le reste du Mexique , mais sans approcher jamais de la hauteur prodigieuse qu'elle a dans le Pérou. Ce changement est sur-tout remarquable vers la mer du Sud. Les rives y sont très-profondes , & n'offrent un fonds que fort près de terre , tandis que dans la mer du Nord on le trouve à une très-grande distance du continent. Aussi les rades sont-elles aussi bonnes , aussi multipliées dans la première de ces mers , qu'elles sont rares & mauvaises dans l'autre.

Le climat d'une région située presque entièrement dans la Zone Torride , est alternativement humide & chaud. Ces variations sont plus sensibles & plus communes dans les contrées basses , marécageuses , remplies de forêts & incultes de l'Est , que dans les parties de l'empire qu'une nature bienfaisante a traitées plus favorablement.

La qualité du sol est aussi très-différente. Il est quelquefois ingrat , quelquefois fertile , selon qu'il est montueux , uni ou submergé.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche & vaste région , qu'ils s'empressèrent d'y édifier des villes dans les lieux qui leur paroissoient le plus favorables au maintien de leur autorité , dans ceux qui leur promettoient de plus grands avantages de leur conquête. Ceux des Européens qui vouloient s'y fixer obtenoient une possession assez étendue : mais ils étoient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnoit pas.

Un autre ordre de choses s'observoit dans les campagnes. Elles étoient la plupart distribuées aux conquérans pour prix de leur sang ou de leurs services. L'étendue de ces domaines , qui n'étoient accordés que pour deux ou trois générations , étoit proportionnée au grade & à la faveur. On y attacha , comme serfs , un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortès en eut vingt-trois mille

dans les provinces de Mexico, de Tlascala, de Mechoacan & de Oaxaca, avec cette distinction qu'ils devoient être l'apanage de la famille à perpétuité. Il faut que l'oppression ait été moindre dans ces possessions héréditaires que dans le reste de l'empire, puisqu'en 1746 on y comptoit encore quinze mille neuf cens quarante Indiens, dix-huit cens Espagnols, métis ou mulâtres, & seize cens esclaves noirs.

Le pays n'avoit aucun des animaux nécessaires pour la subsistance de ses nouveaux habitans, pour le labourage & pour les autres besoins inséparables d'une société un peu compliquée. On les fit venir des isles déjà soumises à la Castille qui elles-mêmes les avoient naguère reçus de notre hémisphère. Ils propagèrent avec une incroyable célérité. Tous dégénérèrent ; & comment, affaiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever & de les soigner : comment n'auroient-ils pas souffert des altérations sensibles ? La plus marquée fut celle qu'éprouva la brebis. Mendoza fit venir des bœufs d'Espagne pour renouveler des races abâtardies ; & depuis cette époque, les toisons se trouvèrent de qualité suffisante pour servir d'aliment à plusieurs manufactures assez importantes.

La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures. Au maïs, qui avoit toujours fait la principale nourriture des Mexicains, on associa les grains de nos contrées. Dans l'origine, ils ne réussirent pas. Leurs semences jettées au hasard dans des ronces, ne donnèrent d'abord que des herbes épaisses & stériles. Une végétation trop rapide & trop vigoureuse ne leur laissoit pas le tems de mûrir, ni même de se former : mais cette surabondance de suc diminua peu-à-peu ; & l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes & de nos fruits. Si la vigne & l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du Nouveau-Monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha, dans la vue de laisser des débouchés aux productions de la métropole. Peut-être le sol & le climat auroient-ils eux-mêmes repoussé ces précieuses plantes. Du moins est-on autorisé à le penser quand on voit que les essais que vers 1706 il fut permis aux jésuites & aux héritiers de Cortès de tenter, ne



furent pas heureux , & que les expériences qu'on a tentées depuis ne l'ont pas été beaucoup davantage.

Le coton , le tabac , le cacao , le sucre , quelques autres productions réussirent généralement : mais faute de bras ou d'activité , ces objets furent concentrés dans une circulation intérieure. Il n'y a que le jalap , la vanille , l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce de la Nouvelle-Espagne avec les autres nations.

Le jalap est un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire son nom de la ville de Xalapa , aux environs de laquelle il croît abondamment. Sa racine , la seule partie qui soit d'usage , est tubéreuse , grosse , alongée en forme de navet , blanche à l'intérieur & remplie d'un suc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-tems inconnue. On fait maintenant que c'est un liseron semblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige est grimpante , anguleuse , légèrement velue. Ses feuilles disposées alternativement sont assez grandes , veloutées en-dessus , ridées en-dessous , marquées de sept nervures , quelquefois entières en cœur , quelquefois partagées en plusieurs lobes plus ou moins distincts. Les fleurs qui naissent par bouquets le long de la tige ont un calice glanduleux à sa base , divisé profondément en cinq parties & accompagné de deux feuilles florales. La corolle grande , conformée en cloche , blanchâtre en-dehors , d'un pourpre foncé à l'intérieur , supporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germen placé dans le milieu & surmonté d'un seul style , devient , en mûrissant une capsule ronde , renfermant dans une seule loge quatre semences rousses & très-velues.

XV.

De la culture  
du jalap.

Cette plante se trouve non-seulement dans le voisinage de Xalapa , mais encore sur les fables de la Vera-Cruz. On la cultive facilement. Le poids des racines est depuis douze jusqu'à vingt livres. On les coupe par tranches pour les faire sécher. Elles acquièrent alors une couleur brune , un œil résineux. Leur goût est un peu âcre & cause des nausées. Le meilleur jalap est compact , résineux , brun , difficile à rompre & inflammable. On ne le donne qu'à une dose très-petite , parce qu'il est très-actif & purge violemment. Son extrait résineux fait par l'esprit-de-vin est employé

aux mêmes usages, mais avec plus de précaution. L'Europe en consomme annuellement sept mille cinq cents quintaux qu'elle paie 972,000 livres.

XVI.  
De la culture  
de la vanille.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presque entièrement & s'élève par leur secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse par intervalle, & farmenteuse comme celle de la vigne. Chaque nœud est garni d'une feuille alterne, assez épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces & large de trois. Il pousse aussi des racines qui pénétrant l'écorce des arbres en tirent une nourriture suffisante pour soutenir quelque tems la plante en vigueur, lorsque par accident le bas de la tige est endommagé ou même séparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés & se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en-dedans, verdâtres en-dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites & ondulées. La sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet. Le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient, en mûrissant, un fruit charnu, composé comme une gousse de sept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues semences.

Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes ; toujours humides, souvent inondés & couverts de grands arbres ; d'où l'on peut inférer que ces terrains sont les plus propres à sa culture. Pour la multiplier, il suffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou sarments qui prennent racine & s'élèvent en peu de tems. Quelques cultivateurs, pour préserver leurs plants de la pourriture, préfèrent de les attacher aux arbres même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pousser des filets qui, descendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre & y former des racines.

La récolte des gousses commence vers la fin de septembre, & dure environ trois mois. L'aromate qui leur est particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle consiste à enfiler plusieurs

gouffes , à les tremper un moment dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir. On les suspend ensuite dans un lieu exposé à l'air libre & aux rayons du soleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur visqueuse , surabondante , dont on facilite la sortie par une pression légère , répétée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la dessiccation qui doit se faire lentement , on les enduit à plusieurs reprises d'huile , qui conserve leur mollesse & les préserve des insectes. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorsqu'elles sont suffisamment desséchées , on les passe dans des mains ointes d'huile , & on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on fait sur la vanille particulièrement destinée à parfumer le chocolat dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols , & des Espagnols aux autres peuples ; & encore ces notions , tout-à-fait modernes , sont-elles dues à un naturaliste François. Il n'est pas possible que malgré l'indifférence qu'ils ont montrée jusqu'ici pour l'histoire de la nature , les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'aient des connoissances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées , c'est sans doute qu'ils ont voulu se réserver exclusivement cette production quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante quintaux & qu'elle n'y soit pas vendue au-dessus de 431,568 livres. Le tems de la révélation des lumières arrivera un jour , & alors la vanille fera aussi généralement connue que l'est maintenant l'indigo.

L'indigotier est une plante droite & assez touffue. De sa racine s'élève une tige ligneuse , cassante , haute de deux pieds , ramifiée dès son origine , blanche à l'intérieur & couverte d'une écorce grisâtre. Les feuilles sont alternes , composées de plusieurs folioles , disposées sur deux rangs le long d'une côte commune , terminée par une foliole impaire & garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme stipules. A l'extrémité de chaque rameau se trouvent des épis de fleurs rougeâtres , papilionacées , assez petites & composées de quantité de pétales. Les étamines au nombre de dix , & le pistil surmonté d'un seul style , sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se

## XVII.

De la culture  
de l'indigo.



change en une petite gouffe arrondie , légèrement courbe , d'un pouce de longueur & d'une ligne & demie de largeur , remplie de semences cylindriques , luisantes & rembrunies.

Cette plante veut une terre légère , bien labourée & qui ne soit jamais inondée. L'on préfère pour cette raison des lieux qui ont de la pente , parce que cette position préserve les champs du séjour des pluies qui flétriroient l'indigotier , & des inondations qui le couvriroient d'un limon nuisible. Les terrains bas & plats peuvent être encore employés pour cette culture , si l'on pratique des rigoles & des fossés pour l'écoulement des eaux , & si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies qui occasionnent souvent des débordemens. On jette la graine dans de petites fosses faites avec la houe , de deux ou trois pouces de profondeur , éloignées d'un pied les unes des autres , & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons , on préfère communément le printems. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes , lorsqu'elle commence à fleurir ; & les coupes continuent de six en six semaines , si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. Après ce terme elle dégénère. On l'arrache , & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol , parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre , il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres , jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre , pour faire occuper leur place par l'indigo : car il faut se représenter les arbres comme des siphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative , des siphons où les vapeurs & les sucs s'attirant tour-à-tour , se mettent en équilibre. Ainsi , tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches , les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre redescendent dans la terre , & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en

seve. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue plusieurs espèces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc dont nous venons de parler, & le bâtard qui en diffère par sa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuse & plus durable; par ses folioles plus longues & plus étroites; par ses gouffes plus courbes; par ses semences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins souvent, qu'il est plus pesant, qu'il donne plus de feuilles dont le produit est cependant moindre, à volume égal. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens dans le premier âge. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil ou étouffés sous une toile dont un ver particulier à ces régions les entoure. On en voit dont le pied sèche & tombe par la piquûre d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles qui sont leur prix sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchoient riches & se levoient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appelée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante,

parce qu'il fait furnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des feaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison ; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de tems en tems, avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des feaux pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en-dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième & dernière cuve, on la fait égoutter dans des sacs ; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle achève de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne fauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté, dans des tems modernes, en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louysiane, à Saint-Domingue & au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala ;



Guatimala, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière qui mérite d'être remarquée.

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employé tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbrustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même manière qu'on sème le bled en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive de-là que l'indigo lève dans un endroit & qu'il ne lève point dans d'autres ; que celui qui est levé est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits à propos l'auroient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur trois ou quatre lieues de terrain que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres, n'a-t-il pas toute la perfection dont il seroit susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paie 7,626,960 livres.

Cette prospérité augmenteroit infailliblement, si la cour de Madrid mettoit les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendroit plus actifs, plus intelligens ; & il est vraisemblable que l'abondance & la bonté de l'indigo du Mexique banniroient, avec le tems, celui des autres colonies de tous les marchés.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre & d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. J'avois avancé d'après les meilleurs auteurs, même Espagnols, que la nature de cette couleur étoit inconnue avant le commencement du siècle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acosta, en 1530, & Herrera, en 1601, l'avoient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me retracte donc ; & je suis bien fâché

XVIII.

De la culture  
de la cochenille.

de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grace à l'ignorance des voyageurs & à la légèreté avec laquelle ils confidèrent les productions de la nature dans tous les règnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, & que des auteurs qui se copient successivement, transmettent d'âge en âge. On n'examine guère ce qu'on croit bien savoir ; & c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs , les témoignages qui retardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les philosophes perdent un tems précieux à élever des systèmes qui nous en imposent jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servoient de base aient été démentis.

La cochenille est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts , comme dans la plupart des autres animaux. La femelle , fixée sur un point de la plante presque au moment de sa naissance , y reste toujours attachée par une espèce de trompe & ne présente qu'une croute presque hémisphérique qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours & est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce terme, qui est l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit & dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux , à l'aide d'ailes dont il est pourvu. Il voltige au-dessus des femelles immobiles & s'arrête sur chacune d'elles. La même femelle est ainsi visitée par plusieurs mâles qui périssent bientôt après la fécondation. Son volume augmente sensiblement jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elle , annonce la sortie prochaine des œufs qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant & se répandent bientôt sur la plante pour choisir une place favorable & pour s'y fixer. Ils cherchent sur-tout à se mettre à l'abri du vent d'Est. Aussi l'arbrisseau sur lequel ils vivent , vu de ce côté-là , paroît-il tout verd ; tandis qu'il est blanc du côté opposé sur lequel les insectes se sont portés de préférence.

Cet arbrisseau, connu sous le nom de nopal , de raquette & de figue d'Inde , a environ cinq pieds de haut. Sa tige est charnue,

large , aplatie , veloutée , un peu âpre , couverte de houppes d'épine répandues symétriquement sur sa surface. Elle se ramifie beaucoup & se rétrécit , ainsi que les rameaux , dans chacun de ses points de division : ce qui donne aux diverses portions de la plante , ainsi étranglée , la forme d'une feuille ovale , épaisse & épineuse. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs épar-  
 ses sur les jeunes tiges sont composées d'un calice écailleux qui supporte beaucoup de pétales & d'étamines. Le pistil , surmonté d'un seul style & caché dans le fond du calice , devient avec lui un fruit bon à manger , semblable à une figue , rempli de semences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a plusieurs espèces de nopal. Ceux qui ont la tige lisse les épines nombreuses & trop rapprochées ne sont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réussit bien que sur celui qui a peu d'épines & une surface veloutée , propre à lui donner une assiette plus assurée. Il craint les vents , les pluies froides & la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'est pas avantageuse. On gagne plus à le replanter tous les six ans en mettant plusieurs portions de tiges dans des fosses assez profondes , disposées en quinconce ou en quarré , à six ou huit pieds de distance. Un terrain ainsi planté , connu sous le nom de nopalerie , n'a ordinairement qu'un ou deux arpens d'étendue , rarement trois. Chaque arpent produit jusqu'à deux quintaux de cochenille , & un homme suffit pour le cultiver. Il doit sarcler souvent , mais avec précaution , pour ne pas déranger l'insecte qui ne survit pas à son déplacement. Il détruira encore avec soin les animaux destructeurs , dont le plus redoutable est une chenille qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante , & attaque l'insecte en-dessous.

Dix-huit mois après la plantation , on couvre le nopal de cochenilles : mais pour les distribuer plus régulièrement sur toute la plante , & empêcher qu'elles ne se nuisent par leur rapprochement , on attache aux épines , de distance en distance , de petits nids faits avec la bourre de coco , ouverts du côté de l'Ouest , remplis de douze à quinze mères prêtes à pondre. Les petits qui en sortent s'attachent au nopal , & parviennent à leur plus grande



consistance en deux mois qui font la durée de leur vie. On en fait alors la récolte qui se renouvelle tous les deux mois depuis octobre jusqu'en mai. Elle peut être moins avantageuse s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils sont plus petits & qu'ils tombent avant le tems. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, & on les fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords applati s'applique exactement contre la plante que l'on nettoie ensuite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la saison des pluies, pour prévenir la destruction totale des cochenilles qui pourroit être occasionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches de nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les ferre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille sylvestre, espèce différente de la cochenille fine ou mesteque dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux & sur la même plante, n'exige pas les mêmes soins & les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit & peut se faire toute l'année. Elle diffère de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin & plus vite sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte. Comme son produit est plus sûr, que son prix équivaut aux deux tiers de celui de la mesteque, & qu'elle se propage sur toutes les espèces de nopal, on peut la cultiver avec

succès, mais séparément, parce que son voisinage affameroit l'autre qui seroit aussi étouffée sous son duvet. On retrouve cette espèce au Pérou sur un nopal très-épineux qui y est fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au règne animal qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussiroit vraisemblablement dans différentes parties du Mexique : mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guère que la province d'Oaxaca qui s'en soit sérieusement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes sur un terrain aride, où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond ; elles ont éprouvé moins d'accidens dans les expositions agréablement tempérées, que dans celles où le froid & le chaud se faisoient sentir davantage. Les Mexicains connoissoient la cochenille avant la destruction de leur empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs maisons & pour teindre leur coton. On voit dans Herrera que, dès 1523, le ministère ordonnoit à Cortès de la multiplier. Les conquérans repoussèrent ce travail comme ils méprisoient tous les autres ; & il resta tout entier aux Indiens. Eux seuls s'y livrent encore : mais trop souvent avec les fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie est tout porté dans la capitale de la province, qui se nomme aussi Oaxaca.

Cette ville où l'on arrive par de beaux chemins, & où l'on

jouit d'un printems continuë, s'élève au milieu d'une plaine spacieuse, couverte de jolis hameaux & bien cultivée. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, & formées par des maisons un peu basses, mais agréablement bâties. Ses places, son aqueduc, ses édifices publics sont d'assez bon goût. Elle a quelques manufactures de soie & de coton. Les marchandises d'Asie & celles d'Europe y sont d'un usage général. Nous avons eu occasion de voir plusieurs voyageurs que les circonstances avoient conduits à Oaxaca. Tous nous ont assuré que de tous les établissemens formés par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, c'étoit celui où l'esprit de société avoit fait le plus de progrès. Tant d'avantages paroissent une suite du commerce de la cochenille.

Indépendamment de ce que conformément l'Amérique & les Philippines, l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cens quintaux de granille, cent quintaux de poussière de cochenille, & trois cens quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thiery, botaniste François, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, & l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Ses premiers succès ont surpassé son attente, & tout porte à espérer que la suite répondra à de si heureux commencemens. Puissé ce genre de culture, puissent les autres s'étendre plus loin encore & occuper de nouvelles nations. Eh! ne sommes-nous pas tous frères? enfans du même père, ne sommes-nous pas appelés à une destinée commune? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable, parce que la nature a placé une rivière ou une montagne entre lui & moi? Cette barrière m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulières, à côté de calamités au globe, combien il lui en coûtera dans la suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-tems égarés par des sentimens factices! Ma voix est trop foible, sans doute, pour dissiper le prestige. Mais il naît



tra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains, dont le raisonnement & l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures, que le genre humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cens cinquante quintaux de bois de campêche, qui produisent 112,428 liv.; de trois cens dix quintaux de bresillet, qui produisent 4,266 liv.; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000 liv.; de six quintaux d'écaille, qui produisent 24,300 liv.; de quarante-sept quintaux de rocou, qui produisent 21,600 liv.; de trente quintaux de fausse-pareille, qui produisent 4,147 liv.; de quarante quintaux de baume, qui produisent 45,920 liv.; de cinq quintaux de sang de dragon, qui produisent 270 liv.; de cent cuirs en poil, qui produisent 1,620 liv.

Mais, comme si la nature n'avoit pas fait assez pour l'Espagne, en lui accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, sur-tout au Mexique, l'or & l'argent qui font le véhicule ou le signe de toutes les productions.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou, du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes!

Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la règle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avan-

XIX.

De l'exploitation des mines.

tages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions ?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrasemens, les inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planète. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands ateliers toujours échauffés, s'élèvent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matières étrangères.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce  
sont,

font, pour l'ordinaire , des montagnes , où les plantes croissent foiblement & jaunissent vite ; où les arbres font petits & tortueux ; où l'humidité des rosées , des pluies , des neiges même ne se conserve pas ; où s'élèvent des exhalaisons sulfureuses & minérales ; où les eaux font chargées de sels vitrioliques ; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes , pris solitairement , soit équivoque , il est rare qu'ils se réunissent tous , sans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avoit renfermé ? Il faut percer des rochers à une profondeur immense ; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts ; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais ; soutenir les voûtes de ces galeries , contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avarés & audacieux qui les ont construites ; creuser des canaux & des aqueducs ; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées , & toutes les formes diverses de fourneaux ; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail ; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations , de tentatives & d'essais , on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or , le fer , le cuivre , l'étain & l'argent employés par les premiers hommes , c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini , celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres , & de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent , il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matière pulvérisée avec du vif argent , qui s'unit avec ce précieux métal , mais sans s'unir , ni avec le roc , ni avec le sable , ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu , on distille en-



suite le mercure , qui , en partant , laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent est combiné avec des substances étrangères , ou avec des métaux d'une nature différente , il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Aussi est-il généralement reçu , que des mineurs Allemands ou Suédois , trouveroient dans le minéral déjà exploité , plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. Ils élèveroient leur fortune sur des mines , qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

Avant l'arrivée des Castillans , les Mexicains n'avoient d'or que ce que les torrens en détachent des montagnes ; ils avoient moins d'argent encore , parce que les hasards qui pouvoient en faire tomber dans leurs mains , étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange , mais de pur ornement & de simple curiosité. Ils y étoient peu attachés. Aussi prodiguèrent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangère qui en faisoit son idole ; aussi en jettoient-ils aux pieds de ses chevaux , qui , en mâchant leurs mords , devoient paroître s'en nourrir. Mais , lorsque les hostilités entre les deux peuples eurent commencé , & à mesure que l'animosité augmentoit , ces perfides trésors furent jetés en partie dans les lacs & dans les rivières , pour en priver un ennemi implacable qui sembloit n'avoir passé tant de mers que pour en obtenir la possession. Ce fut sur-tout dans la capitale & à son voisinage qu'on prit ce parti. Après la soumission , le conquérant parcourut l'empire pour satisfaire sa passion dominante. Les temples , les palais , les maisons des particuliers , les moindres cabanes : tout fut visité , tout fut dépouillé. Cette source épuisée , il fallut recourir aux mines.

Celles qui pouvoient donner des plus grandes espérances se trouvoient dans des contrées qui n'avoient jamais subi le joug Mexicain. Nuno de Gusman fut chargé en 1530 , de les asservir. Ce que ce capitaine devoit à un nom illustre ne l'empêcha pas

de surpasser en férocité tous les aventuriers , qui jusqu'alors avoient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres , il vint à bout , en moins de deux ans , d'établir une domination très-étendue , dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la Nouvelle-Espagne la plus abondante en métaux. Ces richesses sont sur-tout communes dans la Nouvelle-Galice , dans la Nouvelle-Biscaye , & principalement dans le pays de Zacatecas. Du sein de ces arides montagnes sort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoies du Mexique. La circulation intérieure , les Indes Orientales , les isles nationales & la contrebande , absorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,047 liv. à quoi il faut ajouter cinq mille six cents trente-quatre quintaux de cuivre qui sont vendus en Europe 453,600 liv.

Dans les premières années qui suivirent la conquête , tous les paiemens se faisoient avec des lingots d'argent , avec des morceaux d'or , dont le poids & la valeur avoient reçu la sanction du gouvernement. Le besoin d'une monnoie régulière ne tarda pas à se faire sentir , & vers 1542 ces premiers métaux furent convertis en espèces de différentes grandeurs. On en fabriqua même de cuivre , mais les Indiens les dédaignèrent. Forcés d'en recevoir , ils les jetoient avec mépris dans les lacs & dans les rivières. En moins d'un an il en disparut pour plus d'un million ; & ce fut une nécessité de renoncer à un moyen d'échange qui révoltoit les dernières classes du peuple.

Quoique l'éducation des troupeaux , les cultures & l'exploitation des mines soient restées , au Mexique , fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter , les manufactures y sont dans un plus grand désordre encore. Celles de laine & de coton sont assez généralement répandues : mais comme elles sont entre les mains des Indiens , des métis , des mulâtres , & qu'elles ne servent qu'aux vêtemens des gens peu riches , leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuses qu'à Quexetaco où l'on fabrique d'assez beaux draps.

Mais c'est sur-tout dans la province de Tlascala que les travaux sont animés. Sa position entre Vera-Cruz & Mexico, la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres y ont fixé la plupart des ouvriers qui passaient de l'ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles, des chapeaux qu'ont consommés ceux des métis, ceux des Espagnols qui n'étoient pas en état de payer les marchandises apportées d'Europe. C'est los-Angèles, ville étendue, riche & peuplée qui est le centre de cette industrie. Toute la fayence, la plupart des verres & des cristaux qui se vendent dans l'empire, sortent de ses ateliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

XX.  
Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités ?

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Espagne, doit être une des principales causes qui ont retardé les prospérités de cette région fameuse, mais elle n'est pas la seule ; & la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation est continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une administration injuste & fiscale. Il y a au plus deux rivières qui puissent porter de foibles canots, & aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les saisons. On ne voit quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes : par-tout ailleurs, il faut voiturier les denrées ou les marchandises à dos de mulet, & sur la tête des Indiens tout ce qui est fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture ; & cet usage, tout barbare qu'on le trouvera, est encore préférable à ce qui se pratique dans les lieux où la liberté paroît plus respectée.

Ces obstacles à la prospérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux sous lequel des maîtres oppresseurs tenoient les Indiens chargés de tous les travaux pénibles. Le mal est devenu plus grand par la diminution des bras employés au service de la cupidité Européenne.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglans. Le carnage s'étendit durant le mémorable siège de Mexico ; & il fut



pouffé au-delà de tous les excès dans les expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples défefpérés qui avoient tenté de brifer leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole , accrut la <sup>de</sup> population , qui fut encore bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 & de 1576, dont la première coûta huit cens mille habitans à l'empire , & la feconde deux millions , fi l'on veut adopter les calculs du crédule , de l'exagérateur Torquemada. Il eft même démontré que fans aucune caufe accidentelle , le nombre des indigènes s'eft infenfiblement réduit à très-peu de chofe. Selon les regiftres de 1600, il y avoit cinq cens mille Indiens tributaires dans le diocèfe de Mexico ; & il n'y en reftoit plus que cent dix-neuf mille fix cens onze , en 1741. Il y en avoit deux cens cinquante-cinq mille dans le diocèfe de los-Angèles ; & il n'en reftoit que quatre-vingt-huit mille deux cens quarante. Il y en avoit cent cinquante mille dans le diocèfe de Oaxaca ; & il n'en reftoit plus que quarante-quatre mille deux cens vingt-deux. Nous ignorons les révolutions arrivées dans les fix autres églifes : mais il eft vraifemblable qu'elles ont été par-tout les mêmes.

L'ufage où étoient où font encore les Efpagnols , les métis , les mulâtres , les nègres de prendre fouvent leurs femmes parmi les Indiennes , tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou prefque jamais choifi des maris , a contribué fans doute à l'affoibliffement de cette nation : mais cette influence a dû être affez bornée ; & fi nous ne nous trompons , une tyrannie permanente a produit des effets beaucoup plus étendus.

On ne diffimulera pas qu'à mefure que le peuple origène voyoit diminuer fa population , celle des races étrangères augmentoit dans une progreflion très-remarquable. En 1600 , le diocèfe de Mexico ne comptoit que fept mille de ces familles ; & leur nombre s'éleva en 1741 à cent dix-neuf mille cinq cens onze. Le diocèfe de los-Angèles n'en comptoit que quatre mille ; & il s'éleva à trente mille fix cens. Le diocèfe de Oaxaca n'en comptoit que mille ; & il s'éleva à fept mille deux cens quatre-vingt-feize. Cependant les anciens habitans n'ont été qu'imparfaitement remplacés par les nouveaux. La culture des terres & l'exploitation

des mines étoient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Espagnols, les métis, les mulâtres, les noirs même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Plusieurs vivent dans l'oïveté. Un plus grand nombre donnent quelques momens aux arts & au commerce. Le reste est employé au service des gens riches.

C'est sur-tout dans la capitale de l'empire qu'on est révolté de ce dernier spectacle. Mexico, qui put, quelque tems, douter si les Castillans étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les cruelles guerres dont il fut le théâtre. Cortès ne tarda pas à le rebâtir d'une manière fort supérieure à ce qu'il étoit avant son désastre.

La ville s'élève au milieu d'un grand lac dont les rives offrent des sites heureux qui feroient charmans, si l'art y secondoit un peu la nature. Sur le lac même, l'œil contemple avec surprise & satisfaction des isles flottantes. Ce sont des radeaux formés avec des roseaux entrelacés & assez solides pour porter de fortes couches de terre, & même des habitations légèrement construites. Quelques Indiens font là leur demeure & y cultivent une assez grande abondance de légumes. Ces jardins singuliers n'occupent pas toujours le même espace. Ils changent de situation, lorsque ce changement convient à leurs possesseurs.

Des levées fort larges & bâties sur pilotis conduisent à la cité. Cinq ou six canaux portent à son centre & dans ses plus beaux quartiers toutes les productions de la campagne. Une eau salubre qu'on tire d'une montagne éloignée seulement de cinq à six mille toises est distribuée dans toutes les maisons & même à leurs différens étages par des aqueducs très-bien entendus.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y peut porter toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico combien il y avoit de tems entre l'hiver & l'été: *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la Nouvelle-Espagne en a successivement multiplié les habitans. En 1777, le

nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cens quinze & celui des morts à cinq mille onze ; d'où l'on peut conclure que la population ne s'éloigne guère de deux cens mille ames. Tous les citoyens ne sont pas opulens : mais plusieurs le sont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe. Ces richesses accumulées très-rapidement eurent bientôt une influence remarquable. La plupart des choses , qui sont ailleurs de fer ou de cuivre , furent d'argent ou d'or. On fit servir ces brillans métaux à l'ornement des valets , des chevaux , des meubles les plus communs , aux plus vils offices. Les mœurs , qui suivent toujours le cours du luxe , se montèrent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes , dans leur intérieur , furent servies par des milliers d'esclaves , & ne parurent en public qu'avec un cortège réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutaient à ces profusions des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie , passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement , & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Tout prit l'empreinte d'une ostentation , inconnue jusqu'alors dans les deux hémisphères. Les citoyens ne se contentèrent plus d'une habitation modeste placée sur des rues larges & bien alignées. Il fallut , à la plupart , des hôtels qui eurent plus d'étendue que de commodités ou d'élégance. On multiplia les édifices publics , sans que presque aucun rappellât à l'esprit les beaux jours de l'architecture , pas même les bons tems gothiques. Les places principales eurent toutes la même forme , la même régularité , une fontaine semblable avec des ornemens de mauvais goût. Des arbres mal choisis & d'un vilain feuillage ôtèrent aux promenades ce que des allées bien distribuées & des eaux jaillissantes auroient pu leur donner d'agrément. Dans les cinquante-cinq couvens qu'une crédulité digne de pitié avoit fondés , on en voyoit fort



peu qui ne révoltâssent par les vices de leur construction. Les innombrables temples où les trésors du globe entier étoient entassés, manquoient généralement de majesté & n'inspiroient pas à ceux qui les fréquentoient des idées & des sentimens dignes de l'Être-suprême qu'on y venoit adorer. Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a que deux monumens dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du vice-roi où s'assembloient aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnoie, où est le dépôt du vif-argent. Un peuple, que la famine pouvoit au désespoir, le brûla en 1692. On l'a rebâti depuis sur un meilleur plan. C'est un carré qui a quatre tours & sept cens cinquante pieds de long sur six cens quatre-vingt-dix de large. La cathédrale commencée en 1573 & finie en 1667 feroit également honneur aux meilleurs artistes. Sa longueur est de quatre cens pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-quinze; & elle a coûté 9,460,800 liv. Malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur desireroit.

On a vu que Mexico est situé dans un lac considérable qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces & l'autre d'eaux salées. Ces eaux paroissent également sortir d'une haute montagne située à peu de distance de la ville, avec cette différence que les dernières doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité. Mais indépendamment de ces sources régulières, il existe un peu plus loin quatre petits lacs qui, dans le tems des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Les anciens habitans avoient été toujours exposés à des inondations qui leur faisoient payer fort cher les avantages que leur procuroit l'emplacement qu'ils avoient choisi pour en faire le centre de leur puissance. Aux calamités inséparables de ces débordemens trop répétés se joignit pour leur vainqueur le chagrin de voir ses bâtimens plus pesans s'enfoncer, quoiqu'élevés sur pilotis, en fort peu de tems, de quatre, de cinq, de six pieds dans un terrain qui n'avoit pas assez de solidité pour les porter.

On essaya à plusieurs reprises de détourner des torrens si terribles : mais les directeurs de ces grands ouvrages n'avoient pas des

des connoissances fuffifantes pour employer les méthodes les plus efficaces , ni les agens subalternes assez de zèle pour suppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs.

L'ingénieur Martinès eut , en 1607 , l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en usage jusqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépense , on exigea le centième du prix des maisons , des terres , des marchandises : impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cens soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant six mois à ce travail , & l'entreprise fut jugée ensuite impraticable.

La cour fatiguée de la diversité des opinions & des troubles qu'elle occasionnoit , arrêta en 1631 que Mexico seroit abandonné & qu'on construïroit ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier ; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs ; la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du ministère , & leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siècle & plus , sans que le gouvernement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avoient à gémir sans cesse. A la fin , les esprits se sont réveillés. On s'est déterminé en 1763 à couper une montagne où l'on s'étoit contenté jusqu'alors de faire quelques excavations ; & depuis les eaux ont eu tout l'écoulement que la sûreté publique pouvoit exiger. C'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage pour 4,320,000. liv. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûteroit de plus , & que si on faisoit des économies , elles tournâssent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation. Il en a coûté 1,890,000 livres aux négocians pour avoir servi leur patrie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico paroît arrêté ; & les gens de l'art demandent 8,100,000 liv. pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'est beaucoup. Mais qu'est-ce que l'argent , quand il s'agit de la salubrité de l'air , de la conservation des hommes , de la multiplication des denrées ? O que les maîtres du monde feront

de biens , qu'ils feront honorés lorsque l'or qu'ils prodiguent à un luxe gigantesque , à d'avidés favoris , à de vains caprices , sera consacré à l'amélioration de leur empire ! Un hôpital sain , construit avec intelligence & bien administré ; la cessation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence ; l'extinction de la dette de l'état ; une imposition modérée & équitablement répartie ; la réforme des loix par la confection d'un code simple & clair : ces institutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques ; que la conquête d'une province , après des batailles gagnées ; que tous les bronzes , tous les marbres & toutes les inscriptions de la flatterie.

Si la cour de Madrid , à qui cet espoir est spécialement permis , fait pour Mexico ce qu'elle s'est proposé , elle verra bien-tôt cette cité fameuse , le siège du gouvernement , le lieu de la fabrication des monnoies , le séjour des plus grands propriétaires , le centre de toutes les affaires importantes ; elle la verra prendre un plus grand essor encore , communiquer aux provinces de sa dépendance l'impulsion qu'elle aura reçue , donner de l'activité à l'industrie , à la circulation intérieures , & par une suite nécessaire étendre ou multiplier les liaisons étrangères.

XXI.  
Liaisons du  
Mexique avec  
les Philippines.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les isles Philippines.

Lorsque la cour de Madrid , dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition , eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie , elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier , qu'il ne paroissoit pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines ; à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits , en bornant un commerce qu'on croyoit & qui étoit



en effet immense. Ce qu'il devoit être permis d'en faire dans la fuite fut partagé en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en avoit une & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit ou l'opinion qu'on avoit de leur utilité.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu & ensuite de celle de Luçon, prirent, dans les premiers tems, la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient au Mexique un chemin plus court ; & cette branche de commerce se porta sur ces côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Selon les loix actuellement arrêtées & qui ont souvent varié, ce bâtiment ne devoit porter que quatre mille balles de marchandises, & on le charge au-moins du double. Les frais de construction, d'armement, de navigation, toujours infiniment plus considérables qu'ils ne devroient l'être, sont supportés par le gouvernement qui ne reçoit pour tout dédommagement que 75,000 piastras ou 405,000 liv. par navire.

Le départ est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au Nord jusqu'au trentième degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination. On pense assez généralement que s'il avançoit plus loin, il trouveroit des vents plus forts & plus réguliers qui précipiteroient sa marche : mais il est défendu sous les peines les plus graves à ceux qui le commandent de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui auroit offert tant d'objets d'instruction & d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes. Le voyage dure six mois ; parce que le vaisseau est surchargé d'équipages & de marchandises, & que ceux qui le montent, navigateurs timides, sont toujours très-peu de voile pendant la nuit, & souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco , où le vaisseau aborde , a deux embouchures , dont une petite île forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer , & l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort , cinquante soldats , quarante-deux pièces de canon , & trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu , sûr & commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes si arides , qu'elles manquent même d'eau. Son air embrasé ; lourd & malsain , n'est habituellement respiré que par quatre cens familles de Chinois , de mulâtres & de nègres , qui forment trois compagnies de milice. Cette foible & malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique , qui viennent échanger leur argent & leur cochenille contre les épiceries , les mouffelines , les porcelaines , les toiles peintes , les foireries , les aromates , les ouvrages d'orfèvrerie de l'Asie.

A ce marché est audacieusement consommée dans le Nouveau-Monde , la fraude audacieusement commencée dans l'ancien. Les status ont borné la vente à 2,700,000 liv. & elle passe 10,800,000 livres. Tout l'argent provenant de ces échanges devoit dix pour cent au gouvernement ; & les fausses déclarations le privent des trois quarts du revenu que devoient lui former ses douanes.

Après un séjour d'environ trois mois , le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglois dans sa traversée. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587 , Rogers en 1709 , & Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avoient à parcourir , fit desirer un port où ils pussent se radouber & se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines , dans un archipel connu sous le nom d'îles Mariannes.

## XXII.

Description  
des îles Ma-  
rianes. Singu-

Ces îles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizième degré jusqu'au vingt-deuxième. Plusieurs ne sont que des rochers : mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est-là que la nature

riche & belle offre une verdure éternelle , des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de crystal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs & de fruits en même tems , des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

rarités qu'on y a observées.

Dans cet archipel , situé sous la Zone Torride , l'air est pur , le ciel serein & le climat assez tempéré.

On y voyoit autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étoient sortis. Sans doute, qu'ils avoient été jettés par quelque tempête sur ces côtes , mais depuis si long-tems , qu'ils avoient oublié leur origine , qu'ils se croyoient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes , la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud , leur tenoient lieu de culte , de loix , de gouvernement. Ils couloient leurs jours dans une indolence perpétuelle ; & c'étoit aux bananes , aux noix de coco , sur-tout au rima , qu'ils devoient ce malheur ou cet avantage.

Le rima , célébré par quelques voyageurs sous le nom d'arbre à pain , n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée & droite se divise vers la cime en plusieurs branches, Ses feuilles sont alternes , grandes , fermes , épaisses , sinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes , avant leur développement , sont enfermées dans une membrane qui se dessèche & laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent , ainsi que les autres parties de l'arbre , une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux , long de six pouces , tout couvert de petites fleurs mâles très-ferrées. Plus bas , on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles , dont le pistil devient une baie alongée remplie d'une amande. Ces baies , portées sur un axe commun , sont si rapprochées , qu'elles se confondent & forment , par leur assemblage , un fruit très-gros & haut de dix pouces de longueur , hérissé de pointes grosses , courtes & émoussées. Il paroît qu'il existe deux espèces ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulqueux , rempli d'amandes bonnes à manger , qui ont la forme & le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes , parce qu'elles avortent lors-



qu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, douceuse & malsaine. Mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, & on le mange comme du pain, ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années, le coupent par tranches & le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paroissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y étoit totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles, dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravés sur la surface du globe; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes & inattendues dans tous les climats; aucun de ces hafards heureux qui, par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps: rien n'avoit donné aux paisibles habitans des Marianes, la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, il falloit que le ressentiment des premiers Espagnols, arrivés sur ces côtes sauvages, brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'étoit guère propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire désirer de le reproduire. Aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avoit porté à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhendèrent la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyoient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant, ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avoient été frappés; leur erreur se dissipa peu-à-peu, & on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étoient dans une possession immémoriale.

Un autre spectacle digne d'attention, c'étoit la supériorité que le sexe le plus délicat avoit pris sur le plus fort dans les Marianes. L'ascendant y étoit tel, que les femmes jouissoient d'une puissance illimitée dans leur intérieur; qu'on ne pouvoit disposer de rien sans leur aven, & qu'elles avoient la libre disposition de tout;

que dans aucun cas , même celui d'une infidélité publiquement connue , on n'étoit pas autorisé à manquer aux égards qui leur étoient dus ; que pour peu qu'elles jugeâssent elles-mêmes qu'un époux n'avoit pas assez de douceur , de complaisance & de soumission , un nouveau choix leur étoit permis ; que si elles se croyoient trahies , elles pouvoient piller la cabane , couper les arbres du parjure , ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais , comment des coutumes si bizarres avoient-elles pu s'établir & s'enraciner ? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes , les hommes de cet archipel étoient noirs , laids , mal faits ; ils avoient la plupart une maladie hideuse de la peau , malgré l'usage journalier du bain. Les femmes , au contraire , avoient un teint assez clair , des traits réguliers , un air aisé , quelques graces , le goût du chant & de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire , elles aient acquis un empire absolu & inébranlable ? Ce qui est vraiment extraordinaire , c'est qu'il y ait eu des contrées , & sur-tout des contrées sauvages , où l'on ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourrat-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable ?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra , ne sauroient prévaloir contre une loi bien connue , générale & constante de la nature. Or , par-tout , excepté aux isles Marianes , on a trouvé & l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception , il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée , les femmes l'emportoient sur les hommes , non-seulement en intelligence , mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits , je nie l'autre ; à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature , point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse , point de forfaits auxquels elle ne détermine , point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme , Dieu veut que tu te mutilés , il se mutilera. Si elle lui dit , Dieu veut que tu assassines ton fils , il l'assassinera.

Si elle lui a dit , aux isles Marianes , Dieu veut que tu rampes devant la femme , il rampera devant la femme. La beauté , les talens & l'esprit , dans toutes les contrées du monde sauvages ou policées , prosterneront un homme aux pieds d'une femme : mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyrannie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme , même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des isles Marianes feroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux , suspendus à des bras égaux de levier , feroit dans l'ordre physique. Aucune forte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais , dira-t-on , si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importans dont la mémoire s'est perdue ? eh bien ! l'homme reconnoissant le premier jour , aura été ingrat le second.

La troisième chose remarquable dans les Marianes , c'étoit un *profs* ou canot , dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupoient des isles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans moyens & sans desir d'échanges , ils vouloient communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière , quoique très-petit ; propre à toutes les évolutions navales , malgré la simplicité de sa construction ; si facile à manier , que trois hommes suffisoient pour toutes les manœuvres ; recevant le vent de côté , mérite absolument nécessaire dans ces parages ; ayant l'avantage unique d'aller & de venir , sans jamais virer de bord & en changeant seulement la voile ; d'une telle marche qu'il faisoit douze ou quinze milles en moins d'une heure , & qu'il alloit quelquefois plus vite que le vent. De l'aveu de tous les connoisseurs , ce *profs* appelé *volant* à cause de sa légèreté , est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé ; & l'invention n'en sauroit être disputée aux habitans des Marianes , puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

S'il étoit raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation  
par



par un art isolé , on ne pourroit s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui , avec des outils grossiers & sans le secours du fer , ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais pour asseoir un jugement solide , il faudroit d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné ; & ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les isles Marianes furent découvertes , en 1521 , par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma isles des Larrons , parce que leurs sauvages habitans , qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété , inconnu dans l'état de nature , enlevèrent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tentèrent leur curiosité. On négligea long-tems de s'établir dans cet archipel où il n'y avoit aucune de ces riches mines qui enflammoient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchoient de tems en tems , en allant du Mexique aux Indes Orientales , y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après , la cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnoient pas assez de sujets ; & elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés , que guidoit un farouche instinct ; auxquels l'arc & la flèche étoient même inconnus , qui n'avoient pour toute défense que de gros bâtons : ces sauvages ne pouvoient pas résister aux armes & aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avoient portées. Ceux qui avoient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes , pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua , dans tout l'archipel , au point qu'il fallut , il y a vingt-cinq ou trente ans , en réunir les foibles restes dans la seule isle de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port , situé dans la partie occidentale & défendu par une batterie de huit canons , est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues

dans la mer, & de l'autre par un recif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'élève l'agréable bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie & dans vingt - un petits hameaux, distribués autour de l'isle, que sont répartis quinze cens habitans, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam fert d'asyle & de pâture aux chèvres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles qu'au tems de la conquête y portèrent les Espagnols, & qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coup de fusil ou prendre au piège, forment la principale nourriture des Indiens & de leurs oppresseurs, lorsque tout-à-coup les choses ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé a compris enfin que la population ne se rétablirait pas, qu'elle s'affaiblirait même encore, à moins qu'il ne réussit à rendre son isle agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avoit assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont, depuis un siècle ou deux, on leur faisoit ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute, dans qui la tyrannie & la superstition avoient achevé de dégrader l'homme, ont exercé, dans des ateliers, quelques arts de nécessité première, & fréquenté, sans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations; & ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde: tant il est vrai qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur & par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'ame même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias qui, en 1772, gouvernoit encore les Marianes. Puisse ce vertueux &

respectable Espagnol obtenir un jour ce qui combleroit sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour le vin de cocotier, & de voir augmenter leur goût pour le travail !

Si, dès l'origine, les Espagnols avoient eu les vues raisonnables du sage Tobias, les Marianes auroient été civilisées & cultivées. Ce double avantage auroit procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne sauroit se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérans se feroient livrés à l'amour des découvertes qui étoient alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité auroit porté les arts utiles & l'esprit de société dans les nombreuses isles qui couvrent l'océan pacifique & plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auroient tiré, avec le tems, quelque utilité des relations formées avec ces régions, jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités : mais la cour de Madrid auroit toujours joui plutôt & plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valoit mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraichissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cens lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

XXIII.  
Etat ancien &  
moderne de la  
Californie.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès; le terrain nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bes-



tiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve , le plus utile est le pita-haya , dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge qui , comme les autres , n'a point de feuilles. Ses tiges droites & cannelées ont les côtes chargées d'épines & supportent immédiatement des fleurs blanchâtres , semblables à celles du nopal sur lequel vit la cochenille , mais beaucoup plus allongées. Les fruits qui succèdent à ses fleurs ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule , rouges en-dehors & remplis intérieurement d'une pulpe blanche bonne à manger , plus douce & plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites semences noires & luisantes.

La mer , plus riche que la terre , offre des poissons de toutes sortes , dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention , ce sont les perles , qui , dans la saison favorable , y attirent de diverses provinces du Mexique des hommes avides auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême , l'inconstance , la paresse , la stupidité , & même l'insensibilité , forment leur caractère. Ce sont des enfans , en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société , renverse ou change entièrement l'ordre & les loix de la nature , puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens , ils n'avoient aucune pratique de religion ; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes , plus ou moins nombreuses , toutes unies entre elles par des alliances , mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue , quoique ce sentiment soit , sinon plus vif , du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les nations civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur père. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance, quand il sont enfans; c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheroient-ils pas sa bienveillance? comment n'évitent-ils pas avec soin ce qui pourroit les priver de son appui?

Un respect qui n'est point exigé ne sauroit guère s'affoiblir dans des enfans qu'une habitude animale plus encore que le besoin ramène toujours dans la cabane qui les a vu naître, & dont ils ne s'éloignent jamais à de grandes distances. Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce occasionnent si fréquemment parmi nous, & qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connoissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteroient-ils de l'obéissance? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il sort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviserait d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaisoit de disparaître. Rien de si commun dans les villes que les mauvais pères. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les sociétés sont opulentes, & plus il y a de luxe, moins la voix du sang s'y fait entendre. Le dirai-je? La sévérité de notre éducation, sa variété, sa durée, ses fatigues aliènent la tendresse de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les reconcilie avec nous. Nous sommes obligés d'attendre long-tems la reconnaissance de nos soins & l'oubli de nos réprimandes. Le sauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ses parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorsqu'il fut frapper l'animal dont il avoit à se nourrir, il n'eut presque plus rien à apprendre. Ses passions étant naturelles, il les satisfait sans redouter l'œil des siens. Mille motifs contraignent nos parens à s'opposer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à qui le désir de jouir promptement d'une grande fortune ne fasse trouver la vie de leurs pères trop longue? J'aimerois à me

le persuader. Le cœur du sauvage à qui son père n'a rien à laisser est étranger à cette espèce de parricide.

Dans nos foyers, les pères âgés radotent souvent au jugement de leurs enfans. Il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, & l'on y a une haute opinion de la prudence des pères. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons & sur les tems propres à la chasse & à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres ou de ses voyages? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embuches qu'il a évitées? s'élève-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature? le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête, d'après les connoissances bornées qu'il en a? il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux? tous s'écrient, notre père nous l'avoit prédit; & la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne en sont augmentées. Lorsqu'il approche de ses derniers momens, l'inquiétude & la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, & un long silence règne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, & l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels; & dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelquefois interroger sa cendre. Hélas! les enfans sont livrés à tant de distractions parmi nous, que les pères en sont promptement oubliés. Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à-peu-près, vices & vertus, biens & maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu: mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considé-



rable de l'espèce humaine , au-delà desquelles il y a à-peu-près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié , que Cortès forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même , il se chargea , en 1526 de l'expédition , mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succédèrent rapidement , pendant deux siècles , eurent le même sort , soit que les particuliers en supportassent les frais , soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement ; & cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues , les plans , les cartes des lieux qu'on parcouroit n'étoit pas alors fort commun. Si quelque aventurier plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons écrivoit une relation de son voyage , cet écrit étoit rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettoit-on ? Enfveli dans la poussière , il étoit oublié. L'impression auroit remédié à cet inconvénient , mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyoit important de leur cacher , faisoit rejeter ce moyen de communication. De cette manière , les peuples n'acquéroient aucune expérience. Les absurdités se perpétuoient ; & les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avoient empêché le succès des premiers.

On avoit entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie , lorsque les Jésuites demandèrent en 1697 , qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement , ils commencèrent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé , d'après des notions exactes de la nature du sol , du caractère des habitans , de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arrivèrent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser , avec des curiosités qui pussent les amuser , des grains destinés à les nourrir , des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol , ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie , par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté

particulières à leur corps. Ils se firent charpentiers , maçons , tisserands , cultivateurs , & réussirent par ces moyens à donner la connoissance , & jusqu'à un certain point , le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745 , ils formoient quarante-trois villages , séparés par la stérilité du terrain & la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive , les fruits & les animaux domestiques de l'Europe , qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent : mais telle est leur peu de prévoyance , qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli , si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer , est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe , avec le vin , assez approchant de celui de Madère , qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions , & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples , suffisoient pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer , l'homme le plus intelligent du village ; & celui-ci peut infliger le fouet & la prison , les seuls châtimens que l'on connoisse.

Trop de scènes cruelles & destructives ont jusqu'ici affligé nos regards , pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un moment sur des travaux inspirés par l'humanité & dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeoient des hommes ou qui les chargeoient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été successivement autant de théâtres de la perfidie , de la férocité , de la trahison , de l'avarice & de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion & la violence des passions effrénées. Notre plume , sans cesse trempée dans le sang , n'a tracé que des lignes sanglantes. La contrée où nous sommes entrés est la seule que la raison ait conquise. Asseyons-nous & respirons. Que le spectacle de l'innocence & de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés ,

& soulage un moment notre ame des sentimens douloureux qui l'ont si constamment oppressée, flétrie, déchirée. Hélas! la jouissance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me soit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes catastrophes qui bouleversent ce globe & dont la peinture vous plaît, par les secousses violentes que vous en recevez, & par les larmes moitié délicieuses, moitié amères qu'elles arrachent de vos yeux, fouilleront la suite de ces déplorables annales. Etes-vous méchans? êtes-vous bons? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités; si vous étiez méchans, vous l'entendriez sans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, & c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, & l'estime de vous-même s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens à des prêtres qui avoient acquis sa confiance, & on l'avoit bien convaincue que c'étoit le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'en 1767 la cour de Madrid chassa de la Californie les Jésuites, comme elle les expulsoit de ses autres provinces. Ces missionnaires avoient formé le projet de pousser leurs travaux sur les deux rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la Nouvelle-Espagne. Ils vouloient élever l'empire dont ils multiplioient les sujets à un degré de puissance qui lui permit de voir d'un œil tranquille la navigation des Russes & la découverte du passage que les Anglois cherchent depuis si long-tems au Nord-Ouest. Loin d'avoir abandonné ces grands projets, le ministère Espagnol leur a donné, dit-on plus d'étendue. Les deux mondes ne doivent pas même



tarder à les voir exécutés , à moins que des événemens imprévus n'y opposent des obstacles insurmontables.

En attendant que ces vastes spéculations soient ou détruites ou réalisées , la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas , situé à l'extrémité méridionale de la péninsule est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port , des rafraîchissemens & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galleon y aborda pour la première fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe , de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole , a toujours rendu suspects à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Loin de penser comme eux , Alberoni vouloit donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paroissoit très-sage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons , disoit-il , seroient vêtus plus agréablement , à meilleur marché , d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils seroient plus riches , plus affectionnés à la patrie principale , plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables , parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Mexique & du Pérou leur procure. Enfin l'Espagne , en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle percevoit sur celles que fournissent , ses rivaux , ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même , si ses besoins l'exigeoient , obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté , ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi & entreprenant s'étendoient plus loin encore. Il vouloit que la métropole elle-même formât des liaisons immenses avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui , les Philippines , qui jusqu'alors avoient payé un tribut énorme à l'activité des nations Européennes ou Asiatiques

ques qui leur portoient des manufactures ou des productions, pouvoient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux & les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans de ces isles acheteroient à meilleur marché parce que ces métaux venant directement d'Amérique, auroient moins supporté de frais que ceux qu'il faut voiturier dans nos régions, avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises embarquées à Manille arriveroient à Panama sur une mer constamment tranquille, par une ligne très-droite & avec les mêmes vents. Au moyen d'un canal très-court, sollicité depuis long-tems par le commerce, on feroit ensuite arriver aisément les cargaisons à l'embouchure du Chagre où elles feroient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendoit bien que les puissances, dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruinerait l'industrie, chercheroient à le traverser : mais il se croyoit en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces combinaisons trouvèrent des approbateurs. Aux yeux des enthousiastes d'Alberoni, & il y en avoit beaucoup, c'étoient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit. D'autres, en plus grand nombre; ne virent dans ces projets si grands en apparence, que les délires d'une imagination déréglée qui s'exageroit les ressources d'un état ruiné, & qui se promettoit de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrâce de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avoit excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenoit avec le Pérou par la mer du Sud.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelières font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Aussi-tôt qu'on a passé la

XXIV.

Communications du Mexique avec le Pérou.

rou & avec l'Espagne, par la voie de Guatemala.

ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes ; le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile & sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai : mais, durant le reste de l'année, les calmes & les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse & dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cens lieues. Autrefois, il ne sortoit des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction étoit bien en partie la suite de l'indolence des peuples : mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avoient plus de part encore.

La communication, entre les empires des incas & de Montezuma devenus provinces Espagnoles, fut libre dans les premiers tems par la mer du Sud. On la borna quelque tems après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636. Des représentations pressantes & réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendoient nulle. Ce n'est qu'en 1774, qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale & Septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tirèrent, sans doute, de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatemala qu'à tous les autres.

Cette audience domine sur douze lieues à l'Ouest, soixante à l'Est, cent au Nord, & trois cens au Sud. Sept ou huit provinces forment cette grande juridiction.

Celle de Costa-Ricca est très-peu peuplée, très-peu cultivée & n'offre guère que des troupeaux. Une grande partie des anciens habitans s'y sont jusqu'ici refusés au joug.

Six mois d'une pluie qui tombe en torrens & six mois d'une sécheresse dévorante affligent Nicaragua régulièrement chaque année. Ce sont les hommes les plus efféminés de la Nouvelle-Espagne quoique des moins riches.

Les Castellans n'exercèrent nulle part plus de cruautés qu'à Hon-



duras. Ils en firent un désert. Aussi n'en tire-t-on qu'un peu de casse & quelque faïence.

Vera-Paz étoit en possession de fournir à l'ancien Mexique les plumages éclatans dont on composoit ces tableaux si long-tems vantés. La province a perdu toute son importance, depuis que ce genre d'industrie a été abandonné.

Soconusco n'est connu que par la perfection de son cacao. La plus grande partie de ce fruit sert à l'Amérique même. Les deux cens quintaux qu'on en porte en Europe appartiennent au gouvernement. S'il y en a plus que la cour ne peut consommer, on le vend au public le double de ce qu'il coûte celui de Caraque.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa formoit un état indépendant de cet empire à l'arrivée des Espagnols : mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtoit. Il y eut là peu de sang répandu, & les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. Comme la province n'est abondante qu'en grains, en fruits, en pâturages, peu des conquérans s'y fixèrent; & c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines ou avantageusement situées pour le commerce. Les origènes montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, & parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance. Ces qualités sont sur-tout remarquables à Chiapa de los-Indios, ville assez importante où leurs familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, & où ils jouissent de grands privilèges. Sur la rivière qui baigne ses murs s'exercent habituellement l'adresse & le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voisins. Avec des bateaux, ils forment des armées navales. Ils combattent entre eux, ils s'attaquent & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils bâtissent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte & qu'ils assiègent. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices de corps. Combien ces détails feront regretter que les Indiens soient tombés au pouvoir d'un vainqueur qui a resserré les liens de leur servitude au lieu de les relâcher.

La province de Guatimala a , comme les autres provinces de sa dépendance , des troupeaux , des mines , du bled , du maïs , du sucre , du coton : mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'est sur son territoire qu'est placée une ville de son nom , où sont réunis les administrateurs & les tribunaux nécessaires au gouvernement d'un si grand pays.

Cette cité célèbre fut , bien ou mal-à-propos bâtie , dans une vallée large d'environ trois milles , & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente , une fraîcheur délicieuse , & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres , des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre , que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre , s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes , des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala , selon une expression très-usitée , est situé entre le paradis & l'enfer.

Les objets que demande le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. L'or , l'argent , l'indigo destinés pour notre continent , sont portés , à dos de mulet , au bourg Saint-Thomas , situé à soixante lieues de la ville dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet ou d'août. Ce marché est entièrement ouvert , quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément , que son entrée est retrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne feroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition resteroient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas , traverseroient quinze lieues de montagnes où ils

trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, nègres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, feroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles; & la contribution feroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient avec des otages qui assureroient la tranquillité de leur retraite.

Le danger n'est plus malheureusement le même. Un affreux tremblement a détruit Guatimala de fond en comble en 1772. Cette ville, une des plus riches de l'Amérique, n'offre plus que des ruines.

Elle renaîtroit bientôt dans d'autres contrées : car, que ne peuvent point les nations actives & industrieuses ? Par elles des régions qu'on croyoit inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, & la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts, l'homme se fait des chemins. Il sépare à son gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer & dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied ; il dit aux vents de le porter à l'extrémité du globe, & les vents lui obéissent, Homme, quelquefois si pusillanime & si petit, que tu te montres grand, & dans tes projets, & dans tes œuvres ! Avec deux foibles leviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière & tu la subjuges. Tu affrontes les élémens conjurés, & tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le desir de posséder une belle femme que tu haïras un jour ; par l'intérêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras ; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu mé-



prises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connoissois qu'un monde. Tu soupçonnas qu'il en étoit un autre. Tu l'allas chercher & tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étoient ces fiers Espagnols qui conquièrent l'Amérique : mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses énervèrent leurs descendans. Tout ce qui portoit l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs ames corrompues ; & leurs bras amollis se refusèrent à tous les travaux. Durant ce long période, ce fut un engourdissement dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Comment une cité, engloutie par des volcans, seroit-elle alors sortie de ces décombres ? Mais, depuis quelques années la nation se régénère. Déjà l'on a tracé le plan d'une autre ville, plus vaste, plus commode, plus belle que celle qui existoit ; & elle sera élevée à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déjà les citoyens déchargés des tributs qui pouvoient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux vues du gouvernement. Un nouveau Guatemala embellira bientôt la Nouvelle-Espagne. Si cette activité se soutient, si elle augmente, les Anglois seront vraisemblablement chassés des établissemens qu'ils ont commencés entre le lac de Nicaragua & le cap Honduras.

## XXV.

Description  
de Honduras,  
d'Yucatan & de  
Campêche.

Qu'est-ce qui y  
divise l'Espa-  
gne & l'Angle-  
terre ?

Cette contrée occupe cent quatre-vingts lieues de côtes, & s'enfonce dans l'intérieur des terres jusqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'océan.

Le climat de cette région est sain & assez tempéré. Le sol en est communément uni, très-bien arrosé, & paroît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y est pas exposé à ces fréquentes sécheresses, à ces terribles ouragans qui détruisent

détruisent si souvent , dans les isles du Nouveau-Monde , les espérances les mieux fondées.

Le pays est principalement habité par les Mosquitoes. Ces Indiens furent autrefois nombreux : mais la petite-vérole a considérablement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus pussent mettre plus de neuf ou dix mille hommes sous les armes.

Une nation , encore moins multipliée , est fixée aux environs du cap Gracias-à-Dios. Ce sont les Samboes descendus , dit-on , d'un navire de Guinée qui fit autrefois naufrage sur ces parages. Leur teint , leurs traits , leurs cheveux , leurs inclinations ne permettent guère de leur donner une autre origine.

Les Anglois sont les seuls Européens que leur cupidité ait fixés dans ces lieux sauvages.

Leur premier établissement fut formé vers 1730 , vingt-six lieues à l'Est du cap Honduras. Sa position à l'extrémité de la côte & sur la rivière Black , qui n'a que six pieds d'eau à son embouchure , retardera & empêchera peut-être toujours ses progrès.

A cinquante-quatre lieues de cette colonie est Gracias-à-Dios , dont la rade , formée par un bras de mer , est immense & assez sûre. C'est tout près de ce cap fameux que se sont placés les Anglois sur une rivière navigable & dont les bords sont très-fertiles.

Soixante-dix lieues plus loin , cette nation entreprenante a trouvé à Blew-Field des plaines vastes & fécondes , un fleuve accessible , un port commode & un rocher qu'on rendroit aisément inexpugnable.

Les trois comptoirs n'occupaient , en 1769 , que deux cens six blancs , autant de mulâtres & neuf cens esclaves. Sans compter les mulets & quelques autres objets envoyés à la Jamaïque , ils expédièrent cette année , pour l'Europe , huit cens mille pieds de bois de Mahagoni , deux cens mille livres pesant de fausse-pareille & dix mille livres d'écailles de tortue. Les bras ont été multipliés depuis. On a commencé à planter des cannes ; dont le premier sucre s'est trouvé d'une qualité supérieure. De bons observateurs affirment qu'une possession tranquille du pays des Mosquitoes , vaudroit

mieux un jour pour la Grande-Bretagne , que toutes les îles qu'elle occupe actuellement dans les Indes Occidentales.

La nation ne paroît former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disent ses écrivains, l'Espagne ne subjuga ces peuples, & jamais ces peuples ne se soumirent à l'Espagne. Ils étoient indépendans, de droit & de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jetèrent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, & reconnurent sa souveraineté. Cette soumission étoit si peu forcée qu'elle fut renouvelée à plusieurs reprises. A leur sollicitation, la cour de Londres envoya sur leur territoire en 1741, un corps de troupes, que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice & le magistrat, si l'on ruina les fortifications élevées pour la sûreté des sauvages & de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du ministère qui se laissa persuader que le pays des Mosquites faisoit partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il a été formé de nouveau, dans ces contrées, un gouvernement régulier au commencement de 1776.

On ne balanceroit pas à s'occuper de la discussion de ces grands intérêts, si les puissances se conduisoient par la raison ou la justice : mais c'est la force & la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête ? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités qui ne garantissent point de paix, auxquels le plus foible est contraint d'accéder ; qui ne marquent dans l'un & dans l'autre des contractans que l'épuisement des moyens de continuer la guerre, & qui sont toujours enfreints ? Ne signez que des suspensions d'armes, & n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au-moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse. Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard sont deux animaux également ridicules. Mais, au lieu de parler à des sourds qu'on ne convainc de rien & qu'on peut irriter, disons quelque chose des baies de Honduras, de Campêche, & de la péninsule d'Yucatan qui les sépare.



Cette péninsule a cent lieues de long sur vingt & vingt-cinq de large. Le pays est entièrement uni. On n'y voit, ni rivière, ni ruisseau: mais par-tout l'eau est si près de la terre, par-tout les coquillages sont en si grande abondance, que ce grand espace a dû faire autrefois partie de la mer. Les premiers Espagnols qui parurent sur ces côtes y trouvèrent établi, au rapport d'Herrera, un usage très-particulier. Les hommes y portoient généralement des miroirs d'une pierre brillante, dans lesquels ils se contemploient sans cesse; tandis que les femmes ne se servoient pas de cet instrument si cher à la beauté.

Si l'usage continu que les femmes font du miroir dans nos contrées, ne montre que le desir de plaire aux hommes, en ajoutant aux attraits qu'elles ont reçus de la nature, ce que l'art peut leur donner de piquant; les hommes feroient à Yucatan les mêmes frais pour plaire aux femmes. Mais c'est un fait si bizarre qu'on peut le rejeter en doute, à moins qu'on ne l'étaie d'un fait plus bizarre encore, c'est que les hommes se livrent à l'oisiveté, tandis que les femmes sont condamnées aux travaux. Lorsque les fonctions propres aux deux sexes seront perverties, je ne ferai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche n'offrirent pas aux dévastateurs du nouvel hémisphère ces riches métaux qui leur faisoient traverser tant de mers. Aussi négligèrent-ils, méprisèrent-ils ces contrées. Peu d'entre eux s'y fixèrent; & ceux que le sort y jeta ne tardèrent pas à contracter l'indolence Indienne. Aucun ne s'occupa du soin de faire naître des productions dignes d'être exportées. Ainsi que les peuplades qu'on avoit détruites ou asservies, ils vivoient de cacao, de maïs auxquels ils avoient ajouté la ressource facile & commode des troupeaux tirés de l'ancien monde. Pour payer leur vêtement qu'ils ne vouloient pas ou ne savoient pas fabriquer eux-mêmes & quelques autres objets de médiocre valeur que leur fournissoit l'Europe, ils n'avoient proprement de ressource qu'un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de bois de Campêche.

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, com-

posées de huit folioles taillées en cœur & disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs petites & rougeâtres sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule pièce, du fond duquel s'élèvent cinq pétales & dix étamines distinctes. Le pistil placé dans le centre devient une petite gouffe ovale, aplatie, partagée dans sa longueur en deux ovales & remplies de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noire quelque tems après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Le goût de ces couleurs qui étoit plus répandu, il y a deux siècles, qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui fortoient tous les jours de cette isle devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies & sur les côtes de la péninsule, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur de leur chargement, que lorsqu'ils en trouvoient des barques remplies, ils n'emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco & la rivière de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cens soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se

ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs , la chasse devint leur passion la plus forte ; & leur ancien goût pour le brigandage , fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs Indiens , dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir , & on vendoit les hommes à la Jamaïque , ou dans d'autres îles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès , les surprit au milieu de leurs débauches , & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico , où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé , se réfugièrent dans le golfe de Honduras , où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent , avec le tems , à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance , le libertinage , l'abondance où ils vivoient , leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs subsistances ; & ils se bornoient aux occupations , que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois , sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité , la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cens livres , étoit tombée insensiblement à une valeur médiocre : mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines ; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madère , des liqueurs fortes , des toiles , des habits ; soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique , qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope , & qui fut l'objet de tant de déclamations , devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois , mais sans pouvoir élever des fortifications , avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active , puissante , ambitieuse. Aussi chercha-t-elle immédiatement après la paix , à rendre inutile



une concession que des circonstances fâcheuses lui avoient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campêche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier étoit d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier avoit depuis long-tems passé toutes les bornes. Ce défaut de vente étoit une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fils. Le ministère Espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avoit accablée, il la débarrassa de toutes les entraves qui gênoient sa circulation; & alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Bientôt les Anglois ne trouveront plus de débouché. Sans avoir manqué à ses engagemens, la cour de Madrid se verra délivrée d'une concurrence qui lui rendoit inutile la possession de deux grandes provinces. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

XXVI.  
C'est principalement par Vera-Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortès sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison des pluies peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'Empire.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant & de fréquens orages rendent désagréable & mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord & des marais infects à l'Ouest. Tous les édifices y sont en bois. Elle n'a pour habitans qu'une garnison médiocre, quelques agens du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe & ce qu'il faut de commissionnaires pour recevoir & pour expédier les cargaisons. Son port est formé par la petite île de Saint-Jean d'Ulua. Il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, encore ne les met-il pas entière-

ment à l'abri des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un navire. Les approches même en sont rendues extrêmement dangereuses par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyoient généralement que des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, pouvoient seules faire éviter tant d'écueils. Des corsaires audacieux ayant surpris la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans cette mauvaise rade, la seule proprement qui soit dans le golfe, qu'arrivent les objets destinés pour l'approvisionnement du Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix, en flotte, tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins & les circonstances. Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne, ou par un grand nombre si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feroient courir à l'atterrissage, ils partent d'Espagne dans les mois de février ou de mai & de juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico, & arrivent, après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à Vera-Cruz, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, & commodément bâtie, se tient une foire que les anciens réglemens bornoient à six semaines, mais qui actuellement dure quatre mois, & que quelquefois on prolonge encore, à la prière des marchands Espagnols ou Mexicains. Lorsque les opérations de commerce sont terminées, les métaux & les autres objets donnés par le Mexique en échange des productions & des marchandises de l'Europe, sont envoyés à Vera-Cruz, où ils sont embarqués pour notre hémisphère. Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il seroit dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août & de septembre, & impossible de le faire en octobre & en novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane , où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagène, d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveler ses vivres , pour donner aux navires le tems de charger à fret les sucres , les tabacs , les autres objets que fournit l'isle de Cuba. Le canal de Bahama est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Angleterre ; & après avoir navigué long-tems par cette latitude de quarante degrés , on tire enfin vers le Sud-Est pour reconnoître le cap Saint-Vincent & aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre , la cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues* , pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissoit originairement : mais les envois étoient si lents , si incertains , si souvent accompagnés de fraude , qu'en 1734, il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden en Estramadoure. Les *azogues* se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte , des sommes rentrées pour les crédits accordés , & des fonds que les négocians Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entière devroit être en fruits ou en boissons : mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importants. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest , à moins que , par une faveur spéciale , on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte , la cour fait passer de la Havane à la Vera-Cruz un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc , & des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

La Nouvelle-Espagne envoya à sa métropole , année commune , depuis 1748 jusqu'en 1753 , par la voie de la Vera-Cruz & de Honduras ,



Honduras, 62,661,466 livres ; dont 574,550 en or ; 43,621,497 en argent ; 18,465,419 en productions , prix d'Europe.

Dans les productions, il y avoit 529,200 livres pour la couronne ; 17,936,219 pour les négocians.

Dans l'or & l'argent il y avoit 25,649,040 livres pour le commerce ; 12,067,007 livres pour les agens du gouvernement ou pour les particuliers qui vouloient faire passer leur fortune en Europe ; 6,480,000 livres pour le fisc.

La cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut ; & voici sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

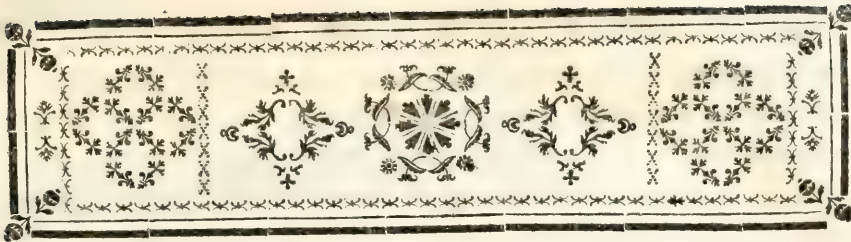
Le Mexique étoit anciennement sans défense : car qu'attendre de quelques bourgeois que chaque ville devoit mettre sous les armes, lorsqu'un péril, plus ou moins grand, menaçoit l'état. On ne tarda pas à former de ces milices dispersées, fix régimens d'infanterie & deux de cavalerie , auxquels on a depuis fait donner des instructions par des officiers envoyés d'Europe. Le tems étendit les idées. Des hommes, habituellement occupés des arts & du commerce, parurent un trop foible appui à l'autorité ; & elle se décida à lever ; dans le pays même , deux bataillons d'infanterie, deux régimens de dragons qui n'eurent d'autre profession que la profession militaire. Après la paix de 1763 , le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oisiveté & par le climat , étoient peu propres à la guerre ; & des troupes régulières furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce système est suivi encore ; & il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent, qui ne sont relevés qu'après un séjour de quatre années.

A ces moyens de conservation, il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'isle de Saint-Jean d'Ulva , qui forme le port de Vera-Cruz , & qui doit le défendre, n'avoit que peu & de mauvaises fortifications. On les a rasées. Sur leurs ruines & dans un roc vif ont été élevés naguère des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence , cette clef du Mexique étoit forcée , le pays , après ce revers , ne seroit pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer , au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine , furent jetés,

en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne : mais la partie du revenu public qu'absorboient les fortifications, ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans la colonie même, à former des établissemens utiles. Déjà sur les bords de la rivière d'Alvarado, où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siècles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes destinées auxquelles la nature l'appelle vainement depuis si long-tems. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique Septentrionale pour passer dans la Méridionale, où nous verrons, par un ordre de la providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes ; les mêmes haines suscitées par la même férocité ; les mêmes précautions suggérées par les mêmes alarmes ; les mêmes obstacles opposés par les mêmes jalouses ; le brigandage engendré par le brigandage ; le malheur vengé par le malheur ; une persévérance stupide dans le mal, & la leçon de l'expérience inutile.

*Fin du sixième Livre.*



# *HISTOIRE* *PHILOSOPHIQUE* *ET* *POLITIQUE*

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES*  
*EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## *LIVRE SEPTIÈME.*

*Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens  
arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de  
domination.*

**J**E ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre par l'éclat de leurs succès au point de me dérober, & leurs injustices & leurs forfaits. J'écris l'histoire, & je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme

**I.**  
Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ?



des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparoisent, ils se nuisoient à eux-mêmes, & qu'ils renonçoient, par leur cruauté, à une possession plus tranquille & plus lucrative? On assure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides, s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc, les nations feront-elles plus cruelles entre elles que les souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets? Les sociétés dévoreront donc les sociétés! l'homme sera plus méchant que le tigre! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts mal-faisans! & ses annales ne seront que les annales de sa perversité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? pourquoi l'as-tu créé? ignorois-tu que pour un instant où tu pourrais regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerais ton regard? les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émouffera; & l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

## II.

Extravagances  
& cruautés qui  
marquent les  
premiers pas des  
Espagnols dans  
l'Amérique Mé-  
ridionale.

Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carrière. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais sans y descendre. Ce ne fut que lorsque l'isle de Saint-Domingue fut solidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extension à ses entreprises. Il pensoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales, & que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles; &

contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisoient dans les terres qu'ils visitoient comme n'y devant jamais revenir il traitoit les peuples avec des égards qui lui concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulièrement. Il prenoit les rivières qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls si éminens, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie, sur la rivière de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement Européen dans le continent du nouvel hémisphère.

Quelques années s'écoulèrent encore sans que les Espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hardies que l'étoient celles de ce siècle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les dangers, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda & Nicuesa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides & durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien, & au second de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias à Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces

sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas ? & c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don ? & ces conditions stipulées entre eux sont la soumission au monarque Européen ou l'esclavage ; le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contract inoui, on est saisi d'une telle horreur que l'on prononce que celui qui ne la partage pas , est un homme étranger à toute morale , à tout sentiment d'humanité , à toute notion de justice , qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable ; & si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille ? si elles ont un légitime souverain , ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles ? si elles ont des dieux , ton avis est donc qu'elles soient impies ? Prince stupide , & tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroe ? & qu'en les acceptant , tu abandonnes ton pays , ton sceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste , du machiaveliste le plus dangereux ?

Mais il étoit plus aisé d'accorder ces absurdes & atroces privilèges que d'en faire jouir les superstitieux , les barbares aventuriers qui les avoient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre , les reçurent avec une audace inconnue dans les isles qu'on avoit si facilement conquises. Des siècles empoisonnés pleuvoient sur eux de toutes parts ; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction ; des naufrages inévitables dans des parages inconnus ; un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entièrement incultes ; les maladies particulières à ce climat le plus mal-sain



de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue , se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie , lorsque Vasco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme , qui fut honoré du surnom d'Hercule par les compagnons de ses forfaits , avoit un tempérament robuste , une valeur audacieuse , une éloquence populaire. Ces qualités le firent choisir pour chef ; & toutes ses actions prouvèrent qu'il étoit digne de commander aux scélérats qui lui avoient donné leur suffrage. Jugeant qu'il devoit se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte d'où des rapines répétées l'avoient arraché , il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit , dit-on , d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espèce en Afrique & dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prune rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles , & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages , s'il est vrai qu'ils aient existé , étoient en petit nombre : mais il s'en trouva d'une espèce différente , assez forts & assez hardis pour oser défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris , à la mort de leurs femmes , les femmes , à la mort de leurs maris , se coupoient le bout d'un doigt ; en sorte que la seule inspection de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs , & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit jusqu'ici , vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison. Si les femmes avoient été seules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie , il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'imposture d'une veuve qui auroit voulu se donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvénients , pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit , on enterroit avec elle ceux de ses

enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins , la nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère , poussé par l'insatiable cupidité de ses soldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien , à les disperser ou à les soumettre.

### III.

On donne  
aux Espagnols  
la première no-  
tion du Pérou.

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences , un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. « Pourquoi , leur dit-il, du ton du » dédain , pourquoi vous brouiller pour si peu de chose. Si c'est » pour cet inutile métal que vous avez quitté votre patrie , que » vous égorgez tant de peuples , je vous conduirai dans une région » où il est si commun qu'on l'y emploie aux plus vils usages ». Pressé de s'expliquer plus clairement , il assure qu'à peu de distance de l'océan qui baigne le Darien il est un autre océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussi-tôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée ; & partent , le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoître , cent quatre-vingt-dix Espagnols , suivis de mille Indiens , qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre , il n'y a que soixante milles ; mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivières si larges , traverser des marais si profonds , pénétrer dans des forêts si épaisses , dissiper , gagner ou détruire tant de nations féroces , que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls , aux fatigues & aux privations se trouvèrent au terme de leurs espérances. Sans perdre un moment , Balboa , armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie ,

chevalerie , avance assez loin dans la mer du Sud. *Speçtateurs des deux hémisphères*, s'écrie ce barbare , *vous êtes témoin que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix étoit plantée sur la terre ferme , & le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles , en métaux , en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé Pérou , & les brigands qui en méditoient la conquête , reprirent la route du Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeoit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet. Ses compagnons avoient placé en lui leur confiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique , la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injustice & d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection ; où un grand général est remplacé , au milieu de ses triomphes , par un homme inepte ; où une favorite dissipatrice & rapace dépose un ministre économe de la finance ; où le bien général & les services rendus sont également oubliés , & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie ; Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant , également jaloux & cruel , fit arrêter son prédécesseur , ordonna qu'on lui fit son procès , & lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu , ses subalternes pilloient , brûloient , massacroient de toutes parts , sans distinction d'alliés ou d'ennemis ; & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cens lieues de pays , qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'océan Pacifique , dans un lieu qui reçut le nom de Panama.



## IV.

Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il étoit appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne favoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice & son ambition lui donnèrent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais sur-tout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander

les troupes , Almagro conduire les secours , & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité , fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consumma une partie , & partagea le reste entre ses deux associés : jurant tous trois par le sang de Dieu , de ne pas épargner , pour s'enrichir , celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes & quatre chevaux , vers le milieu de novembre 1524 , ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder ; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre , il ne voyoit que des plaines inondées , que des forêts impénétrables , que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes , n'eut pas un spectacle plus consolant ; & il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim , par le fer ou par le climat ; lorsque los-Rios , qui avoit succédé à Pedrarias , envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent , tous à l'exception de treize qui , fidèles à leur chef , voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été , puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'isle de la Gorgonne , le lieu le plus mal-sain , le plus stérile & le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation , ils continuèrent leur navigation & abordèrent à Tumbez , bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civilisation , Pizarre reprit la route de Panama où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or , avec des vases de ce précieux métal , avec des vigognes , avec trois Péruviens destinés à servir plutôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés , les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir

des trésors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances; & on leur refusoit l'un & l'autre secours dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve, la levée des hommes, l'achat des approvisionnement; & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins & trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir: mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage; & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traversé sa première expédition; & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui étoit très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine & de cruauté qui formoit les mœurs de ces tems barbares. L'isle de Puna qui défendoit la rade fut forcée; & la troupe entra victorieuse à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts qui lui venoient de Niçaragua la consolèrent un peu du chagrin que lui caufoit ce séjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun: mais ils étoient conduits par Sébastien Benalcazar & par Fernand Soto qui tous deux jouissoient d'une réputation brillante. Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, & il faut en dire la raison.

## V.

Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire.

L'empire du Pérou qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit successivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroissement considérable du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'étoit



emparé par la force du vaste pays de Quito, & qui pour légitimer, autant qu'il étoit possible, son usurpation, avoit épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les loix & les préjugés réprouvoient également, étoit sorti Atabaliba qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar qui étoit d'un autre lit & dont la naissance n'avoit point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire : mais l'autre s'étoit assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jetta son rival dans les fers, & plus puissant qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entièrement calmés, lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où étoit encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche; & ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulières avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il desiroit de les voir sortir de son territoire; & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être aperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son breviaire dans l'autre, pénétre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait un long discours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire ; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son breviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, & jettant le breviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela*. Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile ? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu*.

Les Espagnols, qui, vraisemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point

grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le déterminà à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds & large de seize, en pourroit contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ses ministres, qui avoient le plus sa confiance étoient occupés à rassembler ce qu'il falloit pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avoit promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avoient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentoient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya; & dans ses craintes, il se décida à faire étrangler un rival qui lui paroissoit dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devoit donner à ses geoliers, Atabaliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué : mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-tems la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'étoit réservé. Cent mille piastras ou 540,000 livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener & qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv. chaque fantassin 21,600 liv. & le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.



Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguier l'esprit des peuples : il étoit tems qu'il finît son rôle. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraisemblablement, ils se feroient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-tems accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidèle aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui venoit de frapper ses yeux : cette nation auroit subi le joug sans trop murmurer. L'expoliation de ses maisons & de ses temples ; les outrages faits à ses femmes & à ses filles ; des cruautés de tous les genres qui se succédoient sans interruption : tant d'infortunes disposèrent les peuples à la vengeance ; & il se présenta des chefs pour conduire ce ressentiment.

Des armées nombreuses remportèrent d'abord quelques avantages sur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenses : mais ces foibles succès même ne furent pas durables. Plusieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paisiblement ailleurs d'un bien acquis si rapidement. Leur fortune échauffa les

les esprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde; & de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Espagnols se multiplièrent, en moins de tems, au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt, ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille; & alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osât même disputer un terrain dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir sur ses rivages?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui renfermés dans une voiture publique continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous; parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entière, & qu'elle avoit duré plus long-tems. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude & sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

## VI.

Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou, à l'arrivée des Espagnols.

Cet empire qui , selon les historiens Espagnols , fleurissoit depuis quatre siècles, avoit été fondé par Manco-Capac & par sa femme Mama Ocello, qui furent appelés incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture , l'on a dit que les Péruviens divisoient, comme nous, l'année en trois cens soixante jours & qu'ils avoient quelques notions astronomiques , telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes , bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des incas étoit plus blanche que les naturels du pays & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe ; or on fait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge , qu'un jour il viendrait par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes ? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion ? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.



Les législateurs se dirent enfans du soleil , envoyés par leur père pour rendre les hommes bons & heureux. Ils pensèrent sans doute , que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser , élèveroit leur courage & leur inspireroit plus d'amour pour leur patrie , plus de soumission aux loix.

C'étoit à des êtres nus, errans, sans culture, sans industrie, sans aucune de ces idées morales, qui sont les premiers liens de l'union sociale, que ces discours étoient adressés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imitèrent depuis, s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à se loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu, qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre; qui tire le rideau de la nuit & étale subitement aux regards de l'homme étonné la scène la plus vaste, la plus auguste & la plus riante; que la gaieté des animaux, le ramage des oiseaux, le cantique de l'être qui pense, saluent à son lever; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes, qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel; dont le coucher replonge l'univers dans le silence & la tristesse; qui caractérise les saisons & les climats; qui forme & dissipe les orages; qui allume la foudre & qui l'éteint; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent, sur les forêts les pluies qui les nourrissent; qui anime tout par sa chaleur, embellit tout par sa présence, & dont l'absence jette par-tout la langueur & la mort: le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son éclat éblouit, de l'homme reconnoissant qu'il comble de bienfaits? Son culte fut institué. On lui bâtit des temples, & on abolit les sacrifices humains. Les descendans des législateurs furent les seuls prêtres de la nation.

Les loix prononcèrent la peine de mort contre l'homicide , le vol & l'adultère. Cette sévérité ne s'étendit guère à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines , parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choissoit parmi les vierges consacrées au temple de Cusco , qui étoient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettrait une faute seroit légèrement puni ; mais que son père en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oïfiveté , regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travail'er , étoient nourris par le public , mais avec l'obligation de réserver du dégât des oïseaux les terresensemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits , d'élever leurs maisons , de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille favoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer , & tout les y portoit. Ces travaux communs , toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux , qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil , & distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres , aux vieillards , aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries , où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix , l'amour de la vertu , parce que les châtimens pour les fautes d'un seul , tomboient sur toute la décurie ; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille , qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens , la concorde , la bienveillance , le patriotisme , un certain esprit de communauté ; & substituoient , autant qu'il est possible , à l'intérêt personnel , à l'esprit de propriété , aux ressorts communs des autres législations , les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poèmes composés par la famille des incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poème utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & peut-être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modèles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cens, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilège, les règles ne devoient guère être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, &



demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des foldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit & on le continuoit au son des instrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & des temples, à tout ce qui concernoit le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'élèveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable.

Le système de quelques spéculateurs hardis , qui ont regardé les propriétés , & sur-tout les propriétés héréditaires , comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres , se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri , après avoir languï quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée , ce fut vraisemblablement , parce que les incas ne connoissant pas l'usage des impôts , & n'ayant , pour subvenir aux besoins du gouvernement , que des denrées en nature , ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres , par les administrateurs inférieurs , par les soldats même , qui ne recevoient pour subsister , pour soutenir leur rang , que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain : mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets , qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités , qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie , se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol , de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages ; malgré la vigilance , toujours active , du magistrat ; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet , les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances , si des propriétés foncières , commercables , héréditaires , avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens , à la source de l'or & de l'argent , ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce ; & les arts de détail , qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale , étoient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire , & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques , leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit fans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infallible, & les magistrats intègres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millenaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent: ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrronisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient



vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains , & de ceux qui les ont suivis , doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de désirer.

Cessons donc , cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages , ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples , & ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient , sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice , aux attentats de l'ambition , aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou publièrent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes , les aveugla peut-être. Peut-être , sans être persuadés eux-mêmes , voulurent-ils en imposer à leur nation , aux nations étrangères ? Les premiers témoignages , qui même se contrarioient , ont été infirmés par ceux qui les ont suivis , & enfin totalement détruits , lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables , cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi , s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou , n'existe-t-il plus , à la réserve de Cusco & de Quito , que celles que le conquérant y a construites ? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées ? Les peuples étoient donc dispersés dans les campagnes ; & il étoit impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers , ni artistes , ni commerçans , ni grands propriétaires , & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables , ces majestueux palais destinés

à loger les incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptoit trouver des trésors, les maisons royales n'avoient ni majesté ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaisseur des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en existoit sans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux situées sur des montagnes, l'une construite avec de la terre & l'autre avec des troncs d'arbre. On soupçonne qu'elles avoient des fossés & trois murailles, dont l'une dominoit sur l'autre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués & pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les forteresses du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'attention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses ?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux & des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche, n'avoient rien de remarquable, rien qui fit soupçonner la plus légère connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables , ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau , & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas , & qui traversoit tout l'empire , qui eût de la grandeur. Ce monument , le plus beau du Pérou , fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables , ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois , eux qui ne favoient pas le travailler ? Comment en auroient-ils pu élever de pierre , eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes , & qui ne connoissoient pas la chaux ? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle , on imagina d'assembler sept ou huit cables d'osier ou un plus grand nombre , de les lier ensemble par des cordages plus petits , de les couvrir par des branches d'arbre & par de la terre , & de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen , les communications se trouvèrent facilement & sûrement établies. Les rivières , plus larges & moins rapides , étoient traversées sur de petits bâtimens à voile qui viroient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables , les merveilles attribuées à ces *quipos* qui remplaçoient , chez les Péruviens , l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient , a-t-on dit , des registres de corde , où des nœuds variés & des couleurs diverses retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conserver le souvenir , & qui étoient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il seroit peut-être téméraire d'affirmer que ces espèces d'hyéroglyphes , dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures , ne pouvoient donner aucune lumière sur les événemens passés. Cependant , en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires , malgré tant de facilités pour les éviter , on ne fera guère porté à croire que des annales



aussi singulières que celles dont il s'agit ici, aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or ; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or , & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature ; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or ; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes ; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle , & dont les plus habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés , parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce feroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du tems pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne feront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-tems conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagène assiégé par les Anglois ; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guère avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux, ils faisoient des ornemens,

la plupart très-minces , pour les bras , pour le cou , pour le nez , pour les oreilles ; & des statues creuses , sans soudure , qui , sculptées ou fondues , n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argille très-fine , facilement travaillée , & de la grandeur , de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient destinés. Les poids n'étoient pas inconnus , & l'on découvre de tems en tems des balances dont les bassins font d'argent & ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre , l'une molle & l'autre dure , l'une entièrement opaque & l'autre un peu transparente , l'une noire & l'autre couleur de plomb , servoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine , le coton , les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins ferré , plus ou moins grossier , dont on s'habilloit , dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes , ces toiles étoient teintes en noir , en bleu & en rouge par le moyen du rocou , de différentes herbes & d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux , la plupart fort élevés , où les citoyens distingués se faisoient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare , prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge , des ouvrages de cuivre jaune & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs ; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mélange des métaux. Une chose plus importante , c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé , qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-gris ; ce qui paroît prouver que ces Indiens faisoient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservoient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu , ou par le découragement des naturels du pays , ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutoient tous ces ouvrages ,

chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer , regardé , avec raison , comme l'ame de tous les arts ? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières , & l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux , qui donne les lumières qu'il faudroit pour résoudre ce problème. Peut-être les marteaux , les maillets dont on se servoît étoient-ils de quelque matière que le tems aura pourrie ou défigurée ? Si l'on se refusoit à cette conjecture , il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui servoient aussi d'armes à la guerre. En ce cas , il falloit que le travail , le tems , la patience tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre , qu'ils parvinrent à tailler les pierres , à les bien équarrir , à les rendre parallèles , à leur donner la même hauteur & à les joindre sans ciment. Malheureusement , ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes , qui travailloient le granit , qui foroient l'émeraude , ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises , des tenons & des chevilles ; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts , comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte , & n'avoient que des pièces détachées sans communication.

## VII.

La soumission  
du Pérou est l'é-  
poque des plus  
sanglantes divi-  
sions entre les  
conquérans.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou , ces barbares ne se virent pas plutôt les maîtres de ce vaste empire qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avoient été jettées par Pizarre lui-même qui , dans son voyage en Europe pour préparer une seconde expédition , dans les mers du Sud , s'étoit fait donner par le ministère une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée l'avoit un peu réconcilié avec son associé justement offensé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Arabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands



altiers & avides. Une dispute qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernemens respectifs , mit le comble à leur haine ; & cette extrême averfion eut les suites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie , le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son demagogue ; chacune a ses prétentions sages ou folles , unanimes ou contradictoires , fans qu'on le fache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est fuivi de mille autres ; & l'on s'entrégorge fans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines personnelles font durer les troubles publics ; & l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie , il n'y a guère que trois partis , celui de la cour , celui de l'opposition & les indifférens , citoyens froids , fans doute , mais quelquefois très-utiles par leur impartialité & par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie , le calme renaît , & il n'en coûte la vie à perfonne. Sous la tyrannie , le calme est fuivi de la chute de plufieurs têtes ou d'une feule.

Quoique les intérêts qui divifoient les chefs des Espagnols ne fuflent pas de cette importance , les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaife foi d'un côté au moins , & par conféquent inutiles , on eut recours au glaive pour favoir lequel des deux concurrens régiroit le Pérou entier. Le 6 avril 1538 , dans les plaines des Salines , non loin de Cufco , le fort fe décida contre Almagro qui fut pris & décapité.

Ceux de fes partifans qui avoient échappé au carnage fe feroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'ofât pas fe fier aux foldats de fon rival , foit qu'il ne pût pas furmonter un reflentiment trop enraciné , il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas feulemment des graces que l'acquifition d'un grand empire faifoit prodiguer ; on les dépouilloit encore des récompenfes anciennement accordées à leurs fervices ; on les perfécutoit , on les humilioit.

Ces traitemens en conduifent un grand nombre à Lima. Là , dans la maifon du fils de leur général , ils concertent dans le

silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, tems de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent, sans résistance, dans le palais de Pizarre; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement pros crit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son  
armée

armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd, à débrouiller des ruses, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoit pas vendus au tyran, s'empressèrent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-tems balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre*. Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venoient de finir, lorsque Blasco Nunnez-Vela arriva, en 1544 au Pérou, avec le nom & les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant & d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succomboient les Indiens, & plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étoient-elles judicieusement conçues? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens feroient libres dans le moment, & les autres à la mort de leurs oppresseurs : qu'à l'avenir,



on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines , ni exiger d'eux aucun travail fans les payer : que leurs corvées & leurs tributs feroient réglés : que les Espagnols , qui parcourroient les provinces à pied , n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage , ni cinq s'ils étoient à cheval : que les Caciques feroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à fon cortège.

Par les mêmes réglemens étoient annexés au domaine de l'état tous les départemens ou commanderies des gouverneurs , des officiers de justice , des agens du fisc , des évêques , des monastères , des hôpitaux de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres , devoient subir la même loi , après que les possesseurs actuels auroient terminé une carrière plus ou moins longue ; fans que leurs héritiers , leurs femmes , leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution , n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces , plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance , ramener à des principes d'équité l'injustice même , lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés , rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine , établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort , faire sortir l'ordre du désordre même ; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer , rendre cher & respectable un gouvernement régulièrement ordonné ? Comment , fans aucun de ces préliminaires , la cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit ?

La chose eût-elle été possible , employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu ? C'eût été toujours un ouvrage de patience , de conciliation & qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelque'un de ces avantages ? La nature ne lui avoit donné que de la droiture , du courage , de la fermeté , & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature ,

Avec ces vertus , qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit , il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux , aux personnes , aux circonstances. De l'étonnement , les peuples passèrent à l'indignation , aux murmures , à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main , s'ils sont victorieux , le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les instrumens de ces heureux troubles , réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant , & chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorsque les dissensions ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran , des ambitieux pour opprimer , des brigands pour partager les dépouilles ; la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes , ruinés par leurs profusions & par leurs désordres , insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail , la vengeance s'exercer sans crainte , la licence écarter tout frein , l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage , on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage , est souillé par le sang , l'adultère & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périrent , en quelques heures , les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude , un épuisement entier , ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités , l'habitude du crime , des meurtres ,

du mépris des loix , qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou , lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'ils avoit reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussi-tôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une isle déserte d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applanissoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome,



lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval , précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avoit à ses côtés , quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent , & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran , soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, & sur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, & de révoquer les loix sévères qui avoient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte & les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseilloient, les troubles se trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée ; & il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cusco où la Gasca rassembloit ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saesahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis & d'y

## VIII.

Un vieux prêtre fait enfin finir l'effusion du sang Espagnol.

périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre , que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cens hommes , d'avoir , par le ministère de ses bourreaux , immolé plus de mille Espagnols , & fait périr , dans des travaux excessifs , plus de vingt mille Indiens , fut un des hommes les plus étonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un tems où toutes les ames étoient exaltées , il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il avoit épousée , quoique l'usage de changer de drapeaux selon les circonstances fût généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger service , & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe ; & dans ses plus atroces exécutions , il ne perdoit rien de sa gaieté. Fortement enclin à la raillerie , avec une faillie on le défarmoît , pendant qu'il insultoit au cri de la douleur qui lui paroissoit le cri de la lâcheté ou de la foiblesse. Ce cœur de fer se jouoit de tout. Pour rien , il ôtoit , pour rien il conservoit la vie , parce qu'à ses yeux la vie n'étoit rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps , que la vigueur monstrueuse de son ame ne se maintinssent jusque dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieillesse , il étoit encore le premier soldat , il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé , sans montrer aucun remords du passé , sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les siècles : mais au Pérou , elles devoient avoir un caractère particulier de férocité. Ceux qui les suscitoient , ceux qui s'y engageoient étoient la plupart des aventuriers sans éducation & sans naissance. L'avarice qui les

avoit poussés dans le Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissensions domestiques si durables & si violentes. Tous, tous sans exception ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de solde. Comme le pillage & la confiscation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche étoit exposé aux accusations; & il ne périssoit guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits; & l'on se livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans & de ceux qui fuivoient leurs traces, avoient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avoient tant de fois bouleversée. Il n'avoit guère survécu aux troubles que ceux qui avoient constamment préféré des occupations paisibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore rester de commotion dans quelques esprits, s'apaisa peu-à-peu, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête. Alors & alors seulement les rois Catholiques se purent dire avec vérité les rois des Espagnols fixés au Pérou. Mais il restoit un inca.

Cet héritier légitime de tant de vastes états vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princesses de son sang asservies aux conquérans, abusèrent de son inexpérience & de sa jeunesse pour l'engager à se rendre à Lima. Les usurpateurs de ses droits incontestables poussèrent l'insolence jusqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui assignèrent qu'un très-modique domaine pour sa subsistance. Il alla cacher sa honte & ses regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après sa malheureuse carrière. Une fille unique qui lui survécut, épousa Loyola; & de ce mariage sont



forties les maisons d'Oropesa & d'Alcannizas. Ainsi fut consommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorsque les Castillans s'étoient montrés pour la première fois dans cet empire, il avoit plus de quinze cens milles de côte sur la mer du Sud, & dans sa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordelières. En moins d'un demi-siècle, ces hommes turbulens poussèrent à l'Est leurs conquêtes depuis Panama jusqu'à la rivière de la Plata, & à l'Ouest depuis le Chagre jusqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquisitions fussent la plupart séparées du Pérou par des déserts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées & en reçurent la loi jusque dans les derniers tems. Nous allons parcourir celles qui ont conservé ou acquis quelque importance; & nous commencerons par le Darien.

## IX.

\* Notions sur le Darien. \* Cette contrée étoit-elle digne de diviser les nations ?

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes assez solide pour résister à l'impulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si mal-sain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auroient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique & la mer du Sud. Le reste de l'isthme les attira si peu, que les établissemens de Sainte-Marie & de Nombre de Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon déterminâ, en 1698, douze cens Ecoffois à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposoit de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, & de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid , qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglois qui trafiquoient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV , qui offrit à une puissance déjà trop affoiblie , une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandois , qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient seuls en possession. Il déplut au ministère Britannique même , qui prévint que l'Ecosse , devenue riche , voudroit sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'isle d'Or , où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte seule qu'avoient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin , les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades , dont chacune contenoit depuis cent cinquante jusqu'à deux cens sauvages. Soit inconstance dans les Indiens , soit dureté dans leurs conducteurs , ces établissemens naissans commencèrent à décheoir en 1716 ; & de nos jours , il n'en reste plus que trois , défendus par quatre petits forts & par cent soldats.

La province de Carthagène est bornée à l'Ouest par la rivière de Darien , & à l'Est par celle de la Magdelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace , sont séparées par des vallées larges , arrosées & fertiles. L'humidité & la chaleur excessives du climat empêchent , à la vérité , que les grains , les huiles , les vins , que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer : mais le riz , le manioc , le maïs , le cacao , le sucre , toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton ; & encore a-t-il la laine si longue , est-il si difficile à

X.

Etendue , climat , sol , fortifications , port , population , mœurs , commerce de Carthagène.

travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent après lui : mais les peuples que ces brigands se proposoient d'affervir, leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagène.

Des corsaires François pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître vouloit illustrer. Les Anglois se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siège, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, & assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La méfintelligence de Vernon & de Wentworth ; les cabales qui divisoient le camp & la flotte ; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs & de soumission dans les subalternes : toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promise d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison, plus ou moins nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.



Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se réfugier dans les campagnes & à s'y livrer à des travaux fatigans qu'un certain orgueil national & d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de tems.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de Nord-Est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes & prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois ou quatre mois: mais ils perdent ensuite l'un & l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des

vomiffemens accompagnés d'un délire fi violent , qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de fe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le fuc de l'opentia ou raquette est , felon Godin , le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie fi meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger , dans les premiers tems , ne courent aucun risque. Des témoins éclairés affurent même que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence , il n'y a plus rien à craindre.

La ville & son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse qui attaque indifféremment les régnicoles & les étrangers. Les physiciens , qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc , avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde , où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion , il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés , sans distinction de sexe , de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs , qui , sans être arrêtés par le danger des communications , permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand , que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune , où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours , qui sont souvent longs , quoique malheureux. Cette maladie excite si puissamment au plaisir , dont l'attrait est le plus impérieux , qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remèdes , & se reproduisent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le sang , se perpétuer dans les enfans , a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture ? Il est des peuples en

Afrique , placés à-peu-près à la même latitude , qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable : mais , outre la propriété qu'elle a d'éloigner les insectes incommodés sous ce ciel ardent , elle sert à assouplir la peau , à conserver à cet organe si essentiel à la vie , ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné ; elle calme encore l'irritation que la sécheresse & l'aridité doivent causer à la peau qui devient alors si dure , que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaie une méthode à-peu-près semblable à Carthagène ; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat ; & peut-être y verra-t-on diminuer , cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante ; malgré les vices multipliés d'un climat incommode & dangereux ; malgré beaucoup d'autres inconvénients , l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène , à cause de son port , un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue , un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande , large de sept à huit cens toises , avoit autrefois si peu de profondeur , que le plus léger canot y passoit difficilement. L'océan l'a successivement creusé au point , qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des tems amenoit de plus grands changemens , la place seroit exposée. Aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieusement des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être , après y avoir beaucoup réfléchi , ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple & plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierre & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été jusqu'ici le seul praticable. Il est si étroit qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglois ayant détruit , en 1741 , les fortifications qui le défendoient , on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça ; mais en-dedans du canal où elles assurent une défense plus opiniâtre.



Du tems que ces contrées étoient approvisionnées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble, passôient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, & y repassôient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposéient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année; en or 9,357,806 livres; en argent 4,729,498 liv. en productions 851,765 livres, en tout 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cens quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 livres. Par cinq cens quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 liv. Par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 liv. Par un quintal & demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 l. Par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1701 liv. Par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 liv. Par deux mille trente quintaux de brésillet, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de sang de dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par six quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 liv. Par sept quintaux de fause-pareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 388 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 liv.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 livres. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

Cette province , qui a quatre-vingts lieues du Levant au Couchant & cent trente du Nord au Midi , fut , comme les contrées de son voisinage , découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne uniquement occupés de leur agrandissement en Europe , ne demandoient à ceux de leurs sujets qui passoient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramassoient dans leurs pillages. A cette condition , des brigands que pouissoient l'amour de la nouveauté , une passion défordonnée pour des métaux , l'espoir même de mériter le ciel , étoient les arbitres & les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient , sans qu'on les en punit ou qu'on les en blâmât , errer dans une région ou dans une autre , conserver une conquête ou l'abandonner , mettre une terre en valeur ou la détruire , massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la cour de Madrid , pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paroissoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages , des cruautés qu'on ne peut exprimer , furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. On en voit encore par-tout les funestes traces : mais plus particulièrement à Sainte-Marthe. Après que ses destructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramassé dans leurs rivières , des perles qu'elles avoient pêchées sur leurs côtes , ils disparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixèrent , élevèrent une ou deux villes & quelques bourgades qui sont restées sans communication jusqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques missionnaires capucins qui sont parvenus , de nos jours , à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt-onze Motilones ou Euagiras , les plus féroces des sauvages indépendans qui la traversoient. Là végète leur méprisable postérité nourrie & servie par quelques Indiens ou par quelques nègres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée , & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'industrie & l'activité s'y réduisent à livrer en fraude des bestiaux , sur-tout des mulets , aux Hollandois & aux autres cultivateurs des isles voisines qui donnent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

XI.

Causés de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité : mais par des fueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auroient pu les détromper, arrivassent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

## XII.

Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.

Alphonse Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appelé Venezuela ou petite Venise, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent ne songeoient à y former des établissemens. Leur ambition étoit de faire des esclaves pour les transporter aux isles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, & qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux. Cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête & concentré dans ses mains tant de puissance, se trouvoit engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins dans des querelles interminables dont la dépense excédoit ses facultés. Dans ses besoins, il avoit emprunté des sommes considérables aux Velfers d'Ausbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, & ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établirent des cultures dans leur domaine. On devoit croire que des



des Allemands élevés au milieu des mines feroient exploiter celles qui se trouveroient sur la concession qui leur étoit faite. Ces espérances furent entièrement trompées. Les Velfers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cens de ces féroces soldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, entraînés & chargés de vivres, qu'on massacroit à l'instant où ils tomboient de fatigue, suivoient cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les flèches empoisonnées délivrèrent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Velfers ne vouloient plus; & leur conduite ne fut guère différente de celle qui venoit de causer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête ses atrocités: mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres sortirent avec le tems quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

Le cacaoyer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six troncs. Son bois est blanc, cassant & léger; sa racine roussâtre & un peu raboteuse. A mesure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur. Elles sont toutes portées sur des pédicules courts, applatis & accompagnés à leur base de deux membranes ou stipules. Les fleurs naissent par petits paquets le long des tiges & des branches. Leur calice est verdâtre à cinq divisions profondes. Les cinq pétales qui composent la corolle sont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une lanière repliée en arc & élargie à son extrémité. Ils tiennent à une gaine formée

## XIII.

Le cacao a toujours fixé les yeux de l'Espagne sur Venezuela.

par l'assemblage de dix filets dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires sont plus longs & en forme de languette. Le pistil, placé dans le centre & surmonté d'un seul style, devient une capsule ovoïde & presque ligneuse, longue de six à sept pouces, large de deux, inégale à sa surface, relevée de dix côtes, séparée intérieurement en cinq loges par des cloisons membraneuses. Les amandes qu'elle contient au nombre de trente & plus sont recouvertes d'une coque cassante & enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amandes sont la base du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuse qu'elles contiennent & conséquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capsule, lorsqu'après avoir passé successivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de musc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en sépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entasse dans des espèces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enlève l'humidité surabondante des amandes que l'on expose ensuite au soleil sur des claies pour achever la dessiccation. Le cacao ainsi préparé se conserve assez long-tems, pourvu qu'il soit dans un lieu sec : mais il n'est pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieillissant une partie de son huile & de sa vertu.

Le cacaoyer vient aisément des graines que l'on sème dans des trous alignés, à la distance de cinq ou six pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'élève assez promptement & commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui sont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrain gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoyers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri

desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même naturellement dans quelques-unes. Cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais, pendant deux siècles, les travaux de la colonie ne tournèrent pas au profit de la métropole. Le commerce national étoit tellement surchargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage à recevoir des mains des Hollandois de Curaçao toutes les marchandises dont elle avoit besoin, & à leur donner en paiement sa production que ces infatigables voisins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrain où elle étoit récoltée. Ces liaisons interlopes étoient si vives & si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

Tel étoit l'état des choses, lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugèrent, en 1728, qu'il leur seroit utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paieroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déjà établis, & qu'elle entretiendrait à ses frais un nombre de garde-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendrait, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers tems, la compagnie ne jouissoit pas d'un privilège exclusif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742,

## XIV.

La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie.



pour le département de Caraque , & dix ans après pour celui de Maracaybo , deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cens milles sur la côte.

Jusqu'en 1744 , les vaisseaux , à leur retour du Nouveau-Monde , devoient tous déposer leur cargaison entière dans la rade de Cadix. Après cette époque , leurs obligations se réduisirent à y porter le cacao nécessaire à l'approvisionnement de l'Andalousie & des contrées limitrophes. On consentit que le reste fût débarqué à Saint-Sébastien , berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que se tenoit originairement l'assemblée générale des intéressés. En 1751 , on la transféra dans la capitale de l'empire , où tous les deux ans elle est présidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conseil des Indes.

Les marchandises étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement universel avertit la cour qu'un petit nombre de riches associés s'emparoit du cacao , regardé en Espagne comme une denrée de première nécessité , & le vendoient ensuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler , en 1752 , que sans supprimer les magasins établis à Saint-Sébastien , à Cadix & à Madrid , on en établiroit de nouveaux à la Corogne , à Alicante , à Barcelone , & que dans tous le cacao feroit distribué en détail aux citoyens , au prix fixé par le ministère.

La compagnie obtint , en 1753 , que ses actions feroient réputées un bien immeuble , qu'on pourroit les substituer à perpétuité , & en former ces majorats inaliénables & indivisibles qui flattent si généralement la fierté Espagnole.

On statua , en 1761 , que la compagnie avanceroit aux associés qui le desireroient la valeur de seize actions ; que ces effets feroient mis en dépôt , & qu'on pourroit les vendre , si après un tems convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette sage disposition étoit de secourir ceux des intéressés qui auroient quelque embarras dans leurs affaires , & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il est vrai, asservi ces contrées à son monopole : mais les faveurs qu'elle a reçues sont équivalentes à un privilège exclusif.

Pendant ces changemens, les hommes libres & les esclaves se multiplioient à Venezuela. Les sept cens cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées fortoient de leur langueur, & il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faisoient des progrès & l'on en établissoit de nouvelles. Les troupeaux avançaient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le district de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans, la plupart aisés. La Guayra qui servoit à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabannes, devenoit peu-à-peu une peuplade considérable & même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto Cabello, entièrement abandonné & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cens maisons. Essayons de démêler les causes de cette singulière prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 livres sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs engagemens étoient traduits au tribunal du représentant du roi qui jugeoit seul si les causes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette manière, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa

toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe ; & une assemblée composée des administrateurs , des colons & des facteurs décida toujours du prix des productions du sol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé , eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien , pour leur propre compte , la fixième partie de leurs récoltes & d'en retirer le produit en marchandises , mais toujours sur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens , le cultivateur fut mieux récompensé de ses sueurs qu'il ne l'avoit été au tems du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choses ne fut réellement funeste qu'à un petit nombre d'hommes intrigans , actifs & hardis qui réuniffoient à vil prix dans leurs mains les productions du pays pour les livrer à un prix beaucoup plus considérable à des navigateurs étrangers du même caractère qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade , le Mexique , quelques isles d'Amérique & les Canaries étoient dans l'usage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans consommoient. Ces colonies continuèrent à jouir de leur droit sans gêne. Elles l'exercèrent même plus utilement , parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer devint plus abondante & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine , la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753 , la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 livres en argent ; trente-sept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,000 livres ; deux mille cinq cens quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 livres ; cent cinquante-sept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 livres ; vingt-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 livres ; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres : de sorte que ses retours montèrent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 liv. Nous disons apparent , parce que sur cette somme les frais &



les droits consommèrent 1,932,500 livres. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 livres.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légèrement. L'extension auroit été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtimens croiseurs avec quatre-vingt-six canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cens dix-huit hommes d'équipage; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun établis sur la côte; malgré la dépense annuelle de 1,400,000 livres, la contrebande n'a pas été entièrement extirpée; & c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtoit autrefois trois cens vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulières. Cependant, le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie paient annuellement à l'état plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cens matelots ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré? tout, dans les premiers tems, portoit à douter si elle auroit jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être

membres , ils refusèrent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne , où une association commerçante étoit une nouveauté , on ne s'empressa guère de s'y faire inscrire , malgré l'exemple qu'en avoient donné le souverain , la reine , l'infant Don Louis & la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cens le nombre des actions qu'il avoit été résolu de porter à trois mille ; & le capital qui devoit être de fix millions fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêchèrent pas qu'on ne fit aux intéressés des répartitions considérables , même dans les premiers ans. Les sommes en réserve se trouvèrent pourtant suffisantes , en 1752 , pour doubler les fonds primitifs , & pour les tripler , en 1766 , avec un intérêt régulier de cinq pour cent , sans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772 , la compagnie , même en y comprenant la valeur des actions qui s'étoit élevée à 9,000,000 livres , ne devoit que 15,198,618 livres 12 sols , & elle avoit 21,153,760 liv. 4 sols. C'étoit donc 5,955,141 livres 12 sols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais esprit , qui règne généralement dans les sociétés exclusives , n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jettée hors de ses mesures. Sa bonne-foi l'a préservée de tout procès , de la contestation même la plus légère. Pour ne pas exposer son fort aux caprices de l'océan , au malheur des guerres , elle a fait constamment assurer ses cargaisons. Une fidélité inviolable a suivi ses engagements. Enfin , dans une région où la plupart des terres sont substituées & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent , elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ses besoins demandoient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation , généralement refusée par-tout au monopole , la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un esprit public. Dès 1735 , elle se chargea des ateliers de Placencia qui fournissoient à peine huit mille fusils chaque année , & qui , sans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer , en donnent actuellement

quatorze

quatorze mille quatre cens avec leurs platines qu'auparavant il falloit tirer de Liège. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglois fix de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre. Il falloit les couper. Il falloit pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa. Il falloit rendre cette rivière capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il falloit les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. Il est douteux si on lui laissera le tems de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la province de Venezuela cessera, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La dissolution de la compagnie fera-t-elle un bien, fera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministère Espagnol, résoudreont le problème.

La côte de Cumana fut découverte, en 1498, par Colomb. Ojeda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, & y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; & ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las Casas entreprit d'en arrêter le cours.

Cet homme si célèbre dans les annales du Nouveau-Monde, avoit accompagné son père, à l'époque même de la découverte. La douceur & la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles superstitions. On le voyoit

XV.

La Cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.



continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur , & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendrait jamais rien dans les établissemens déjà formés ; & il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs , artisans ou missionnaires. Personne ne pouvoit se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier , orné d'une croix , empêcheroit qu'on ne les prit pour être de la race de ces Espagnols qui s'étoient rendus si odieux par leurs barbaries. Avec ces espèces de chevaliers , il comptoit réussir sans guerre , sans violence & sans esclavage , à civiliser les Indiens , à les convertir , à les accoutumer au travail , à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun secours au fisc dans les premiers tems ; & il se contentoit pour la suite du douzième des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée , & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit , sur le ministère Espagnol , le système de Las Casas. Les refus ne le rebutèrent point , & il réussit à se faire assigner Cumana , pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussi-tôt toutes les provinces de la Castille , pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs , à celui des ateliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur , pour s'expatrier , que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cens à le suivre. Avec eux , il fait voile pour l'Amérique , & aborde à Porto-Rico en 1519 , après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphère que depuis deux ans , à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entière des Indiens dans les isles soumises à l'Espagne , avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves , pour remplacer les infortunés

que l'oppression avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des sauvages. Dans leur ressentiment, ils massacroient tous ceux de leurs ravisseurs que le hasard faisoit tomber dans leurs mains; & deux missionnaires que des vues, vraisemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces justes représailles. Ocampo partit sur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainsi qu'on s'exprimoit; & après avoir mis tout à feu & à sang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolède.

Ce fut dans ces foibles palissades que Las Casas se vit réduit à placer le petit nombre de ses compagnons qui avoient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réussi à lui débaucher. Leur séjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percèrent la plupart d'entre eux; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un asyle.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana; mais cette population a toujours été fort bornée & ne s'est jamais éloignée des côtes. Pendant deux siècles, la métropole n'eut pas des liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons & des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appelés Guyane Espagnole. Ce grand fleuve tire sa source des Cordelières, & ne se jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi dans un cours immense par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées & conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixième dans son plus grand accroissement.

XVI.  
Du fleuve  
Orenoque.

En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers & presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordelières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur position, de leur source & de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se feront portés sur les bords de l'Orenoque, on fera, du-moins on cherchera les raisons des phénomènes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent, par intervalle, le navigateur à porter ses bateaux & les denrées dont ils sont chargés.

## XVII.

Quelle fut la  
condition des

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur, ne



connoissoient, ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart de chasse, de pêche, de fruits sauvages. L'agriculture devoit être peu de chose, où l'on n'avoit qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrain propre à former un champ.

femmes sur les bords de l'Orenoque, & quelle elle est encore.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté & de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité, dans les forêts, si la tendresse paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister : mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité : tout ôte la pensée & la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette co-habitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors, les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; & cette nécessité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve & avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère & familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect & l'attachement de tout ce qui les entoure, font la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le tems où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable

que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme & la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés en naissant à des mercenaires ne font plus un lien; & que l'inconstance qui n'auroit aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique & sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes sur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le jésuite Gumilla qui, averti que l'une de ses néophytes venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes :

« Plût à Dieu, père, plût à Dieu, qu'au moment où ma mère  
» me mit au monde, elle eût eu assez d'amour & de compassion  
» pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce  
» que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mère m'eût  
» étouffée lorsque je naquis, je serois morte, mais je n'aurois  
» pas senti la mort, & j'aurois échappé à la plus malheureuse  
» des conditions. Combien j'ai souffert, & qui fait ce qui me reste  
» à souffrir !

» Représente-toi, père, les peines qui sont réservées à une  
» Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les  
» champs avec leur arc & leurs flèches : nous y allons, nous,  
» chargées d'un enfant que nous portons dans une corbeille,  
» & d'un autre qui pend à nos mamelles. Ils vont tuer un



» oiseau ou prendre un poisson : nous bêchons la terre , nous ;  
 » & après avoir supporté toute la fatigue de la culture , nous  
 » supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir  
 » sans aucun fardeau : nous , nous leur apportons des racines  
 » pour leur nourriture & du maïs pour leur boisson. De retour  
 » chez eux , ils vont s'entretenir avec leurs amis : nous , nous  
 » allons chercher du bois & de l'eau pour préparer leur souper.  
 » Ont-ils mangé , ils s'endorment : nous , nous passons la plus  
 » grande partie de la nuit à moudre le maïs & à leur faire la chica.  
 » Et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils boivent , &  
 » quand ils sont ivres , ils nous traînent par les cheveux & nous  
 » foulent aux pieds.

» Ah ! père , plutôt à Dieu que ma mère m'eût étouffée en  
 » naissant. Tu fais toi-même si nos plaintes sont justes. Ce que  
 » je te dis , tu le vois tous les jours : mais notre plus grand  
 » malheur , tu ne ferois le connoître. Il est triste pour la pauvre  
 » Indienne de servir son mari comme une esclave , aux champs  
 » accablée de sueurs & au logis privée de repos. Cependant il  
 » est plus affreux encore de le voir au bout de vingt ans prendre  
 » une autre femme plus jeune qui n'a point de jugement. Il  
 » s'attache à elle. Elle frappe nos enfans. Elle nous commande.  
 » Elle nous traite comme ses servantes ; & au moindre murmure  
 » qui nous échapperait , une branche d'arbre levée. . . . . Ah !  
 » père , comment veux-tu que nous supportions cet état ? Qu'a  
 » de mieux à faire une Indienne que de soustraire son enfant à  
 » une servitude mille fois pire que la mort ? Plût à Dieu , père ;  
 » je te le répète , que ma mère m'eût assez aimée pour m'en-  
 » terrer lorsque je naquis ! Mon cœur n'auroit pas tant à souffrir ,  
 » ni mes yeux à pleurer ».

XVIII. Les Espagnols , qui ne pouvoient s'occuper de toutes les  
 régions qu'ils découvroient , perdirent de vue l'Orenoque. Ce  
 ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant  
 pas trouvé les mines qu'ils cherchoient , ils le méprisèrent.  
 Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jetté se livrèrent  
 à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en livroient tous  
 les

Etat de la colo-  
 nie Espagnole ,  
 formée sur les  
 rives de l'Ore-  
 noque.

les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentoient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, & des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre, Nicolas de Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cens dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou nègres; quatre cens trente-une propriétés; douze mille huit cens cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des Jésuites comptoient quatorze cens vingt-six habitans, trois cens quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers comptoient dix-neuf cens trente-quatre habitans, trois cens cinq propriétés, neuf cens cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins Aragonois comptoient deux mille deux cens onze habitans, quatre cens soixante-dix propriétés, cinq cens sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne comptoient six mille huit cens trente habitans, quinze cens quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cens vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cens quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers tems, les Hollandois de Curaçao trafiquoient seuls avec cet établissement. Ils fournissoient à ses besoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se conclusient tous les marchés. Les noirs & les Européens faisoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient les missionnaires seuls qui traitoient pour

leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires Espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jettées produiront, un peu plutôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems, qui accroît les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

#### XIX.

Courte description du nouveau royaume de Grenade.

Derrière les côtes très-étendues, dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordelières qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui le parcouraient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture ; & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les autres peuples de l'Amérique. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a existé, quoiqu'il ne reste aucune trace de sa civilisation.

Ce royaume, s'il est permis de se servir de cette expression, se nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito l'attaqua en 1526 du côté du Sud, & Quesada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre ensemble, conduits par un chef



absolu : ces hommes devoient faire & firent en effet quelque résistance ; mais il fallut enfin céder à la valeur , aux armes , & à la discipline de l'Europe. Les deux capitaines Espagnols eurent la gloire , puisqu'on veut que c'en soit une , d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étoient laissés surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le tems , les provinces plus ou moins éloignées de ce centre , se soulevèrent en partie. Nous disons en partie , parce que l'organisation du pays est telle qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguier tous les habitans , & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers les brisoient aussi-tôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans quelque vraisemblance que la plupart auroient pris cette détermination , si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations le plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables , cette grande prospérité seroit consignée dans des registres publics , ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auroient perpétué le souvenir. Dans aucun tems , ces trésors n'existèrent donc que sous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules ou qui se laissoient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude , pierre précieuse transparente , de couleur verte & qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes , mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes , & c'est pour cela qu'on les appelloit orientales. Cette opinion a été abandonnée , lorsque ceux qui la défendoient

XX.

Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est , & ce qu'il peut devenir.

se font vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Actuellement, il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas se briser, si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible, par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant; & ce sont les provinces du Popayan & du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers & sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols. Alors, ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu

d'objets , & lui envoyoit si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique Méridionale , devoit être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement & un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle, qu'en 1718, on établit dans la Nouvelle-Grenade , fut formée sur la mer du Nord de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Orenoque , & sur la mer du Sud de celui qui commence à Veragua & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres , le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation , quoique sage , quoique nécessaire , ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de tems pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre & pour rappeler au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer ; & l'Espagne en retire déjà quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger ; & c'étoit principalement par les rivières d'Atrato & de la Hache. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions , il se fera de la contrebande tout le tems que les Espagnols & leurs voisins auront intérêt à s'y livrer : mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province , entre une ville & une autre ville , entre une bourgade même & une autre bourgade , étoit difficile ou impraticable. Tout voyageur étoit plus ou moins exposé à être pillé , à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis , autrefois implacables , cèdent peu-à-peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher , & aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férociétés si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue ,



les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés & tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire ; plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes : mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guère à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre presque journaliers en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivières ; & c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent, sur les côtes, en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Mufo, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes ; & l'on espère qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque tems. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco & du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville est située au pied d'un mont fourcilleux & froid, à l'entrée d'une vaste & superbe plaine. En 1774, elle avoit dix-sept cens soixante-dix maisons, trois mille deux cens quarante-six familles, & seize mille deux cens trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puisque c'est le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la juridiction immédiate s'étend sur trente & une bourgades Espagnoles qu'on

appelle villes, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des tems modernes, & qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les diocèses de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagène. C'est par cette dernière place, quoique éloignée de cent lieues, & par la rivière de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

Cette province a une étendue immense : mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques fauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordelières.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printems est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers & si peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère : le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuses & toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraichissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout huit alors, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De tems en tems d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite ; &, à cette époque, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais si l'on excepte ces contre-tems infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presque entière.

XXI.  
Singularités  
remarquables  
dans la provin-  
ce de Quito.

Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes & ornées de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont la couleur, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles; d'autres grandir & se hériffer d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

## XXII.

Le pays de Quito est très-peuplé, & pour-quoi. Quels sont les travaux de ses habitans.

Aussi est-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Latacunga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cuenca. Dix mille à Loxa & six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population seroit certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au tems de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons



permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrèrent dans tous les tems pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel & aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de cha-peaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommoient les différentes contrées de l'Amérique méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre, que lui fournissoient Piura & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient sa culture & ses ateliers; le peu qu'il lui étoit possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, sur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe en a singulièrement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux trou-peaux. Difficilement nommeroit-on un sol aussi fertile & dont l'exploitation ne fût pas plus chère : mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrain qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, & s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son

XXIII.  
Le quinquina  
vient de la pro-

vince de Quito.  
 Considérations  
 sur ce remède.

tronc & ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles opposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses & d'un beau verd. De l'aisselle des feuilles supérieures, plus petites, sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La corolle forme un tube allongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évasé par le haut & divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil qui, surmonté d'un seul style, occupe le fond du calice & devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences, bordées d'un feuillet membraneux.

Cet arbre croît sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses & des expériences répétées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge qui sont également estimés & ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnoît à sa feuille moins lisse & plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, & à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante & rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc : mais on crut long-tems que le jaune & le rouge ne se trouvoient que sur le territoire de Loxa, ville fondée, en 1546, par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues de cette place, sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé.

En voulant multiplier les récoltes , on détruisit les arbres anciens , & on ne laissa pas aux nouveaux le tems de prendre toute leur croissance ; de sorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toises de hauteur. Cette disette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riobamba , à Cuenca , dans le voisinage de Loxa , & plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les jésuites qui l'y avoient porté , le distribuèrent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante , Jean de Vega , médecin d'une vice-reine du Pérou , l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa , ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit , s'avisèrent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux , n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falsification. Aussi l'usage du remède est-il devenu de plus en plus général , sur-tout en Angleterre.

C'est une opinion généralement reçue que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina , & qu'ils recouroient à sa vertu contre les fièvres intermittentes. On le faisoit simplement infuser dans l'eau , & l'on donnoit la liqueur à boire au malade , sans le marc. M. Joseph de Jussieu leur enseigna à en tirer l'extract , dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste , le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle aient conduits dans les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde , avoit un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique méridionale avec des fatigues incroyables , & il se dispoisoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites , lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en



partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou, on eut un besoin pressant d'un médecin & d'un ingénieur. M. de Jussieu avoit les connoissances que demandent ces deux professions, & l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradiction, de dégoûts & d'ingratitude que cet excellent homme n'y put résister. Son esprit étoit entièrement aliéné, lorsqu'en 1771, on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémisphère, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignèrent s'occuper de sa destinée. Elle auroit été affreuse, sans la tendresse d'un frère, aussi respecté pour sa vertu que célèbre par ses lumières. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences servir de modèle à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres !

M. Joseph de Jussieu, qui avoit trouvé les peuples dociles aux instructions qu'il leur donnoit sur le quinquina, voulut leur persuader encore de perfectionner, par des soins suivis, & la cochenille sylvestre que le pays même fournissoit à leurs manufactures, & la cannelle grossière qu'ils tiroient de Quixos & de Macas : mais ses conseils n'ont rien produit jusqu'ici, soit que ces productions se soient refusées à toute amélioration, soit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La dernière conjecture paroît la plus vraisemblable à ceux qui auront une juste idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Espagnols Américains, ils vivent dans une oisiveté dont rien ne les fait sortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs sont plus particulièrement les mœurs des hommes que la naissance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province & très-agréablement bâtie sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, Indiens ou nègres, excités par ces exemples séduisants, infestent aussi ce

séjour de leurs vices & y poussent en particulier la passion pour l'eau-de-vie de sucre & pour le jeu à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

Mais pour distraire notre imagination de tant de tableaux défolans qui nous ont peut-être trop occupés , perdons un moment de vue ces campagnes ensanglantées , & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards sur ces monts effrayans , où de savaus & courageux astronomes allèrent mesurer la figure de la terre. Livrons-nous aux sentimens qu'ils éprouvèrent sans doute & que doit éprouver le voyageur instruit ou ignorant , par-tout où la nature lui offre un pareil spectacle. Osons même nous permettre quelques conjectures générales sur la formation des montagnes.

XXIV.  
Digression sur  
la formation  
des montagnes.

A l'aspect de ces masses énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humble surface du globe , où les hommes ont presque tous établi leur demeure ; de ces masses , ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée , là , ne présentant qu'une surface aride & dépouillée ; dans une contrée , d'une majesté silencieuse & tranquille , qui arrête la nuée dans son cours & qui brise l'impétuosité des vents ; dans une autre , éloignant le voyageur de leurs sommets par des remparts de glace , du centre desquels la flamme s'élance en tourbillons , ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obscurs & muets creusés à ses côtés ; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts , à des rivières , à des fleuves , à des fontaines , à des sources bouillantes ; toutes promenant leurs ombres rafraîchissantes sur les plaines qui les entourent , & leur prêtant un abri successif contre les ardeurs du soleil , du moment où cet astre dore leur cime , en se levant , jusqu'au moment où il se couche. A cet aspect , dis-je , tout homme s'arrête avec étonnement , & le scrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il se demande qui est-ce qui a donné naissance , là au Vésuve , à l'Etna , à l'Apennin ; ici aux Cordelières ? Ces monts sont-ils aussi vieux que le monde ? ont-ils été produits en un instant ?

ou la molécule pierreuse qu'on en détache est-elle plus ancienne qu'eux ? Seroient-ils les os d'un squelette dont les autres substances terrestres feroient les chairs ? Sont-ils isolés , ou se tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils font autant de rameaux , & qui leur sert de fondement à eux-mêmes & de base à tout ce qui le couvre ?

Si j'en crois celui-ci : « Un immense réservoir d'eaux occupoit le centre de la terre. L'enveloppe qui les contenoit se brisa. Les cataractes du ciel s'ouvrirent. Tout fut submergé , se confondit , se délaya. Le cahos de la fable se renouvela , & son débrouillement ne commença qu'au moment où la précipitation des différentes matières s'exécutant selon les loix de la pesanteur auxquelles elles obéissoient successivement ; les couches de ce limon hétérogène s'entassèrent les unes sur les autres , & montrèrent leurs pointes au-dessus de la surface des eaux , qui allèrent se creuser un lit dans les plaines ».

Selon cet autre : « On tentera vainement avec ces causes l'explication du phénomène , sans l'intervention & l'approche d'une comète qu'il appelle des vastes régions de l'espace où elles se perdent. La colonne d'eaux qui l'accompagnait se joignit à celles qui sortirent de l'abîme souterrain & qui descendirent de l'atmosphère. La pression de la comète les fit monter au-dessus des montagnes les plus hautes ; car elles existoient déjà ; & ce fut du limon de ce déluge qu'elles se reproduisirent ».

Ces hommes ne vous débitent que des rêves , me dit un troisième , & il ajoute : « Regardez autour de vous , & vous verrez les montagnes naître de l'élément même qui les détruit. C'est le feu qui durcit les couches molles de la terre ; c'est lui qui , dans son expansion favorisée par l'air & par l'eau , les bombe & pousse leurs sommets dans la nue ; c'est lui qui les crève & qui creuse leurs vastes chaudières. Toute montagne est un volcan qui se prépare ou qui a cessé ».

Les cris de ce dernier sont interrompus par un personnage éloquent. Il parle ; je l'écoute , & le charme de son discours



me laisse à peine la liberté de juger son opinion. Il dit : « Au » commencement il n'y avoit point de montagnes. Les eaux » couvroient la face uniforme de la terre ; mais elles n'étoient » pas en repos. L'action du fatellite qui nous accompagne les » agitoit jusque dans leur plus grande profondeur du mouve- » ment de flux & de reflux que nous leur voyons. A chaque » oscillation, elles entraînoient avec elles une portion de fédi- » ment qu'elles déposèrent sur une précédente. C'est de ces » dépôts continués pendant une longue suite de siècles que les » couches de la terre se sont formées ; & les masses énormes qui » vous étonnent sont le résultat de ces couches accumulées. » Le tems n'est rien pour la nature ; & la cause la plus légère » qui agit sans interruption, est capable des plus grands effets. » L'action imperceptible & continue des eaux a formé les » montagnes ; l'action plus imperceptible & non moins continue » d'une vapeur qui les mouille & d'un souffle qui les sèche, les » abat de jour en jour, & les réduira au niveau des plaines. » Alors les eaux se répandront encore uniformément sur la » surface égale de la terre. Alors le premier phénomène se » renouvellera ; & qui fait combien de fois les montagnes ont » été détruites & reproduites » ?

A ces mots , l'observateur Lehmann sourit, & me présentant le livre du législateur des Hébreux & le sien, il me dit : « Res- » pecte celui-ci, & daigne jeter les yeux sur celui-là ». Lehmann a exposé, dans le troisième volume de son art des mines, ses idées sur la formation des couches de la terre & la production des montagnes. Il marche d'après des observations constantes & réitérées qu'il a faites lui-même avec une sagacité peu commune & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embrassent depuis les frontières de la Pologne jusqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connoissance aux hommes studieux de l'histoire naturelle ; & quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en sont pas moins certains, & ses découvertes moins intéressantes.

Il distingue trois sortes de montagnes. Les anti-diluviennes, ou primitives, les post-diluviennes & les modernes. Les premières, variées dans leur élévation, sont les plus hautes. Rarement isolées, elles forment des chaînes. Leur pente est brusque. Des montagnes post-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La consistance en est plus homogène; les tranches moins diverses; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais. Leurs racines descendent à une profondeur dont le terme est encore ignoré. Les mines qu'elles renferment sont à filons.

Les post-diluviennes sont à couches. Les couches différentes en sont formées de différentes substances. La dernière, ou celle de la base, est toujours de charbon de terre. La première, ou celle du sommet, fournit toujours des fontaines salantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille & capillaire; elles vous en fourniront. Mais elles tromperaient votre avidité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers & récents, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substance, tous les caractères du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore.

« Ils entrent dans les mines indigens; ils en sortent opulens.  
 » Ils jouissent d'une richesse qu'on n'ose leur enlever. Ils sont  
 » les seuls dont la fortune ne soit souillée ni par la rapine, ni  
 » par la bassesse ».

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute.

« Acquérir de l'or en immolant des hommes; c'est un forfait.  
 » L'aller chercher à travers les périls de la mer; c'est une folie.  
 » En amasser par la corruption & les vices; c'est une lâcheté.  
 » Les seuls lucres qui soient justes, qui soient honnêtes se sont  
 » sans

» sans blesser personne ; & l'on ne possède sans remords que ce  
 » qui n'a point été arraché à la prospérité d'autrui ».

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitans. Pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commerce infâme de l'homme & l'esclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimère de Lazzaro Moro se réaliser, & les feux souterrains enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siècles.

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordelières ou Andes, qui coupent l'Amérique presque entière dans sa longueur, & dont les différens rameaux s'étendent irrégulièrement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne & au Pérou que ces célèbres montagnes imposent par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée & qui a près de trois mille deux cents vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cents trente & deux mille quatre cents soixante-dix ; & c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur & mille neuf cents quarante-neuf toises au-dessus de l'océan, sert de base à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus

XXV.  
 Organisation  
 physique du  
 Pérou propre.



ou moins considérables, occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivières & beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur & quatre-vingts lieues de circonférence. De son sein s'élève une île où les instituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naissance. Ils la devoient, disoient-ils, au soleil qui leur avoit prescrit d'établir son culte, de tirer les hommes de la barbarie & de leur donner des loix bienfaisantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable; & l'on y éleva un des plus augustes temples qui fussent dans l'empire. Des pèlerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'est, dans le pays, une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Espagnols, les prêtres & les peuples jettèrent tant de richesses dans les eaux, comme cela venoit de se pratiquer à Cusco, dans un autre lac, fix lieues au Sud de cette célèbre capitale. De la plupart des lacs sortent des torrens qui, avec le tems, ont creusé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur sommet sont ordinairement les mines, dans un terrain généralement aride. C'est un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paissent. Dans le fond sont cultivés le sucre, les fruits & le maïs.

La côte d'une longueur immense, & depuis huit jusqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoissons sous le nom de vallées, n'est qu'un amas de sables. La solitude & une éternelle stérilité sembloient devoir être le partage de ce sol ingrat.

La nature varie, & varie d'une manière très-remarquable, dans ce terrain si inégal. Les lieux les plus exhaustés sont éternellement couverts de neige. Viennent ensuite des rochers & des sables nus. Au-dessous, on commence à voir quelques mouffes. Plus bas est l'icho, plante que l'on brûle, assez semblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à mesure qu'on descend. Des arbres se montrent enfin, au nombre de trois espèces particulières à ces montagnes & qui toutes annoncent par leur structure & par leur feuillage la rigueur du climat où

ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le caïssi. Il est pesant, il a de la consistance, il est de durée ; & ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, & ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune espèce dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

Dans cette région, l'air a une influence marquée sur le tempérament des habitans. Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes. Ces maladies dangereuses pour tous les individus qu'elles attaquent sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs fortes ; & c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

XXVI.  
En quoi  
diffèrent les  
montagnes,  
les plaines  
& les vallées  
du Pérou.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes. Les fièvres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles. On les gagne si aisément que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés. Elles sont souvent si malignes qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitans n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiés. Il n'en étoit pas ainsi au tems des incas. Mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement, il s'élève des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un soleil brûlant deviennent mortelles.

Les fièvres tierces & intermittentes ne sont guère moins communes, guère moins opiniâtres dans les vallées que dans les gorges des montagnes : mais elles y sont infiniment moins dangereuses. Les suites n'en sont communément funestes que dans les campagnes où les secours manquent, où les précautions sont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde ; c'est la petite-vérole qui y fut portée en 1588. Elle n'y est pas habituelle comme en Europe : mais elle y cause par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées. Elle est également meurtrière dans tous les climats. Il faut beaucoup espérer de la pratique de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima & qui sans doute fera bientôt générale.

Il est un autre fléau auquel l'esprit humain ne trouvera jamais de remède. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs que les générations se succèdent souvent sans en voir un seul, sont si ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers : soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asyle contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue ;



tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

La diversité des aspects sous lesquels les volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables & les plus intelligens, lui a désigné différentes époques, séparées les unes des autres par des intervalles de tems si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, & versent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, & ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux ont détruit la chaudière ou le crater, & il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot, qui, miné par le tems, ne laisse plus que la place où la montagne & le volcan ont existé, & cet état est une cinquième époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave; & ces chaussées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe que de rien, il ne se fait rien; & la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, & la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un espace très-borné, la température

des Zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés en arrivant d'un froid rigoureux, dont, ni le feu, ni l'action, ni les vêtemens ne peuvent les garantir; mais dont l'impression cesse d'être désagréable, après un séjour d'un mois ou de trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la première fois, avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident par-tout; & aucun des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre sur les montagnes de Quito n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on est autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuse température. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils ont passé. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossières ne s'élèvent régulièrement que vers le midi: mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que ces rayons, qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légèrement.

Quelle que soit la raison d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain qu'il ne pleut jamais ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le bas Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y règne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalières, pour communiquer quelque fertilité aux côtes qui s'étendent depuis Tombès jusqu'à Lima, c'est-à-dire dans un espace de deux cens foixante-quatre lieues. Les sables en font si généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il est possible d'arroser, & cette facilité n'est pas ordinaire. Il n'y a pas une seule source dans le bas Pérou; les rivières n'y sont pas communes; & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que six ou sept mois de l'année. Ce sont des torrens qui sortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordelières, qui ne parcourent qu'un court espace & qui tarissent durant l'été. Du tems des incas, ces précieuses eaux étoient recueillies avec soin, & par le secours de divers canaux, répandues sur une assez grande superficie qu'elles fertilisoient. Les Espagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens qui, peut-être par cette raison, sont en moindre nombre dans le bas Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'empire, conduisent au Chili, ont une grande ressemblance avec celles dont on vient de parler; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

Malgré les défordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne supposent-ils pas une population considérable, pour nourrir des productions de la terre une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands, sans naif-

## XXVII.

Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.



fance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus longtemps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûtèrent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils persévèrent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire ! Les richesses que la nature a semées sous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, serfs ou caciques, l'objet de la considération ou de la risée publique. Tous les ressorts de leur ame sont brisés. Celui de la crainte même est souvent sans effet,

par

par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent & ils dansent : voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit resté d'hommes, déterminèrent les conquérans à l'introduction d'une race étrangère : mais ce supplément imaginé par un raffinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux esclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes sur les vertus & sur les vices, sur l'industrie & sur la paresse, sur les bons & sur les mauvais projets, sur la liberté de commettre des vexations & sur la facilité à s'y soustraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur destination par des climats mal-sains & des mers immenses, soutenir la dépense de plusieurs entrepôts fort chers. Cependant cette espèce d'hommes se multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre ; & voici pourquoi.

Au tems des premières conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richesse que la Nouvelle-Espagne ; & il en sortit en effet plus de trésors pendant un demi-siècle. La passion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils se fixèrent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs sur une grande indépendance dans une région si éloignée de la métropole.

Il faut voir à quel degré de prospérité s'est élevé le Pérou, par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immense, qui s'étend depuis Panama jusqu'à Tombès,

XXVIII.  
En quel état  
est maintenant  
le Pérou.

& qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, est une des plus misérables régions du globe. Des marais vastes & nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas est inondé durant plus de six mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du sein de ces eaux croupissantes & mal-saines s'élèvent des forêts aussi anciennes que le monde, & tellement embarrassées de liannes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne sauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obscur sur ces hideuses campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémisphère ne sauroit croître dans ce sol ingrat, & celles même du nouveau n'y prospèrent guère. Aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages la plupart errans, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laissèrent pas subsister long-tems ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la rivière de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminèrent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur première demeure a été occupé successivement ; & aujourd'hui les deux quartiers sont entièrement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois, toutes étoient couvertes de chaume. Il disparoît peu-à-peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce règlement nécessaire pour prévenir les accidens du feu si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguère un lieu absolument ouvert. Il est maintenant sous la protection de trois forts gardés seulement par ses habitans. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol toujours humide & submergé une grande partie de l'année,



du bois que l'eau ne pourrit jamais, est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manières. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, &, en le comprimant, lui font rendre sa liqueur. On répète cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveler.

On ne connoît point de couleur qui puisse être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Ce n'est guère qu'un objet de curiosité : mais Guayaquil fournit aux provinces voisines des bœufs, des mulets, du sel, du poisson. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit plus riche en mâturs & en bois de construction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala.

Cette ville est l'entrepôt nécessaire de tout le commerce que

le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandises que ces contrées échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'isle de Puna, à six ou sept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve jusqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille âmes, n'a que de l'aïfance. Les fortunes y ont été fuccessivement renversées par neuf incendies, & par des corsaires qui ont deux fois faccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année; où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dégoûtans & dangereux ne laissent pas un instant de tranquillité; où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. Aussi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oïfiveté & dans la mollesse.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cens lieues d'une côte, semées d'un grand nombre de mauvaises rades parmi lesquelles un heureux hasard a placé un ou deux assez bons ports. Dans tout ce vaste espace, il n'y a pas la trace d'un seul chemin; & il faut la parcourir sur des mules pendant la nuit, parce que la réverbération du soleil en rend les sentiers impraticables durant le jour. A des distances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Pisco, de Nasca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établissemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale,

& par-tout où les eaux pouvoient fertiliser un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du sucre, de l'olivier & de la vigne. La chèvre y a beaucoup réussi; mais la brebis a dégénéré, & sa toison est extrêmement grossière. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine; & c'est celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, est Cusco, bâtie par le premier des incas, dans un terrain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le tems devint une cité considérable qu'on divisa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de suivre ses anciens usages : mais tous devoient adorer l'astre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majesté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du soleil lui-même ne pouvoit être distingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par son étendue & par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espèce de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail & de dépense. Les Espagnols parlèrent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui subjuga l'Europe entière. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guère d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucai. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.



Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations ; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts & les ténèbres de l'ignorance ; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les productions marines sur les côtes : cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortège de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent régner & dormir dans ces murs où les vertueux incas faisoient depuis si long-tems le bonheur des hommes & où le soleil étoit si solennellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race & quel culte s'élèveront un jour sur les débris de nos royaumes & de nos autels ? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitans.

Au milieu des montagnes se voient encore quelques autres villes : Chupuisaca ou la Plata qui a treize mille ames ; Potosi, vingt-cinq mille ; Oropesa, dix-sept mille ; la Paz, vingt mille ; Guancavelica, huit mille ; Huamanga, dix-huit mille cinq cens.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirèrent pas un seul regard. Bientôt, ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplait pas toujours ; elle étonne quelquefois : celle de la destruction afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité

de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus; plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir & enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de sept ou huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement pour but les premiers besoins. Il n'y avoit pour la volupté que la seule coca. C'est un arbrisseau qui se ramifie beaucoup & ne s'élève guère au-dessus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont alternes, ovales, entières, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux sont peu apparentes. Les fleurs ramassées en bouquets le long des tiges, sont petites, composées d'un calice à cinq divisions, de cinq pétales garnis à leur base d'une écaille. Le pistil entouré de dix étamines & surmonté de trois styles se change en une petite baie rougeâtre, oblongue qui, en se séchant, devient triangulaire & contient un noyau rempli d'une seule amande.

La feuille de la coca faisoit les délices des Péruviens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc & de nature savonneuse qu'ils nommoient *tocera*. C'étoit, dans leur opinion, un des plus salutaires restaurans qu'ils pussent prendre. Leur goût pour la coca a si peu varié que si elle venoit à manquer à ceux d'entre eux qui font enterrés dans les mines, ils cesseroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérans ne s'accomodèrent, ni de la nourriture, ni des boissons du peuple vaincu. Ils naturalisèrent librement & avec succès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémisphère dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit proposée de fournir à sa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne & de l'olivier : mais on ne tarda pas à comprendre qu'il seroit impossible de faire passer régulièrement au Pérou des objets sujets à tant d'accidens & d'un si gros volume ; & il fut permis de les y multiplier autant que le climat & les besoins le comporteroient.

Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

XXIX.  
Particularités  
sur le lama, le  
laco, le guana-  
co & la vigo-  
gne.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six : mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé & les lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lâche, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses



ses soupirs ; ils font quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi, plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un seul qui suit la mère en naissant. Son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit & finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave & ferme ; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux ; descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne sauroient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés & flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces : mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent, ni des pieds, ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle

plus ramassé ; mais du même naturel , des mêmes mœurs ; du même tempérament que le lama. Fait , comme lui , à porter des fardeaux ; plus obstiné dans ses caprices , peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos font d'autant plus utiles à l'homme , que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Du tems des incas , les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles , & cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres , les Péruviens assemblent leurs parens , leurs amis , leurs voisins. Aussi-tôt que l'assemblée est formée , commencent des danses & des festins qui durent deux jours & deux nuits. De tems en tems , les convives vont rendre visite aux lamas & aux pacos , leur tiennent des discours pleins de sentiment & leur prodiguent toutes les tendresses qu'on feroit à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir : mais sans les dépouiller des rubans & des bandelettes dont on avoit paré leur tête.

Parmi les lamas , il y a une espèce sauvage qu'on nomme guanacos , plus forts , plus vifs & plus légers que les lamas domestiques , courant comme le cerf , grim pant comme le chamois , couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres , ils aiment à se rassembler en troupes , quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voient un homme , ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant , ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord , voyagent dans les glaces , séjournent au-dessus de la ligne de neige ; vigoureux & nombreux dans les hauteurs des Cordelières ; chétifs & rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison , s'ils gagnent leurs rochers , ni les chiens , ni les chasseurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes , espèce sauvage de pacos , se plaisent encore plus dans le froid & sur les montagnes. Elles sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés , à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux , agités par le vent , leur font tant de peur , qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre , se laissant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui , plus hardi , saute par-dessus les cordes , elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique Méridionale & sur-tout aux plus hautes Cordelières , qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique , où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe ; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le plus grand froid , les Espagnols les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auroient peut-être réussi sur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon , à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux , est digne de l'attention des hommes d'état , que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas & des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure , aux Espagnols pour des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco : mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison & pour les bezoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama & du paco , qui sont domestiques , est fort inférieure à celle du guanaco & sur-tout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence dans la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair & de qualité médiocre ; sous le ventre , elle est blanche & fine ; blanche & grossière dans les cuisses. Son prix , en Espagne , est depuis quatre jusqu'à neuf francs la livre pesant , selon sa qualité.



Ces toisons étoient utilement employées au Pérou , avant que l'empire eût subi un joug étranger. Cusco en fabriquoit , pour l'usage de la cour , des tapisseries ornées de fleurs , d'oiseaux , d'arbres assez bien imités. Elles servoient ailleurs à faire des mantes qui couvroient une chemise de coton. On les retrouvoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent : leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux couronnées d'émeraudes , & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds , les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun , sous le même climat , n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre , qui couvroit , dans les deux sexes , ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté & les habitudes des conquérans , qui leur rendoient généralement incommodes ou méprisables tous les usages établis dans les contrées qui servoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur , ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demandèrent à l'Europe tout ce qu'elle possédoit de plus fini , de plus magnifique en toiles & en étoffes. Avec le tems , les trésors qu'on avoit d'abord pillés s'épuisèrent ; & il ne fut plus possible d'en obtenir de nouveaux qu'en faisant de grandes avances & en se livrant à des travaux d'une utilité douteuse. Alors , les profusions diminuèrent. Les anciennes fabriques de coton , que l'oppression avoit réduites à presque rien , reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre ; & leur nombre a augmenté successivement.

Avec la laine de vigogne , on fabrique , dans plusieurs provinces , des bas , des mouchoirs , des écharpes. Cette laine , mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe , sert à faire des tapis & des draps passables. Cette dernière seule est convertie en serges & en d'autres étoffes grossières.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa , à Cusco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous les diamans , toute la vaisselle des particuliers & toute

l'argenterie des églises. Ces ouvrages sont grossièrement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guère plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui sortent des mêmes ateliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer quelques figures sur des marbres trouvés depuis peu à Cuenca, ou sur des toiles de lin venues de l'ancien hémisphère. Ces productions d'un art imparfait servent à la décoration des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas absolument mauvais; mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Cette industrie appartient presque exclusivement aux Indiens fixés à Cusco, & moins opprimés, moins abrutis sur ce théâtre de leur première gloire que dans tout le reste de l'empire. Si ces Américains, à qui la nature a refusé l'esprit d'invention, mais qui savent imiter, avoient eu d'excellens modèles & des maîtres habiles, ils feroient devenus du moins de bons copistes. On porta à Rome, sur la fin du siècle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jaques, où les connoisseurs trouvèrent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-tems? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux*. Qui que tu sois qui m'interpelles ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jeter un coup-d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes; mais qui demanderois où sont les mines d'or? où sont les ateliers où l'on travaille l'or; je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches & malheureuses contrées; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien,

descends dans ces mines ; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi ; & si tu en remontes , connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes , puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords. Que l'or change de couleur , & que tes yeux ne le voient que teint de sang.

XXX.  
Description  
des mines du  
Pérou , & spécialement de  
celles de platine & de mercure.

On trouve dans le pays des incas des mines de cuivre , d'étain , de soufre , de bitume qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'océan. Ce sel est de couleur violette & a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu , ni au poids , ni à la mesure , mais en pierres dont le volume est à-peu-près égal.

Une nouvelle matière a été découverte depuis peu dans ces régions : c'est la platine , ainsi appelée du mot Espagnol *plata* , dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'ancien , que sous la forme de petits graviers anguleux , triangulaires & fort irréguliers , comme de la grosse limaille de fer. Sa couleur est d'un blanc moyen , entre la blancheur de l'argent & celle du fer , ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine , dans la relation qu'il publia en 1748 , d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette substance extraordinaire , & qu'on doit regarder comme un huitième métal , venoit des mines d'or de l'Amérique & se trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année suivante Wood , métallurgiste Anglois , en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagène , & les avoit soumis , avant personne , à des expériences.

De très-habiles chymistes se sont occupés depuis d'expériences



& de recherches sur la platine ; en Angleterre , M. Lewis ; en Suède , M. Scheffer ; en Prusse , M. Margraff ; enfin , en France MM. Macquer , Beaumé , de Buffon , de Morveau , de Sickengen , de Milly. Les travaux réunis de ces différens chymistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet , qu'on ne craint pas de dire , qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure. Elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir , aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer , mais qui est indissoluble dans les acides , & qui se fond avec beaucoup de difficulté. Enfin on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mélange , à-peu-près constant , de la platine brute avec l'or & avec le fer , avoit fait soupçonner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux ; & en effet , en fondant ensemble de l'or & du fer , ou mieux encore de l'or & du sable magnétique , semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine , on obtient un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette substance métallique : mais un examen plus approfondi semble avoir détruit cette opinion , & les expériences de MM. Macquer & Beaumé , & sur-tout celles de M. le baron de Sickengen , paroissent l'avoir démontré , que la platine est un métal particulier , qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre , & qui a des qualités qui lui sont propres.

Le peu de connoissances que les chymistes ont eues jusqu'ici de l'histoire naturelle de la platine , & la petite quantité qu'ils en ont eue en leur possession , ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données , & celles sur-tout dont on est redevable à M. le baron de Sickengen , sont suffisantes pour l'exactitude chymique. Il ne reste plus qu'à les rendre plus simples & moins dispendieuses.

La première opération à faire sur la platine , consiste à en séparer l'or , le fer & le sable magnétique , avec lequel elle est

unie. Pour remplir cet objet, on la dissout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à-peu-près parties égales d'acide nitreux & d'acide marin. Le sable qui est indissoluble, reste au fond du vase où l'on opère, & en transvasant la liqueur, on a une dissolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la séparation de l'or, on ajoute à la dissolution une petite portion de vitriol de fer. Aussitôt l'or se précipite, mais il n'en est pas de même de la platine qui continue à demeurer unie au dissolvant. Enfin pour se débarrasser du fer, on verse goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du sang de bœuf. Aussitôt le fer se précipite sous la couleur de bleu de Prusse, & il ne reste plus dans la dissolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainsi purifiée, il ne s'agit plus que de la séparer de son dissolvant, & c'est à quoi on parvient par l'addition du sel ammoniac. Ce sel précipite la platine sous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu se ramollit & se fond même; & en le forgeant sous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît, d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'académie des sciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée seule & chauffée à grand feu, se ramollit assez pour pouvoir être forgée & mise en barreaux; & cette circonstance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à suivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, est à-peu-près de la même pesanteur spécifique que l'or; il est d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer & de l'argent; il est susceptible de se forger, de s'étendre en lames minces, de se filer, mais il n'est pas à beaucoup près aussi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'est pas, à diamètre égal, en état de supporter un poids aussi fort sans se rompre. Dissous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes; & M. le comte de Milly est parvenu à  
varier

varier tellement ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit presque uniquement que de la platine.

L'or est susceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété : mais lorsqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend cassant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compacte, susceptible de prendre le plus beau poli, qui ne se ternit point à l'air, & qui seroit en conséquence très-propre à faire des miroirs de télescope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action sur la platine, M. Levis avoit proposé en conséquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la séparer d'avec l'or, auquel elle pouvoit avoir été unie : mais ce moyen a été regardé par les chymistes modernes comme incertain & fautif ; & il existe aujourd'hui des méthodes plus sûres. Telles sont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal présente des propriétés infiniment intéressantes pour la société. Il n'est attaquable par aucun acide simple, ni par aucun dissolvant connu, si ce n'est par l'eau régale ; il n'est point susceptible de se ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille ; il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indestructible, une dureté presque égale à celle du fer, une infusibilité beaucoup plus grande. Enfin on ne peut se refuser de conclure, en considérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au-moins, par sa supériorité sur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-tems.

Il seroit à désirer sans doute, qu'un métal aussi précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts & dans les laboratoires de chymie. Il réuniroit tous les avantages des vaisseaux de verre, de porcelaine & de grès, sans en avoir la fragilité. Un préjugé du ministère Espagnol, & qui a été long-tems celui de tous les chymistes, nous prive de cet avantage. On s'est persuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de manière à ne pouvoir en être



séparée par aucun moyen , & en conséquence on a cru devoir interdire l'extraction & le transport d'une substance qui pouvoit fournir des armes dangereuses à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens aussi simples & aussi faciles de séparer l'or d'avec la platine , que de séparer l'argent d'avec l'or ; aujourd'hui que les chymistes nous ont appris que lorsque ces deux métaux sont dissous dans l'eau régale , on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de mars , ou la platine par l'addition du sel ammoniac , & que dans les deux cas , ces deux métaux sont parfaitement séparés ; enfin , aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en consultant les académies , on ne peut douter que le gouvernement Espagnol ne s'empresse de tirer parti d'une richesse dont il paroît jusqu'ici qu'il est le seul possesseur , & dont il peut faire un usage utile pour sa nation & pour la société toute entière.

Hors une seule , la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois , y ont été transportées par des embrâsemens souterrains , des volcans , des tremblemens de terre ; par les révolutions que l'Amérique a essuyées , essuie encore tous les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de tems en tems ailleurs. Vers l'an 1730 , on trouva , non-loin de la ville de la Paz , un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un composé de six différentes espèces de ce précieux métal , depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois carats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloi dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids & très-élevés qu'elles sont riches & multipliées.

Sans avoir des monnoies , les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduisoient en bijoux , ou même en vases. Les torrens & les rivières leur fournissoient le premier de ces métaux : mais pour se procurer le second , il falloit plus de travail & plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre , mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jeter

eux-mêmes le minéral sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée , ou du moins l'y faire arriver , en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes , & l'on suivoit , dans un espace toujours très-peu étendu , les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux , qu'ils étoient dégagés des matières étrangères qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux , où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet , entièrement inconnu dans ces régions , fervoient à cette opération difficile.

Porco , peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda , en 1539 , la ville de la Plata , Porco étoit de toutes les mines que les incas faisoient travailler , la plus abondante & la plus connue. Ce fut aussi la première que les Espagnols exploitèrent après la conquête. Une infinité d'autres ne tardèrent pas à suivre.

Toutes , sans exception , toutes se trouvèrent d'une exploitation très-dispendieuse. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau , de bois , de vivres , de tous les soutiens de la vie , qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées , le sont encore , avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement. Leur produit , quoique égal à celui des premiers tems , ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fausses espérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya , découverte en 1703 , soixante lieues au Sud-Est de Cusco. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif , qui rendit d'abord beaucoup , mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées , parce que les eaux s'en étoient emparées. La disposition du terrain qui , du sommet des Cordelières , va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud , a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'est trouvé quelquefois sans remède ; d'autres

fois on l'a réparé ; le plus souvent il s'est perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tardèrent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies, plus égales, & par conséquent moins trompeuses. Plusieurs des premières sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachabamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier & de sable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois, il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, & l'autre de trois cens soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon & de deux espèces. Celle que dans la contrée on nomme *barra* se coupe comme le roc, & prend la route de Lima où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre & jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jetée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la nécessité d'aller moudre le minerai à une distance très-considérable.

A trente lieues Nord-Est d'Arequipa, est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement ; on ne cessa jamais de les exploiter, & leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui poursuivoit des chevreuils saisi, dit-on, pour escaler des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se



détachèrent & laissèrent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent; & l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussi-tôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cens toises d'élévation, & la couleur d'un rouge obscur. Avec le tems, une montagne moins considérable & qui sort de la première, fut également & aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe, la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré & qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 liv. chaque année. Mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 l. 4 s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 l. 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 l. 6 s. Depuis cette dernière époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,682 livres 12 sols.

Dans les premiers tems, chaque quintal de minerai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerai ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au lieu de 1250.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déjà arrivé si, au Potosi, la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentoit même, lorsque les eaux s'emparèrent des plus abondantes. Au tems où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, & tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célèbre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avoit attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minerai incorporé ou comme fondu dans la pierre, & par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocèse de la Paz & assez près de la petite ville de Puno, Joseph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, sans peser & sans mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils se chargèrent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits seroient capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-tems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenans s'associèrent, pour détourner les

sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754 , pour qu'on en retirât déjà quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y est combiné avec le soufre, il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appelées par les Romains, *Alpes juliaë*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cens pieds. On y descend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour y passer; & il y a des endroits où il fait si chaud qu'il n'est pas possible de s'arrêter, sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure dans une espèce d'argile ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette substance en forme de pluies & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite



du soufre & du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut à l'Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden déjà célèbre du tems des Romains : mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanica-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en servoient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le cahos où la conquête plongeait cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, selon quelques historiens, & en 1564 selon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanica-Velica a éprouvé plusieurs révolutions. Au tems où nous écrivons ; sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, & sa profondeur de cinq cens treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcboutans destinés à soutenir les terres, & trois soupiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux, éprouvoient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs. Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune ; soit parce que le mercure que le minerai contenoit a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur ; & encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire  
passer

passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres fort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Velica & des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de bled qu'on a semées, l'orge seul a germé; & encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans, nouvellement nés, périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, sont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des pères & des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-tems que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuenca, & n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque tems après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas, & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Velica que le mercure est livré au

public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consumma lui-même cent quarante-deux quintaux ; Taula, deux cens quarante-sept ; Pasco, sept cens vingt-neuf ; Truxillo, cent trente-un ; Cusco, treize ; la Plata, trois cens soixante-neuf ; la Paz, trente ; Caylloma, trois cens soixante-quatorze ; Carangas, cent cinquante ; Oruro, douze cens soixante-quatre ; Potosi, mille sept cens quatre-vingt-douze. Ce qui fut en tout cinq mille deux cens quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que, dans l'ensemble, la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres de mercure devoient recevoir cinq mille trois cens quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cens cinquante. Ce furent donc deux mille sept cens cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI.  
Renversement  
& réédification  
de Lima. Mœurs  
de cette capi-  
tale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, & devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, & de l'autre s'étend jusqu'aux Cordelières. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de fel qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures couvrent ces



campagnes fortunées. L'orge & le froment y prospérèrent long-tems : mais un tremblement de terre y fit , il y a plus d'un siècle, une si grande révolution , que les semences pourrissoient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima , ainsi que les autres villes des vallées , doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guère que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières & des édifices publics étoient également jettés sur la superficie de la terre , avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples que , dans la région qu'ils habitoient , c'étoit l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages , & qui portoient par-tout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient , leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées & employer le ciment , dirent-ils que leurs tyrans creusent des tombeaux pour s'enterrer ; & c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu , de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou , renversée en détail par onze tremblemens de terre , fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746 , à dix heures & demie du soir, tous ou presque tous les édifices , grands & petits , s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cens personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent mutilées ; & la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao , qui sert de port à Lima , fut également bouleversé ; & ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe , revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné.

Le peu de maisons & de fortifications , qui avoient échappé , devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célèbre , il n'y en eut que deux cens de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis , & les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages ; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes , quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses , que le pays en fut inondé.

Les esprits tombés depuis long-tems , comme en léthargie , furent réveillés par cette funeste catastrophe ; & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit d'éblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il falloit aller chercher à Guayaquil , & plus loin encore , tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. Il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges , qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé , s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité , de l'émulation , de l'industrie. Lima , quoique peut-être moins riche , est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682 , ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi , Duc de Palata , des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti ; & voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-tems les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement , la terre engloutit , à diverses époques , ces masses énormes ; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité , & ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses , & n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des

cannes assez semblables aux nôtres , mais qui n'ont point de cavité , qui sont très-solides , qui pourrissent difficilement & qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couverts par un toit de bois entièrement plat , recouvert aussi de terre glaise , précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance , que dans le pays on nomme chaglas , lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres , & les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction , les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature : mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur & de solidité auquel il ne seroit pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons où tous les ornemens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics , on s'est un peu écarté de la méthode ordinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil ; quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré ; ainsi que les colonnes , les frises & les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges , parallèles , & se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac qui baigne ses murs , les lavent , les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire , est heureusement distribué pour la commodité des citoyens , pour l'agrément des jardins , pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima , ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui règne sur toute l'étendue de la domination Espagnole , tient au Pérou deux sceptres dans ses mains ; l'un d'or pour la nation usurpatrice & triomphante ; l'autre de fer



pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme & la couleur de ces espèces de talismans , que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises , le succès de leurs intrigues amoureuses , l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malverfateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon , cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel , ils espèrent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs , que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde ? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir ; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis , par des legs qui vont enrichir ces hommes , qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi , l'ordre des sentimens , des idées & des choses est renversé ; & les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendiens volontaires. L'Anglois , le Hollandois , le François perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers ; & telle est la manie de léguer à l'église , qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici , l'on attache sa fortune à un *minaret* , pour l'assurer à son héritier ; là , on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère , par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers : mais , à la longue , l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée , l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter ; & ces Castillans , autrefois si redoutés , sont aussi petits devant la superstition , que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourroient faire soupçonner un abrutisse-

ment entier. Ce seroit une injustice. Depuis-le commencement du siècle , les bons livres sont assez communs à Lima ; on n'y manque pas absolument de lumières ; & il peut nous être permis de dire que les navigateurs François y semèrent , durant la guerre pour la succession , quelques bons principes. Cependant , les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisannes , ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindrait d'ôter des plaisirs à l'amour , en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église , expression qui , dans le pays , signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans , à pâques , les personnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour , contre l'usage , sur-tout contre le climat qui lutte sans cesse & l'emporte à la fin sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes , que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart , celles de Lima principalement , ont des yeux brillans ; une peau blanche ; un teint délicat , animé , plein de fraîcheur & de vie ; une taille moyenne & bien prise ; un pied mieux fait & plus petit que celui des Espagnoles même ; des cheveux épais & noirs qui flottent , comme au hasard & sans ornement , sur des épaules & un sein d'albâtre.

Tant de graces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens ; c'est une profusion sans bornes de perles & de diamans dans toutes les espèces de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur & de dignité à laisser égarer , à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme , même sans titre & sans noblesse , se montre-t-elle en public sans étoffes d'or & sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves , la plupart mulâtresses , en livrée comme les laquais , en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge & dans

leurs habits ; même dans leurs bouquets , comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes , & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux , comme des bergères.

Le goût de la musique , répandu dans tout le Pérou , se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons , que de concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante : mais on néglige trop les graces des bras , pour s'attacher à l'agilité des pieds , sur-tout aux inflexions du corps , images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes , toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste , goûtent & répandent dans Lima. Mais c'est particulièrement dans les délicieux salons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là , nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou six de large , & sur des tapis & des carreaux superbes , elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance , à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant , les divinités aiment mieux y être libres que fières ; & bannissant le cérémonial , elles jouent de la harpe ou de la guitarre , chantent même & dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent , dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs ancêtres , de quoi fournir à ces profusions : mais les biens fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles , même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme , dont il étend à la fois l'activité , les lumières & la puissance , ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse ; & les loix les ont confirmés dans une manière de penser si utile & si raisonnable. Leurs fonds , joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire , ont  
rendu



rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroïssoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet; la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être, tournèrent toutes les vues vers Panama.

XXXII.  
Panama fut long-tems le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, & à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'îles & assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien, régions sans habitans, sans culture, sans richesses, & qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-ferme à une époque où l'on espéroit beaucoup de leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois îles de son golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entièrement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble: mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles où se trouvent les perles, que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le

*mantas*, qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard. Aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse & le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouissoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Châgre, à Porto-Bello, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cens toises : mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie de Porto-Bello est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems & ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouverne-

ment. La garnison même , quoique composée seulement de cent cinquante hommes , n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle , aucune femme n'avoit osé y accoucher : elle auroit cru vouer ses enfans , se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes transplantées dans cette région funeste , où la chaleur , l'humidité , les vapeurs sont excessives & continuelles , n'ont jamais prospéré. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe , qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde , perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Bello ; & à en juger par le peu qu'il y en a , malgré l'abondance des pâturages , on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les défordres du climat n'empêchèrent pas que Porto-Bello ne devint d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien , les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions , s'y rendoient de leur côté , chargés de tous les objets de nécessité , d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose , mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons , que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise , lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent , ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement , il étoit permis aux négocians Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud , & aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés , les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs , ni difficiles. La franchise la plus noble , en étoit la base. Tout se passoit avec tant de bonne-foi , qu'on n'ouvroit pas les caisses des piastras , qu'on ne vérifioit pas le



contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Les méprises étoient réparées avant le départ des vaisseaux ou à leur retour. Seulement, il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastras reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçans Espagnols : mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez régulièrement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette règle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption, jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate Anglois, Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou qui envoyoit ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagène. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuèrent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale ; & dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue ; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le désordre. Le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie Angloise le privilège de pourvoir le Pérou d'esclaves. Elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvoit consommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que de cinq cens tonneaux, en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq navires, qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, & substituoient des effets nouveaux aux effets déjà vendus. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisoit les nègres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-tems ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On fait que Magellan découvrit, en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit, & l'on y a vu souvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siècles, on s'est mutuellement accusé d'ignorance, de prévention, d'imposture. Enfin, il est arrivé des voyageurs auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une stature élevée, & qui ont conclu d'un événement aussi décisif que leurs précurseurs avoient eu raison dans ce qu'ils affirmoient, & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées; & qu'il étoit vraisemblable que les sauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture.

## XXXIII.

Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.

Jamais, en effet, on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appelons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées. Il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même père & d'une même mère. Il y a des géants, des nains dans toutes les espèces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; & quel que soit le système qu'on préfère sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomènes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Patagons de celle de Feu, qu'on présume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans : tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques, qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-tems le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvoit le firent presque oublier. La hardiesse du célèbre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage sur les côtes du Pérou, inspira aux Espagnols la résolution d'y former un grand établissement, destiné à préserver de toute invasion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe, en 1581, avec vingt-trois navires & trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités si multipliées, que l'amiral n'arriva l'année suivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes & des vivres pour sept ou huit mois. Les restes déplorables d'une si belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie sûre, commode, spacieuse. Mais l'infortune qui avoit si cruellement assailli les Espagnols dans leur traversée, les poursuivit obstinément au terme de leur



voyage. On ne leur envoya aucun secours ; le pays ne fournissoit point de subsistances ; & ils périrent de misère. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible , vingt-trois , dont la destinée est toujours restée inconnue , s'embarquèrent pour la rivière de la Plata. Fernando Gomez , le seul qui restoit , fut recueilli , en 1587 , par le corsaire Anglois Cawendish , qui donna au lieu où il l'avoit trouvé le nom de port *Famine*.

Cependant , la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616 , des navigateurs Hollandois ayant doublé le cap de Horn , ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies , enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie , & ils gagnèrent dans les premiers tems jusqu'à huit cens pour cent. Les négocians de Saint-Malo qui s'étoient emparés de ce commerce , n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709 , ils les livrèrent à leur patrie , accablée par l'inclémence des saisons , par des défaites répétées , par une administration ignorante , arbitraire & fiscale. Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices , excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable , les marchandises tombèrent dans un tel avilissement , qu'il fut impossible de les vendre , & que plusieurs armateurs les brûlèrent , pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir. Et ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables ; lorsque la cour de Madrid prit , en 1718 , des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Cependant , ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencèrent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employèrent des bâtimens & des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages :

mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers ; & ces mers orageuses furent bientôt plus familières à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carrière.

XXXIV.  
Le Pérou est-il  
aussi riche qu'il  
l'étoit autre-  
fois.

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue , & long-tems avec raison , des richesses du Pérou s'étoit maintenue. La cour d'Espagne accusoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie ; & elle se flattoit que le nouveau systême les ramèneroit dans ses ports en aussi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence , à laquelle il fut impossible de se refuser , réduisit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été ; & que ce qu'elles avoient laissé de vuide n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jusqu'en 1753 , Lima ne reçut d'Espagne pour tout le Pérou que dix navires qui remportèrent chaque année 30,764,617 l. Cette somme étoit formée par 4,594,192 l. en or ; par 20,673,657 liv. en argent ; par 5,496,768 l. en productions diverses.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao , qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres. Six cens quintaux de quinquina , qui furent vendus 207,360 livres. Quatre cens soixante-dix quintaux de laine de vigogne , qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cens cinquante quintaux de cuivre , qui furent vendus 810,108 livres. Dix mille six cens quintaux d'étain , qui furent vendus 915,300 livres.

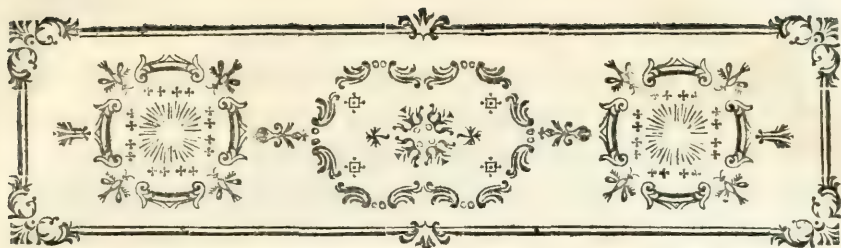
Dans l'or & l'argent 1,620,000 liv. appartenoient au gouvernement , 19,422,671 liv. au commerce ; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandises , il y avoit 1,381,569 livres pour la couronne , & 4,115,199 livres pour les négocians.

Le tems a un peu changé l'état des choses : mais l'amélioration n'est pas considérable.

*Fin du septième Livre.*

HISTOIRE



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

## LIVRE HUITIEME.

*Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols, Détail  
des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion.  
Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.*

**L**A raison & l'équité permettent les colonies : mais elles tra-  
cent les principes dont il ne devoit pas être permis de s'écarter  
dans leur fondation.

Un nombre d'hommes ; quel qu'il soit , qui descend dans une  
terre étrangère & inconnue , doit être considéré comme un seul  
homme. La force s'accroît par la multitude , mais le droit reste le  
même. Si cent , si deux cens hommes peuvent dire , *ce pays nous  
appartient* ; un seul homme peut le dire aussi.

Où la contrée est déserte , ou elle est en partie déserte & en  
partie habitée , ou elle est toute peuplée.

*Tome II.*

I i

P.  
Les Européens  
ont-ils été en  
droit de fonder  
des colonies  
dans le Nou-  
veau-Monde ?



Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité & aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, & je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asyle, le feu & l'eau, le pain & le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur & assassin. On m'a souffert. J'ai pris connoissance des loix & des mœurs. Elles me conviennent. Je desire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grace qu'on me fait, & dont le refus ne sauroit m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques, lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire : mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, & nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte, en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant seroit barbare, s'il venoit subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusque sur les confins du sien. Les forêts, les rivières & les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'est que je sois un voisin paisible, & que mon établissement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple est autorisé à pourvoir à sa sûreté présente, à sa sûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, si j'amasse des armes, si j'élève des fortifications, ses députés seront sages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami ? es-tu notre ennemi ? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre ? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruisions ; & la nation sera prudente, si à l'instant elle se délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raison pourra-t-elle, sans blesser les loix de l'humanité & de la justice, m'expulser & m'exterminer, si je m'empare de ses femmes, de ses enfans, de ses propriétés ; si j'attente à sa liberté civile ; si je la gêne dans ses opinions religieuses ; si je

prétends lui donner des loix ; si j'en veux faire mon esclave. Alors je ne suis dans son voisinage qu'une bête féroce de plus ; & elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent & si elle en a qui me soient utiles , je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres elle & moi de mettre à notre chose tel prix qui nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson les peaux de bête dont il se couvre , que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre , une coignée seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans , enchâssés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs , j'ai traversé les mers pour rapporter ces objets utiles , & je les traverserai de rechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage , les avaries & les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer , le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui cède mon fer dont il connoît toute l'utilité , pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux , ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un , ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse , ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir , on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chasser. Si je me jette sur la denrée étrangère , sans en offrir le prix , ou si je l'enlève furtivement , je suis un voleur qu'on peut tuer sans remords.

Une contrée déserte & inhabitée , est la seule qu'on puisse s'approprier. La première découverte bien constatée fut une prise de possession légitime.

D'après ces principes , qui me paroissent d'éternelle vérité , que les nations Européennes se jugent & se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'est occupée par aucun peuple de l'ancien , aussi-tôt ils enfouissent une petite lame de métal , sur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE

NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle ? N'êtes-vous pas aussi injustes, aussi insensés que des sauvages portés par hasard sur vos côtes, s'ils écrivoient sur le sable de votre rivage ou sur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS. Vous n'avez aucun droit sur les productions insensibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrogez un sur l'homme votre semblable. Au lieu de reconnoître dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un esclave, une bête de somme. O mes concitoyens ! vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière ; & vous avez des notions de justice ; une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement. Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols ; & il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II.  
Premières  
irruptions des  
Espagnols dans  
le Chili.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordelières, & neuf cens lieues de côte depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux isles de Chiloe qui la séparent du pays des Patagons. Les incas soumièrent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée ; & ils se proposoient d'assujettir le reste : mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535 ; avec cinq cens soixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili, on ne connoissoit que deux chemins, & ils étoient regardés l'un & l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau & sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse & couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général ; & il se décida pour



le dernier passage , par la seule raison qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols & à dix mille Indiens : mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé , & y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages , si des intérêts particuliers ne lui eussent fait désirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Cordelières. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée ; & les hasards furent si heureux , qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro , & le précipita peut-être dans les entreprises où il trouva une fin tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia , qui les conduisoit , y pénétra sans résistance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la discipline de l'Europe les avoient jettées , qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelques cantons , découragés par des pertes répétées , se déterminoient à la soumission , un plus grand nombre s'obstinoit à défendre leur liberté , quoique avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien , à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane , entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers , lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune , qu'il mit à la file l'une de l'autre & les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute , elle devoit , au lieu de se replier sur la seconde , aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre , qui fut fidèlement suivi , déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps , sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos , Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems

d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres fuivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient avec satisfaction ces sauvages. Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables, arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre les postes qui leur restoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

### III.

Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.

Ces hostilités meurtrières se sont renouvelées, à mesure que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, & n'ont guère été interrompus que par des trêves plus ou moins courtes. Cependant depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel & de la rivière Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordelières. Comme ces peuples sont plus rapprochés par leurs habitudes des sauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps & ne traînent après eux ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres, dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre; ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se

mesurer avec les Européens en rase campagne, & qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; & voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes Européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. De-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière étoit autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'océan.

IV.  
Etablissemens  
formés dans le  
Chili par les  
Espagnols.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou



fix cens toises de la mer, pour contenir les Indiens & pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagé & brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparaíso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y envoyer. Peu-à-peu, les agens de ce commerce qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors, ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante & ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, & quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril & de mai, les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires, si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures & de Sant-Yago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues & qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie : mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574, il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'océan Pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-tems sous l'inspection immédiate des

vice-rois

vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une surveillance trop éloignée; & la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensoit aux isles de Chiloé. Le bonheur qu'avoient eu les Jésuites de réunir & de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & sept ou huit de large, fit naître le desir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été construite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est Sant-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli aussi-tôt avec un agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maisons y sont, à la vérité, fort basses & construites avec des briques durcies au soleil: mais elles sont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes endedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraichies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité; & le nombre en feroit plus grand, sans neuf couvens de moines & sept de religieuses que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses, sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'esprit général de la superstition; importance qui s'est depuis très-affoiblie dans quelques contrées; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumières dans quelques autres; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, & qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles seroient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

Sant-Yago est la capitale de l'état & le siége de l'empire. Celui qui y commande est subordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre: mais il en est indépendant comme chef de la justice & président de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus dans la province, sont chargés, sous ses ordres, des détails de l'administration.

Il s'est successivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cens mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés esclaves que fournit l'Afrique ; & la plupart sont consacrés au service domestique. Les descendans des premiers sauvages, que de féroces aventuriers asservirent avec tant de peine, ou se sont réfugiés dans des montagnes inaccessibles, ou se sont perdus dans le sang de leurs conquérans. Tous les colons sont regardés & traités comme Espagnols. La noblesse de cette origine ne leur a pas inspiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui est si général dans leur nation. La plupart de ces hommes sains, agiles & robustes vivent sur des plantations éparées, & cultivent de leurs propres mains un terrain plus ou moins vaste.

V.

Fertilité du  
Chili, & son  
état actuel.

Ils sont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours serein ; par le climat le plus agréablement temperé des deux hémisphères ; sur-tout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique assez négligemment préparées, sont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité & toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, & les chevaux, en particulier, ont acquis une vitesse & une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fisc n'avoit reçu aucune année, pour son vingtième de ce précieux métal, au-delà de 50,220 liv. A cette époque fut érigé dans la colonie un hôtel des monnoies. L'innovation eut des suites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 livres 4 sols ; & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcalala & les douanes ne rendoient que 324,000 livres, & ils en rendent 1,080,000 l. Ces diverses branches de revenu sont grossies, depuis 1753, par la vente exclusive du tabac.

Aussi le Chili n'a-t-il plus besoin de puiser dans les caisses du Pérou pour ses dépenses publiques. La plus considérable est



l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 l. 12 sols pour la solde des mille fantassins, des deux cens quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ces forces, dispersées dans les isles de Juan Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayso, sur les frontières des Andes, il y a dans Valdivia une garnison particulière de sept cens quarante-fix soldats qui coûte 655,473 l. 12 s. Ces moyens de défense seroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer : mais il seroit raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce avec les Indiens voisins de sa frontière, avec le Pérou & le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connoissent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente jusqu'à mille livres, selon la finesse plus ou moins grande de son tissu, & principalement selon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand, qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indistinctement sa marchandise à tous

## VI.

Commerce du Chili avec les sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

ceux qui la demandent. Ses opérations finies , il annonce son départ , & tous les acheteurs s'empresseient de lui livrer , dans le premier village où il s'est montré , les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les draps & les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts ; c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands , dans une de nos foires , distribuoit indistinctement ses effets , sans garantie , sans sûreté à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir ; croyez-vous qu'il en réparât un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée ? Ce que des hommes , sous l'empire de l'honneur & des loix religieuses & civiles , ne rougiroient pas de faire , un sauvage , affranchi de toute espèce de contrainte , ne le fera pas. O honte de notre religion , de notre police & de nos mœurs !

Jusqu'en 1724 , on vendit à ces sauvages du vin & des eaux-de-vie , dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse , ils prenoient les armes ; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient ; ils dévastèrent les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation ; dans les femmes envers leurs maris , lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs ; dans les esclaves envers leurs maîtres ; dans les sujets envers les souverains négligens ; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtimement des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués : chez nous , par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits : chez eux , en cent manières diverses , entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître & qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne , soit par la

superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison, sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier & brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, & au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également par-tout; parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, & stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé de-là, que par-tout où s'est établi un gouvernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le magistrat ou le préjugé, elles se sont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guère moins destructives de ces peuples que nos armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités, dont nous avons inondé cet autre hémisphère.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins & des eaux-de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenoit avec eux: mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-tems aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la sayance,



plusieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; & alors ces voyages duroient une année entière.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour forcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles & sur-tout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des nègres, & on lui donnoit beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette dernière branche de commerce seroit interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'océan. On a jugé plus court, plus sûr & même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cens soixante-quatre lieues de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordelières.

Si les rapports des deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce fera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problème paroît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner sa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues avec une

certitude morale de naufrage. Dans cette faison, il convient de préférer la mer ouverte & par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable privèrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphère lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même, lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

C'est une vaste région, bornée au Nord, par le Pérou & le Brésil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant, par le Brésil; au Couchant, par le Chili & le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les Géographes croyoient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires Espagnols & Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière, sans avoir aperçu cet amas d'eau, qu'on disoit immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrain fort bas, couvert depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la faison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale; & que vers le dix-huitième, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit

## VII.

Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.

nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; & quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auroient pas été faibles par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui étoit commun dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture: c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embaras. Quoiqu'ils véussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay, fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

*La Victoire*, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales beaucoup d'épicerie. L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un  
nouvel



nouvel armement , qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage , ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin , soit , comme il est plus vraisemblable , que ses équipages commençassent à se mutiner , il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve ; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens , mis inhumainement à mort , se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent ; & bâtit une espèce de fort à Rio-Tercero qui fort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger que , pour s'établir solidement , il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit ; & , en 1530 , il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avoit laissés dans la colonie furent massacrés la plupart ; & le peu qui avoit échappé à des flèches ennemies , ne tarda pas à le fuivre.

Des forces plus considérables , conduites par Mendoza , parurent sur le fleuve en 1535 & jettèrent les fondemens de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim , dans des palissades , ou à se vouer à une mort certaine , si l'on hasardoit d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paroissoit la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée : mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines ; & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvoient plus rester , & allèrent fonder en 1536 l'Assomption , à trois cens lieues de la mer , toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole : mais , dans leurs idées , c'étoit s'approcher des richesses ; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant , il falloit se résoudre à périr , ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes , parut propre à opérer ce grand changement , & l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples , si étrangers l'un à l'autre , sortit la race des métis , qui , avec le tems , devint

si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuoît à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il sembloit punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs navires qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste, leur avarice si long-tems trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations, qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquéroient de l'accroissement. La plupart finirent par se rendre au Chaco.

#### VIII.

Ceux des Indiens qui ne veulent pas

Ce pays, qui a deux cens cinquante lieues de long & cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme

dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-six ou quarante-sept sont très-imparfaitement connues.

subir le joug  
de l'Espagne  
se réfugient  
au Chaco.

Plusieurs rivières traversent cette contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas & se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de la Plata. Son cours paroïssoit la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay & le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta de la remonter. Les peuples, qui en occupoient les rives, comprirent fort bien que tôt ou tard, ils seroient asservis, si l'expédition étoit heureuse ; & ils prévirent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étoient chargés.

Dix-neuf ans après, les Jésuites reprirent ce grand projet : mais après avoir avancé trois cens cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, qui sont dans ces régions le tems de la sécheresse ; & personne ne parut douter que cette entreprîse n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-tems inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

IX.  
Les Espagnols  
parviennent à  
fonder trois  
grandes provin-  
ces. Ce qui est  
propre à chacu-  
ne d'elles.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays



peut consommer ; & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-tems. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebracho qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre, & qui à cause de la difficulté des transports est vendu, au Potosi, jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département, est abondante en or & en cuivre, on y a déjà ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Espagnols, Indiens & nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades dont Sant-Yago del Estero est la principale, ou distribués sur des domaines épars dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue & comptent jusqu'à quarante mille bêtes à corne, jusqu'à six mille chevaux, sans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province, appelée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cens seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celles des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes & y cultive du tabac, du coton, du sucre qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incursions des Portugais du côté de l'Est & à celles des sauvages au Nord & à l'Ouest.

Il falloit trouver le moyen de repouffer des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts ; des terres furent destinées pour leur entretien ; & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser en payant depuis soixante jusqu'à cent francs selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buenos-Aires, faisoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-tems son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht, ouvrit avec elle l'établissement Portugais du Saint-Sacrement, & qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chili & le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre, chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques, augmentèrent sa population & son activité. L'une & l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixèrent dans cette contrée, lorsque les cours de Madrid & de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-tems incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en 1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve, depuis l'océan jusqu'à Buenos-Aires, & depuis Buenos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes : tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges & formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers qui étoient tous de terre, il y a cinquante ans, ont acquis

## X.

De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

de la solidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de fix à sept cens hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cens quarante-trois miliciens, Espagnols, Indiens, nègres & mulâtres libres sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à soixante lieues de la mer. Les vaisseaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur; qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précèdent, la sonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber & attendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village, formé par quelques cabanes; construites avec du jonc, couvertes de cuirs & dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances; & il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine, où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asyle, fit bâtir, en 1726, quarante lieues au-dessous de Buenos-Aires, la ville de Montevideo sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries, judicieusement placées, la protègent du côté du fleuve. Malheureusement, on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau, & on est réduit à



s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de grands inconvénients pour les navires marchands : mais les vaisseaux de guerre dépérissent vite sur cette vase & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, ont remarqué, qu'avec peu de travail & de dépense, on auroit pu faire au voisinage un des plus beaux ports du monde, dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir, il ne falloit que creuser le banc de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt, un plus tard à ce parti ; puisque Maldonado, qui faisoit tout son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée *caacuy*, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles : elle est fort supérieure aux deux autres ; mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle *caamini*, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le *caaguazu*, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert ; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villa-Rica, qui s'étoit

# XI.

De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.

approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu-à-peu à rien, par la même raison qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin au commencement du siècle, fut bâti Cuniguati, à cent lieues de l'Assomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay : mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur consommation, en ramassèrent avec le tems pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce tems, ils manquoient tous d'instruction. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les missions, privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jésuites tirèrent du Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles se développèrent très-rapidement, & ne dégénérèrent pas, au moins, d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols & les autres habitans de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément, & à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée & presque en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron & des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par dessus, doit être bue sur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

L'herbe

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe qui n'en compte point ; & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ses excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile est très-multiplié sur le territoire de Buenos-Aires. Les habitans du Tucuman y portent des bois de construction & de la cire, qu'ils échangent chaque année contre soixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta ; & par des routes de six cens, de sept cens, de neuf cens lieues, ils sont conduits en troupeaux de quinze cens ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cusco, de Guanica-Velica, depuis soixante-dix jusqu'à cent livres, suivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potosi seize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés sur son propre territoire. Ce sol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit possible de leur trouver quelque débouché.

Une connoissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route que prennent les caravans qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette région. Outre qu'on ne l'entreprendroit pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle seroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou presque rien à se demander. Buenos-Aires seule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude ; & elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili & avec le Pérou. Originellement, les caravanes, qui formoient ces liaisons, employoient le secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser : mais, avec le tems, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importants.

## XII.

Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Espagne.



Des charriots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont trainés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux & font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cens soixante-sept lieues; & ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cens soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastras ou 21 livres 8 sols par quintal, & les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à corne suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le charriot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour la nourriture & pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministère avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buenos-Aires. C'étoit un entrepôt d'où il s'agissoit de faire arriver les lettres & les passagers dans toutes les possessions Espagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cens quarante-six lieues jusqu'à Lima, de trois cens soixante-quatre jusqu'à Sant-Yago; & des déserts immenses occupoient une grande partie de ce vaste espace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou & du Chili, au grand avantage des trois colonies & par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importants; mais ils y ont été apportés des contrées limitrophes. De ses propres domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buenos-Aires pour remonter le fleuve, ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement, que personne ne daigna se les approprier, lorsqu'on rétablit la ville. Dans la suite, il

parut utile de les affommer pour en vendre la peau à l'Europe. La manière dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs se rendent à cheval dans les plaines où ils savent qu'il a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur & lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à des chiens sauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à si bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutassent ceux qui avoient la plus légère imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le tems, le nombre en diminua tellement qu'il fallut donner 43 liv. 4 sols pour les grands, 37 liv. 16 s. pour les médiocres & 32 liv. 8 sols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret se réduire peu à peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses; & depuis ces innovations, les cuirs qui sont tous en poil & qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, ont baissé d'environ un tiers. Tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut, par an, de cette colonie 8,752,065 livres. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 liv.; l'argent pour 3,780,000 liv.; & les productions pour 3,447,360 liv. Le dernier article fut formé par trois cens quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans son sein, des valeurs nouvelles; & parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richesses, est sortie

des mains des Portugais ; & parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissoit.

XIII.  
Innovation  
heureuse, qui  
doit améliorer  
le sort du Pa-  
raguay.

L'empire immense que la Castille avoit fondé dans l'Amérique Méridionale fut long-tems subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison & qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrit les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint, à la fin, si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette gigantesque domination. Elle restoit encore beaucoup trop étendue ; & le ministère l'a de nouveau restreinte, en 1776, en formant d'une partie du diocèse de Cusco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay une autre vice-royauté, dont le siège est à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, sans doute, à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satyres de ses détracteurs rendirent également célèbres.

XIV.  
Principes  
sur lesquels les  
Jésuites fondè-  
rent leurs mis-  
sions du Para-  
guay.

On dévastoit l'Amérique depuis un siècle, lorsque les Jésuites y portèrent cette infatigable activité, qui les avoit fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureusement plongées ; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisoit tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avoit jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts & de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès, plus ou moins



grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone & dans quelques autres contrées. Cependant, aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivoient les incas dans le gouvernement de leur empire & dans leurs conquêtes.

Les descendants de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontières avec des armées qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher; & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propofoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les massacroit, & on fondoit inopinément sur ceux qu'ils représentoient. Les troupes provoquées avoient assez généralement la supériorité; mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire & traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée Péruvienne attaqua la première; & il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser, jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser

à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oïveté; le respect pour la religion & les vertus: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas se retrouva au Paraguay ou y fut même perfectionné.

Les incas & les Jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix avoient été sévères dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens; on n'y craignoit que sa conscience.

A l'exemple des incas, les Jésuites avoient établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne: c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que, loin de pallier ses crimes, le repentir le lui faisoit aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venoit la demander à genoux. Plus elle étoit sévère & publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi le châtimement qui, par-tout ailleurs, effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissoient point de propriété; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accusoit & se punissoit volontairement: toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie: mais il faudroit



que la religion n'inspirât que les devoirs de la société ; n'appellât crime , que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité ; ne substituât pas , dans ces préceptes , des prières aux travaux , de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité , des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires Espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées , leurs usages monastiques. Cependant , peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes , avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même , & il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger , le tisserand , le ferrurier , le tailleur déposoient leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états ; & c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits , aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur , des cantiques touchans , des peintures qui parloient aux yeux , la majesté des cérémonies : tout attiroit , tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés , où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif , n'étoit excédé de travail ; où la nourriture étoit saine , abondante , égale pour tous les citoyens sainement vêtus , logés commodément : où les vieillards , les veuves , les orphelins , les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre : où tout le monde se

## XV.

Pourquoi les hommes ne se font-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions ?



marioit par choix, fans intérêt, & où la multitude des enfans étoit une consolation, fans pouvoir être une charge : où la débauche inféparable de l'oïfiveté qui corrompt l'opulence & la misère ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine : où rien n'irritoit les passions factices & ne contrarioit les passions réglées par la raïson & par la nature : où l'on jouïffoit des avantages du commerce, fans être exposé à la contagion des vices du luxe : où des magasins abondans, des fecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une reffource assurée contre la difette qu'amenoient l'inconstance & l'intempérie des faïsons : où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste néceffité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée : où l'on ignoroit jufqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'efpèce humaine. Un tel pays devoit être, ce femble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui fe jette dans le Paraguay fous le vingtième degré de latitude méridionale, jufqu'à l'Uruguay, qui fe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières qui descendent des montagnes voisines du Bréfil, dans les plaines qui féparent ces rivières, les Jéfuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille fept cens foixante & une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-deffus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-deffus de cent vingt-un mille cent foixante-huit.

On foupçonna long-tems les religieux instituteurs de diminuer la lifte de leurs fujets, pour priver l'Efpagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement fousmis ; & la cour de Madrid montra fur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes diffipèrent ce foupçon auffi injurieux que mal fondé. Etoit-il vraifemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole,

l'idole, sacrifiât à un intérêt obscur & bas, un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux ?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société, pour ne la pas calomnier si grossièrement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'étoit une chimère. Si les Jésuites avoient découvert de pareils trésors, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monacal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr ; dans l'exécution violente des loix imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats ; dans la violation des privilèges publics & l'établissement des privilèges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes ; parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, sans doute, celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entières venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit

dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens , qui pouvoient , ou massacrer leurs pasteurs ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits foibles & les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnèrent que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat , auquel les siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée , malgré les réclamations continuelles de la nature , de la raison , de la société. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnèrent pas seulement à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables , & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne fau-  
roit douter que la maxime , qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances , ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions , que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété , quand elle est jointe à la cupidité , à l'ambition , au luxe , à une multitude de besoins factices , à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens ; les bornes de nos possessions , tantôt beaucoup trop resserrées , tantôt beaucoup trop étendues , arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée ; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété , sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers que le terrain occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit , & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols leurs



missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophytes de laisser périr leurs enfans qui seroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageoit ici mon indignation!

Aux chimères qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands qui n'étoient qu'au nombre de deux cens soixante-quinze ne purent, il est vrai, amener que neuf cens des vingt-deux mille Guaranis qui composoient cet établissement naissant: mais le glaive & la misère en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana & de l'Uruguay où l'on avoit résolu de les fixer.

La passion qu'avoient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asyle, & devoient, avec le tems, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphère, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les Jésuites applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission étoit forcée: mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triomphèrent des oppositions & des préjugés. En

1639, on accorda des fusils aux Guaranis ; & cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux , à trois cens lieues de leurs frontières une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoissoit une passion insurmontable. Dans ces longues & pénibles courses, plusieurs périssoient de faim & de fatigue. Quelquefois durant leur absence des sauvages errans dévastèrent des plantations privées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite-vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les Jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone, ou se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés ?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta sur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement sur le Parana, étoit chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y verfoient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravèrent ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avoient apportée du fond des forêts, ils se nourrissoient de fruits verts, ils mangeoient les viandes presque crues, sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière, la masse du sang, altérée par l'air & les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

#### XVI.

Examen des reproches faits aux Jésuites touchant les missions.

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quel nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid, que ces peuples ne feroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffi-

fisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en feroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides & destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent & peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoit à Buenos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vases & des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les besoins de l'état n'absorboient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des Jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt fardide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouvèrent que des forêts, des serpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement, leurs successeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraisemblablement, ils cherchèrent un accroissement de fortune & de puissance, où ils ne devoient voir que la



gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter sur tout le globe une influence déjà trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accusèrent pas les Jésuites d'avarice, censurèrent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités ? S'ils dûrent leurs heureuses institutions à la superstition, ce sera la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, paroïssoit craindre que les républiques fondées par les Jésuites, ne se détachassent un peu plutôt, un peu plus tard de l'empire, à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient, à ses yeux, les soldats les plus exercés du nouvel hémisphère. Elle les voyoit obéissant par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'échafaud, qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Mais c'étoit surtout leur gouvernement qui causoit ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile & l'autorité religieuse, qui partent de la même source & qui doivent rendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer

dans ses idées & dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, & forma, dès son origine, une rivalité secrète entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette disposition éclata, lorsque les barbares du Nord fondirent sur la domination Romaine. Les chrétiens, persécutés par les empereurs païens, s'empressèrent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêchèrent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposoit l'obligation de détruire l'ancien, & demandèrent les décombres des temples pour élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires. Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis & les siens, prirent des terres & des hommes & en cédèrent à l'église. Ils exigèrent des tributs, & en exemptèrent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimèrent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédoient. De ce mélange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui, & qui depuis se sentant le plus foible, se contenta de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans, qu'ils troublèrent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, profitèrent du mal que leur société avoit fait souvent en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophytes.

Un pareil système rendoit-il redoutables ces législateurs ? Quelques personnes le pensoient dans le Nouveau-Monde ; & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'ancien :

XVII.

Les peuples  
étoient-ils heu-  
reux dans ces

missions , &  
ont-ils regretté  
leurs législa-  
teurs ?

mais par-tout on manquoit des lumières nécessaires pour asseoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appelloit leur empire, a paru démontrer qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le feroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit, sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austère, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie & sans aigrir leur humeur ? Les Guaranis étoient des espèces de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtement. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusque dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte & la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austères. L'égalité à laquelle ils étoient réduits & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entre eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces ? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qu'il lui suffit ; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes ; & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le sien. Son cœur ne sentoit aucun besoin. S'il étoit sans vice, il étoit aussi sans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé.

Un



Un Guaranis passionné auroit été l'être le plus malheureux ; & l'homme sans passion n'existe, ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage ? Mais négligez tout ce qui précède, & ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devoit aux soins de ses législateurs, & il en avoit vivement, continuellement senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion, qu'il seroit affranchi, & qu'il n'en seroit pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse ; & c'est la raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne font que des ingrats.

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, & certainement fort supérieur à tout ce qui existoit dans le reste du nouvel hémisphère. On y observoit les loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés, & on y en connoissoit quelques-uns d'agréables. L'abondance y étoit universelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre des bêtes à corne s'y élevoit à sept cens soixante-neuf mille trois cens cinquante-trois ; celui des mulets ou des chevaux, à quatre-vingt-quatorze mille neuf cens quatre-vingt-trois ; celui des moutons, à deux cens vingt-un mille cinq cens trente-sept ; sans compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs, concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la religion à des moines de S. Dominique, de S. François & de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner, sans doute,

XVIII.  
Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions.

si l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui persuader de retirer les Guaranis d'une région peu salubre & trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté & que les peuples refusent de quitter les tombeaux de leurs pères, ils seront réduits à se disperser; s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesseront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde sera renversé.

Mais voilà assez, & peut-être trop de détails, sur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique Espagnole pendant trois siècles. Il est tems de remonter aux principes qui dirigèrent la fondation de ce grand empire; & de tracer, sans malignité comme sans flatterie, les suites d'un système dont l'antiquité n'avoit ni laissé, ni pu laisser de modèle. Nous commencerons par faire connoître les différentes espèces d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

## XIX.

Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole, & premièrement les *chapetons*.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphère les commandans chargés de lui donner des loix, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique, & reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guère que quelques magistrats, quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement: mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission, & ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable & quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués: mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honoroit leurs pères: ils deviennent simplement *créoles*.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang Espagnol dans le nouvel hémisphère. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent ; d'autres ont eu d'illustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués : mais peu d'entre eux ont manié les grands refforts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance & s'écarta rarement de ce système bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragèrent. Ils achevèrent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choses, cette élévation dont il leur avoit été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesques, achevèrent la dégradation de leur caractère. Une porte restoit ouverte à l'ambition de ces colons proscrits, en quelque sorte, sur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'église font en Espagne des carrières plus ou moins brillantes qu'il leur est libre de parcourir. Il n'y en est cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame est entièrement flétrie, ou parce que les distances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naissance moins distinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce ; & ceux-là ont été les plus sages & les plus utiles.

XX.  
Les créoles.

La supériorité que les chapetons affectent sur les créoles, ceux-ci la prennent sur les *métis*. C'est la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Espagnols qui, dans les premières époques de la découverte, abordèrent au Nouveau-Monde n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus considérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnèrent leur foi aux filles du pays les plus distinguées ou les plus agréables. Souvent même, sans les épouser, on les rendit mères. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur père : mais le préjugé les plaça plus bas.

XXI.  
Les métis.



Ce n'est guère qu'après trois générations, c'est-à-dire lorsque leur couleur ne diffère en rien de celle des blancs, tous très-basanez, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils sont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité si flatteuse, ces métis, par-tout très-nombreux & dont l'espèce se renouvelle sans interruption, s'occupoient la plupart des arts mécaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils sont encore réduits à continuer les mêmes travaux jusqu'à ce qu'une alliance heureuse ou quelque circonstance particulière les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaisirs & dans la mollesse.

XXII.  
Les nègres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503, on y porta quelques noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Américains & qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las-Casas, auquel il manquoit des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. Charles-Quint permit en 1517 que quatre mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies Espagnoles; & le courtisan Flamand qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de son privilège.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presque entièrement, mais les Portugais devenus sujets de la cour de Madrid le ranimèrent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portoit si impatiemment, & ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagèrent, en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; & ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les François, qui venoient de donner un roi à l'Espagne, se

mirent trop légèrement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissmens à la côte d'Afrique , encore peu instruits dans les opérations maritimes , malheureux durant le cours d'une longue guerre , ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud , à laquelle le ministère Britannique l'abandonna , se chargea de livrer , chacune des trente années que devoit durer son privilège , quatre mille huit cens Africains aux établissemens Espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi : mais , tout le reste du tems , il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastras & un tiers ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cens suivans furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 livres avancées à la cour de Madrid , & qui ne devoient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V se dédommagea de ce sacrifice en se réservant la quatrième partie des bénéfices que feroit la société. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui , en 1739, divisèrent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits : mais la compagnie qui la représentoit fut déterminée , par un dédommagement qu'on lui offrit , à céder les courts restes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laisseroit pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne , négociant de Londres , succéda , sous un nom Espagnol , à l'association du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Aires , devenu l'entrepôt de ce commerce , furent telles , qu'en 1752 il se trouva ruiné , qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui , plus sagement dirigée ou mieux surveillée , devoit donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des esclaves

qui devoient au fisc 216 livres par tête , & qui après avoir payé cette taxe rigoureuse étoient introduits librement sur le continent & dans les isles. Les Anglois qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba remplissoient fidèlement leurs engagements ; lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de système.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce Espagnoles , Françaises & Génoises établies à Cadix. Cette compagnie , mal servie par ses facteurs & très-obérée , alloit se dissoudre , lorsqu'en 1773 le ministère jugea qu'il étoit de sa sagesse & de sa justice d'accorder des adoucissmens aux conditions qu'il avoit d'abord imposées. On prolongea le privilège , on diminua les charges ; & depuis cette époque , l'importation des esclaves a pris une nouvelle activité. Ils sont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens , d'abord vous doutâtes si les habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger sans remords , parce qu'ils étoient noirs & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassez la connoissance de Dieu votre père commun , chose horrible à penser ! Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards & leurs mains vers le ciel ; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux mystères ; associés aux prières , aux offrandes & aux espérances à venir d'une religion commune ; quand vous les eûtes avoués pour frères ; l'horreur ne redoublait-elle pas , lorsqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette consanguinité sacrée ? Vous les avez rapprochés de vous ; & vous allez au loin les acheter ! & vous les vendez ! & vous les revendez comme un vil troupeau de bêtes ! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévastée , vous en corrompez & dépeuplez une autre. Si la mort est préférable à la servitude , n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique ? Anglois , François , Espagnols , Hollandois , Portugais , je suppose que je m'entre-



tienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, & que je lui demande quelle est la forte de compensation qu'elles ont stipulée, dans l'échange qu'elles ont fait ? Qu'imaginera-t-il ? De l'or, des denrées, des privilèges, une ville, une province ; & c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré ? Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étrangères pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle a pu se proposer en exigeant, en 1778, du Portugal la cession de deux de ses isles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent Espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres ; & ce honteux ministère les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuse & vigoureuse des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigène. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis ? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier ; que celui-là étoit accoutumé au joug ; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si

l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi ; c'est que par-tout ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais ; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternativement esclave & maître : dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

## XXIII.

Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.

Les Indiens forment la dernière classe des habitans dans une région qui appartenoit toute entière à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à la volonté de ses souverains : mais l'indolence des Américains & les murmures des Espagnols le déterminèrent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Isabelle confirmèrent, en 1504, cet arrangement avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignèrent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refusèrent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies ; ils accabloient d'anathêmes, dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau, en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouvèrent, en 1516, dans Las-Casas un défenseur plus

plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses follicitations déterminèrent Ximenès, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcèrent ne furent pas ceux que leur profession faisoit préfumer. Ils se décidèrent pour les répartitions : mais ils en déclarèrent déchus tous ceux des courtifans & des favoris qui ne réfidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Cafas, que le ministère lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les furintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accusoit d'avoir facrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeler, & on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laiffa feuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de fe conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castille eux-mêmes demandèrent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déjà d'accordées. Lorsque ces ordres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déjà établies comme dans les autres colonies, & les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions founifes à la Castille, on marquoit fans cefse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, fi les peuples affujettis cefsoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert fans fruit un fi riche hémifphère faisoit une grande impression fur le ministère : mais auffi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jeter les



nations dans la servitude , étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude , on permettoit, on défendoit au hafard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans , jusqu'à cette époque , elles étoient réellement perpétuelles , parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvelées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémisphères. O Las-Casas ! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siècles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplâssent & qu'il y eût des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté, la première statue qu'on y élèveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & l'Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument : **DANS UN SIÈCLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT.** En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces tems heureux n'être pas aussi éloignés que je l'apprends !

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la couronne. Ce statut est sans force au Mexique & dans le Pérou, il allume une guerre sanglante & opiniâtre. On est réduit à l'annuller trois ans après : mais l'autorité se trouve assez solidement établie, en 1549, pour oser braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulèvemens.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout service

personnel, & règle le tribut qu'ils seront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, jusqu'alors si oppresseurs, de résider dans l'étendue de leur juridiction & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation & d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des ateliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux & d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magistrat & donner caution pour les vexations qu'il se pourroit permettre.

La taxe imposée aux naturels du pays pour faire subsister les conquérans avec quelque dignité, n'est pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux sont obligés de réunir leurs sujets dans une bourgade, de leur bâtir une église, de payer le ministre chargé de leur instruction. Ils sont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où est située leur répartition, & d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repousser l'ennemi, soit étranger, soit domestique. Il ne leur est permis de s'absenter qu'après s'être fait remplacer par un soldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouvèrent aucune altération remarquable jusqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même manière; mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres seroient grévées de pensions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorsqu'elles deviendroient vacantes &, à mérite égal, être distribuées de préférence aux héritiers des conquérans, & ensuite aux descendans des premiers colons. La cour s'apercevant que la faveur decidoit plus souvent de ces récompenses que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fussent nulles, si elle ne confirmoit dans six ans pour le Pérou & dans cinq ans pour le reste de l'Amérique les graces accordées par les vices-rois. Cependant le commandeur entroit en jouissance aussi-tôt qu'il étoit nommé. On exigeoit seulement qu'il assurât la restitution des sommes qu'il auroit

touchées, si le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le tems p̄scrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siècle, le gouvernement s'appropriâ le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la première année, & ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fût possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne & le bonheur de l'autre hémisphère ? Qui le fait ? Dans la solution d'un problème où se compliquent les droits de la justice ; le sentiment de l'humanité ; les vues particulières des ministres ; l'empire de la circonstance ; l'ambition des grands ; la rapacité des favoris ; les spéculations des hommes à projets ; l'autorité du sacerdoce ; l'impulsion des mœurs & des préjugés ; le caractère des sujets éloignés ; la nature du climat, du sol & des travaux ; la distance des lieux ; la lenteur & le mépris des ordres souverains ; la tyrannie des gouverneurs ; l'impunité des forfaits ; l'incertitude & des relations & des délations, & de tant d'autres élémens divers : doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour de Madrid ; lorsqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent & s'accroissent souvent par des opérations absurdes ? Alors on prit l'homme, dont on étoit entouré, pour le modèle de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des tems antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage & l'homme policé ; l'homme né dans les bras de la liberté & l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'averſion de l'homme sauvage pour nos cités n'ait de la mal-adresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.



Maintenant , les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes , sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter , & où ils forment des assemblées municipales , présidées par leur cacique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu , selon la nature du sol & le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics , & le reste distribué aux familles pour leurs nécessités particulières. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de tems en tems d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols , mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'ame , un des principes de cette pauvreté , de ce découragement , doit être l'obligation imposée à ces malheureux de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant ? La loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer ? combien de tems peut-on les retenir ? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens , c'est d'être à la disposition de tous les citoyens : mais uniquement pour les ateliers & les cultures de nécessité première : mais à tour de rôle : mais pour dix-huit jours de suite seulement : mais pour un salaire prescrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuse encore , c'est celle d'exploiter les mines. Les administrateurs en étoient originairement les seuls arbitres. Des statuts qui varièrent souvent , la réglèrent dans la suite. Au tems où nous écrivons , on n'appelle aux mines , à l'exception de celles de Guanica-Velica & de Potosi qui ont des privilèges particuliers , que les Indiens qui ne sont pas éloignés de plus de trente milles ; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre sols par jour ; on ne les retient que six mois , & l'on n'y occupe que la septième partie d'une peuplade au Pérou , & la vingt-cinquième au Mexique. Souvent même , il y en a un

moindre nombre ; parce que le libertinage , la cupidité , l'espoir du vol , d'autres motifs peut-être , y attirent librement un grand nombre de métis , de mulâtres & d'indigènes.

Un tribut que les Indiens mâles , depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans , doivent au gouvernement , met le comble à tant de calamités. Cette taxe , qui s'acquittoit orginairement en denrées , n'est point par-tout la même. Elle est de 8 , de 15 , de 20 , de 30 , même de 40 livres , selon les époques où , à la demande des contribuables , elle fut convertie en métaux. L'usage où étoit le fisc d'exiger toujours en argent la valeur des productions , dont le prix varioit avec les lieux & avec les tems , introduisit ces disproportions plus grandes & par conséquent plus destructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale , où la capitation est assez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 fol 6 deniers. Le quart de cette imposition est distribué au pasteur , au cacique , à l'Espagnol chargé dans chaque province d'empêcher l'oppression des Indiens , ou mis en réserve pour secourir la communauté dans ses revers. Telle est la condition légale des Indiens : mais qui pourroit dire ce que les injustices particulières doivent ajouter de poids à un fardeau déjà trop pesant ? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement , est venue de ce qu'on appelle *alcade* au Mexique & *corrégidor* au Pérou.

C'est un magistrat chargé , sous l'inspection du vice-roi ou des tribunaux , de la justice , de la finance , de la guerre , de la police , de tout ce qui peut intéresser l'ordre public , dans un espace de trente , de quarante , de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendit , comme aux autres dépositaires de l'autorité , d'entreprendre aucun commerce , il s'empara , dès les premiers tems , de tout celui qu'il étoit possible de faire avec les Indiens soumis à sa juridiction. Comme sa commission ne devoit durer que cinq ans , il livroit presque en arrivant les marchandises qu'il avoit à vendre , & employoit aux recouvrements le reste de son exercice. L'oppression devint générale. Les malheureux indigènes furent toujours écrasés par l'énormité des prix , & souvent par l'obli-

gation de prendre des effets qui leur étoient inutiles , mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refusoit tout ou presque tout aux pauvres , & l'on surchargeoit ceux qui jouissoient de quelque aisance. Aux échéances , les paiemens étoient exigés avec une sévérité barbare par un créancier , à la fois juge & partie ; & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités , plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale , affligoient vivement les chefs humains & justes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer , dans la persuasion où l'on étoit généralement que si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue , des peuples indolens & sans prévoyance manqueroient de vêtemens , d'instrumens d'agriculture , de bestiaux nécessaires pour tous les travaux , & tomberoient , sans délai , dans une inaction & une misère extrêmes. Quelques hommes sages travaillèrent à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui alloient chercher dans l'autre hémisphère une fortune que leur pays natal leur refusoit : mais le ministère se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751 , les alcades & les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence , les marchandises qu'ils ont à vendre , & le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif , approuvé par leurs supérieurs , ils doivent perdre leur place & restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce règlement , qui s'observe assez exactement , a un peu diminué les déprédations.

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques Espagnols concentrèrent dans leurs mains tous les droits , tous les pouvoirs , & en confièrent l'exercice à deux délégués , qui , sous le nom de vice-rois ,

XXIV.

Gouvernement  
civil établi par  
l'Espagne dans  
le Nouveau-  
Monde.



devoient jouir , tout le tems de leur commission , des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques & jusque dans leur vie privée , d'une représentation qui parut propre à augmenter le respect & la terreur que le commandement devoit inspirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis , sans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite , comme celle de tous les agens inférieurs , fut soumise à la censure du conseil des Indes , tribunal érigé en Europe pour régir , sous l'inspection du monarque , les provinces conquises dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent successivement établies dix cours de justice , chargées d'assurer la tranquillité des citoyens & de terminer les différens qui s'élèveroient entre eux. Ces tribunaux , connus sous le nom d'audiences , prononcèrent définitivement sur les matières criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevoient au-dessus de 10,156 piastras ou de 54,843 liv. , pouvoient être portés , par appel , au conseil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépositaires de l'autorité royale , & la prérogative plus considérable encore attribuée à ceux des capitales , de remplir les fonctions des vice-royautés lorsqu'elles étoient vacantes : ces droits les élevèrent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV.

Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique ?

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert , un voile , tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer , tantôt ouvertement & tantôt avec adresse , couvroit de ténèbres l'Europe entière. Ces superstitions étoient plus profondes & plus générales en Espagne , où , depuis si long-tems , on haïssoit , on combattoit les infidèles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphère. Il n'en fut pas ainsi. Ces princes plus éclairés , ce semble , que leur siècle ne le comportoit , arrachèrent

au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices , les dixmes même que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement , la sagesse qui avoit dicté leur système ne passa pas à leurs successeurs. Ils fondèrent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés. Des temples sans nombre s'élevèrent. Les couvens des deux sexes se multiplièrent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption & son ignorance , le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dixmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoir été conquise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés, ailleurs si tendres & si respectables, ne se trouvoient pas assez opulens. L'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire & de consoler, n'osoit se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps & sur leurs âmes des fardeaux également pesans.

Le scandale étoit public & presque général. Le clergé séculier & régulier, qui, l'un & l'autre remplissoient le même ministère, s'accusoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumières ou d'activité, & ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-tems agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta en 1757, que les

moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient , mais qu'ils ne feroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel , aura vraisemblablement des suites favorables.

## XXVI.

Partage fait  
au tems de la  
conquête des  
terres du Nou-  
veau-Monde.  
Comment on  
les acquiert  
maintenant.

C'étoit beaucoup d'avoir monté , dès les premiers tems , tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le souverain , qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique , & par droit de conquête & par la concession des papes , en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ses bâtimens ; mille huit cens quatre-vingt-cinq toises pour son jardin ; sept mille cinq cens quarante-trois pour son verger ; quatre-vingt-quatorze mille deux cens quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe , & neuf mille quatre cens vingt-huit pour celle du bled d'inde ; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs , vingt chèvres , cent moutons , vingt bêtes à corne & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un double espace pour ses bâtimens , & le quintuple pour tout le reste.

Bientôt on construisit des villes. Ces établissemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un site agréable , un air salubre , un sol fertile , des eaux abondantes. Elles régloient la position des temples , la direction des rues , l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui se chargeoit de ces entreprises , après qu'elles avoient obtenu la sanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au tems convenu , il perdoit ses avances , & devoit encore au fisc 5400 livres. Ses autres devoirs étoient de trouver un pasteur pour son église , & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier ; de réunir au moins trente habitans Espagnols , dont chacun auroit dix vaches , quatre bœufs , une jument , une truie , vingt brebis , un coq & six poules. Lorsque ces conditions étoient remplies , on lui accordoit la juridiction civile &



criminelle en première instance pour deux générations, la nomination des officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrain.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur abforboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au fort & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons : mais sa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originaiement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déjà fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens : mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour affuioient aux troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphère. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder à vil prix des terrains à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes.

La voie lente, pénible & dispendieuse de la culture ne pouvoit guère tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune facile, brillante & rapide faisoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines & barbares. Ils étoient pressés de jouir, & le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jeter sur les métaux. Un gouvernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ses sujets, & à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du ministère. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les tems. Cette illusion des conquérans & des monarques jetta l'état hors des routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines.

## XXVII.

Réglemens  
faits à diverses  
époques, pour  
l'exploitation  
des mines.

Dans les premiers tems de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvroit, pourvu qu'il les fit enregistrer au tribunal le plus voisin. Le gouvernement eut d'abord l'imprudence de faire fouiller pour son compte la portion de ce riche terrain qu'il s'étoit réservée : mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reste pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin ou donner le centième des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au fisc, en Espagne, le cinquième de leur

produit. Cet usage fut porté au Nouveau-Monde : mais avec le tems, le gouvernement fut obligé de se réduire au dixième pour l'or, & même en 1735 pour l'argent au Pérou. Il lui fallut aussi baisser généralement le prix du mercure. Jusqu'en 1761, cet agent nécessaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop dispendieuse.

Tout porte à penser que la cour d'Espagne sera obligée, un peu plutôt, un peu plus tard, à de nouveaux sacrifices. A mesure que les métaux se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on n'allège encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le tems n'est peut-être pas éloigné où il faudra que le ministère Espagnol se contente des deux réaux ou 1 liv. 7 sols qu'il perçoit par marc pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'est qu'il n'y a plus guère que des hommes dont les affaires sont douteuses ou délabrées qui entrent dans la carrière des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystère impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagemens étoient connus, sa réputation & son crédit seroient perdus sans ressource. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il avoit courus.

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dixme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépoilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes & des établissemens

XXVIII.

Impôts établis  
dans l'Améri-  
que Espagnole.



déjà trop riches ou qui ne tardèrent pas à le devenir. A peine ce prince en transmit-il la neuvième partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplit un vuide fait si inconsidérément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcalala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros & qui ne s'étend pas aux consommations journalières. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adoptèrent en 1341 & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix & poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenèrent à ce qu'il avoit été dans les premiers tems. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé, en 1591, par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen fagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens & qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fisc, le papier timbré fut introduit en 1641 dans toutes les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémisphère dépendantes de la Castille.

Dans des tems divers, la couronne s'appropriâ, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croisade. Il prit naissance dans les siècles de folie & de fanatisme où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'orient pour le recouvrement de la Palestine. La cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne où il n'est jamais au-dessous de 12 sols 6 deniers, ni au-dessus de 4 livres. On le

paie plus chèrement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans & où il s'élève depuis 35 sols jusqu'à 13 liv. selon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des crimes réservés au pape & aux évêques ; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées ; une foule d'indulgence pour des péchés déjà commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle : mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient ; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le double joug sous lequel ils se tiennent courbés ; & je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conservation, en vous présentant des alimens qui vous sont propres & en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez, vous en permet un libre usage : que si le ciel se courrouçoit lorsque vous en mangez dans un tems prohibé, il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir : qu'on abuse de votre stupide crédulité, & que par un trafic infâme, un être qui n'est pas plus que vous, une créature qui n'est rien aux yeux de son maître & du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en son nom ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent. Cette pièce d'argent, la prend-il pour lui ou la donne-t-il à son Dieu ? Son Dieu est-il indigent ? Vit-il de ressources ? Thésaurise-t-il ? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner sa balance. Que si sa justice vénale se laissoit corrompre, il seroit aussi vil, aussi méprisable que ceux qui siègent dans vos tribunaux. Que si son représentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il avoit pour vous, il seroit

impunément le plus méchant des hommes, puisqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas non plus aux ministres subalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, & qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher sous mes pieds. Mais je m'adresserai à ce chef & à tout le corps qu'il préside, & je lui dirai :

Renoncez, il en est tems, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui déshonore & le dieu que vous prêchez, & le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes où vous ferez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-tems d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & sociale. Passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministère équitable qui se propoteroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance & les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis & vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouse, entre les pères & les enfans, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magistrat : quelque absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se feroit tu. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang, & pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité ? Soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses apôtres, ses disciples, les disciples de



de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu , le furent aussi. Ne soyez , ni charlatans , ni hypocrites , ni simoniaques ou marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres , c'est-à-dire les envoyés du Très-Haut , pour prêcher aux hommes les vertus , & pour leur en montrer des exemples. Et vous , pontife de Rome , ne vous appelez plus le serviteur des serviteurs de Dieu , ou soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles , de vos indulgences , de vos pardons , de vos dispenses est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit , si l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu spirituel va toujours en diminuant ; il faut qu'un peu plutôt , un peu plus tard il se réduise à rien. Quels que soient les subsides , les nations qui les paient , tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pêcheur , vous vous êtes fait prince temporel , devenez comme tous les bons souverains le promoteur de l'agriculture , des arts , des manufactures , du commerce , de la population. Alors , vous n'aurez plus besoin d'un trafic qui scandalise. Vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez , & vous recouvrirez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Espagnol de l'autre hémisphère furent long-tems & très-long-tems une énigme pour le ministère même. Ce cahos fut un peu débrouillé par M. de la Ensenada. Chacune des douze années de son heureuse administration , la couronne retira de ces régions , ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes , 17,719,448 livres 12 sols. Depuis , cette ressource du gouvernement s'est beaucoup accrue , & par l'importance des nouvelles taxes , & par la sévérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'élève à 54,000,000 livres ; celui du Pérou à 27,000,000 livres ; celui du Guatemala , du nouveau royaume , du Chili & du Paraguay à 9,100,000 liv. C'est en tout 90,100,000 liv. Les dépenses locales absorbent 56,700,000 liv. Il reste donc pour le fisc 34,500,000 liv. Ajoutez à cette

somme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même sur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent ; & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ses provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richesses n'entrent pas dans les caisses royales de la métropole. Une partie est employée dans les isles Espagnoles de l'Amérique, pour des dépenses de souveraineté, & pour la construction des vaisseaux ou pour l'achat du tabac.

## XXIX.

Principes des-  
tructeurs sur  
lesquels l'Es-  
pagne fonda d'a-  
bord ses liai-  
sons avec le  
Nouveau-  
Monde.

A peine l'Espagne avoit découvert cet autre hémisphère, qu'elle eut l'idée d'un système inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'assurer de toutes les productions de ses colonies & de leur approvisionnement entier. Dans cette vue, on ne se contenta pas d'interdire à ces nouveaux établissemens, sous des peines capitales, toute liaison étrangère ; le gouvernement poussa la rigueur jusqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, jusqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet esprit de jalousie se manifesta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports : mais les retours devoient tous se faire à Séville. Les richesses que cette préférence accumula dans le sein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens seroient expédiés de sa rade, comme ils devoient y revenir. La rivière qui baigne ses murs ne se trouvant pas suffisante dans la suite pour recevoir des vaisseaux qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'isle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers, fixés dans ce port devenu célèbre, de prendre part directement à un commerce si lucratif. En vain ils représentèrent que, consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais senties dans une cour où la coutume étoit la loi suprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant

long-tems les liaisons de l'ancien & du Nouveau-Monde, couvrirent, avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphère, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le tems de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une sûreté entière à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux-frais doublèrent la valeur de quelques marchandises, & augmentèrent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémisphère, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siècle, ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

Mais comment la cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossièrement sur ses intérêts ? comment, sur-tout, pouvoit-elle persévérer dans son erreur ? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange.

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siècle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés ; & l'on ne s'étonnera pas, sans doute, que dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumière, bannie depuis dix ou douze siècles de l'Europe entière.

XXX.

Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais système ?



A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formoit sous un autre hémisphère, ne feroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie & sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque sorte, la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée; & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses & continuelles laissoient dans la population de la patrie principale un vuide qui n'étoit pas rempli par les étrangers que l'orgueil & l'intolérance ne cessoient de repousser.

L'Espagne fut affermie, par des succès assez long-tems soutenus, dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration & de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'affaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un système suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtrément les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'étoit fait de

bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légèrement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique; & elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuroient leur fortune particulière par la continuité d'un désordre universel.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers tems, quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le système d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphère fut découvert, Séville étoit célèbre par ses fabriques de soie; les draps de Ségovie passaient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette industrie & à l'exploitation des terres qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces; soutenir tant de guerres longues & sanglantes; foudroyer tant d'armées étrangères & nationales; équiper des flottes si nombreuses & si redoutables; entretenir la division dans les états voisins & y acheter des traîtres; bouleverser les nations par ses intrigues; donner le branle à tous les événemens politiques? Comment auroit-elle pu être la première & presque la seule puissance de l'univers?

Mais tous ces efforts occasionnèrent une consommation immense d'hommes: mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde: mais cet autre hémisphère, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandises: mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors, ce furent les nations étrangères, où le numéraire étoit encore rare & par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens sévères les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies,

XXXI.

Suites que les funestes combinaisons du ministère Espagnol eurent dans la métropole même.

elles le firent fans interruption & avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes , dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un désordre & qui n'étoit qu'une fuite naturelle de l'état des choses , en renouvelant l'ancienne défense de toute exportation d'or , de toute exportation d'argent. A Séville & ensuite à Cadix , des braves appelés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres *Metedores* chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si , conformément à la rigueur des ordonnances , on eût saisi , jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eût confisqué ses biens : cette atrocité , loin d'empêcher la sortie des métaux , l'auroit augmentée , parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre , exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devoient courir , eussent multiplié leurs profits par leurs risques , & fait sortir beaucoup d'argent , pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Espagne , lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avoit long-tems régné sur la péninsule presque entière. De poste en poste , elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade , où , après dix ans de sanglans combats , on la réduisit encore , en 1492 , à subir le joug. Par sa capitulation , il lui étoit permis de professer son culte : mais bientôt , sous divers prétextes , le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré ; & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration , dont Ferdinand & Charles avoient voulu se contenter , bleffa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut



que les infidèles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement & en moins de tems , il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiôme, à leurs noms , à leurs vêtemens , à leurs bains , à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat , de se marier sans la permission de l'évêque , de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs , de discipline , de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage & commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rebellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux même des Maures, qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers , furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes & de l'opprobre.

Cette dispersion , cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés, qu'un tribunal de sang renouvelloit sans cesse , ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine ; & son vœu fut exaucé , en 1610, malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Des pièces authentiques , recueillies par Bleda, auteur sage & contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cens vingt-neuf mille trois cens quatrotze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres , au fanatisme des vainqueurs , à des émigrations quelquefois tolérées & plus souvent furtives. Le

gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux évêques, & tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtième partie de sa population, & la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le feront toujours les sectes prosrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers, ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vuide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infidèles; fut principalement jetté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie; & les autres, sans sortir d'Espagne, renoncèrent à leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille, cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité & par leurs excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens : imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermir les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplièrent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pièges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurpèrent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture.

Bientôt

Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins chères; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples; l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'aperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivières, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre,



& fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal , un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne , remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes , rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer , s'élever , se fortifier , sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières & les mœurs de ses voisins , formoit la base de son caractère.

L'inquisition , cet effroyable tribunal , établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & de l'alcoran , avoit dénaturé le caractère des peuples. Il les avoit formés à la réserve , à la défiance , à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement ? Lorsqu'un fils put accuser son père , une mère son fils & son époux , un ami son ami , un citoyen son concitoyen ; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices , également écoutées ; lorsqu'au milieu de vos enfans , la nuit , le jour , les mains des satellites vous saisirent & vous jettèrent dans l'obscurité des cachots ; lorsqu'on vous cela le crime dont vous étiez accusé ; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même , & qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise , vous fûtes détenu & jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée ; lorsque l'instruction de votre procès se commença , se poursuivit , s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins ; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre ? Alors les yeux se familiarisèrent avec le sang , par les spectacles les plus atroces. Alors les ames se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut , il est vrai , ni troublée , ni dévastée par les querelles de religion ; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes , quoique toujours misérable & ridicule , exerce au moins l'esprit. On lit , on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire , les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits , tombe

dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'aplaudissoit de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline ; il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics ; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne ; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit

fallu sur-tout ne pas faire confister la grandeur du prince , à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir , que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux , & devenu fier , dédaignant les occupations ordinaires de la vie , ne respiroit qu'après les gouvernemens , les prélatures , les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans , se glorifiant d'une superbe oisiveté , gardoient le ton de la cour , & mettoient autant de gravité dans leur ennui public , que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru fouiller ses mains victorieuses , en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur & se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes nés sans propriété , préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse , briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands trainoient à leur suite , avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile , & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui , par un reste de vanité , ne vouloient pas vivre sans quelque considération , se précipitoient en foule dans les cloîtres , où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse , & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête , languissoient dans le célibat , aimant mieux renoncer à leur postérité , que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns , entraînés par l'amour & la vertu , s'engageoient dans le mariage , à l'exemple des grands , ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges , & dès l'âge de quinze ans , les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieilliss de bonne heure , s'épuisoient également dans ce



commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oïiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les îles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que la métropole dépérissloit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien-monde, eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les

## XXXII.

Calamités que l'aveuglement de la cour d'Espagne accumula sur les colonies.

arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguier les Indiens; l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière; l'orgueil si ordinaire aux conquérans; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raisons, & plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espèce de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontières de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandit à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les

mœurs & les usages lui étoient inconnus , ne fut-elle pas faisie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées ?

Semblable aux Visigots , dont ils étoient les descendans ou les esclaves , les Espagnols partagèrent entre eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-tems au carnage , dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude , ne produisirent que peu de soulagement. La férocité , l'orgueil , l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné , & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde , ce genre de richesse aborboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle , leur crioient : laissez l'or , si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain , un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin , c'est le fer. Construisez-en vos scies , vos marteaux , les focs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite ; pourquoi donc la multiplier sans fin ? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap , par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols firent comme le chien de la fable , qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule , pour se jeter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux , où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds , où ils étoient privés de la lumière du jour , du bonheur de respirer un air doux & sain , de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis , ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient



révoltées de ces barbaries , les écrivains Espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre , sans inconvénient pour les yeux ; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles , sulfureuses , arsenicales , toutes pestilentielles , sans inconvénient pour la poitrine ; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau , qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines , sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes , avec la toux cruelle , avec l'hideuse atrophie , avec le noir marasme , avec les convulsions , le raccourcissement , les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides , la foiblesse , le tremblement , la caducité , à l'âge de la fanté vigoureuse ; & loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols , on s'indignoit de leur mauvaise foi , lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux & aux autres actes de la tyrannie Européenne , beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts , dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres & sauvages , ils contractoient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes & du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons , le désespoir fut porté si loin , que , pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune , les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs , l'unique événement de cette espèce , que l'histoire nous ait transmis , semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde , pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire , que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais ? Ainsi la terre fut doublement souillée ; du sang des pères , & du germe des enfans.

Dès-lors , cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans.

conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes , ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé , ni nourri , ni vêtu , devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation , jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent , qui devoient entrer dans les coffres du souverain , furent continuellement diminués par la fraude , & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice , se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône , ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit profcrits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongèrent les affaires , amena le funeste expédient de tous les états mal administrés ; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie , & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. L'Europe étoit alors peu éclairée. La lumière même qui commençoit à s'y répandre , étoit repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importants , y étoient entièrement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition , les ministres de la religion un peu moins aveuglés que les colons , prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité , ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité , toute règle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce ; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques , pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays , & ceux qui arrivoient d'Europe , acheva de tout perdre. La cour

avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares , presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence , sur leur courage , sur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les apaiser , les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes , dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus , une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats , qui , plus d'une fois , ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé Européen , qui avoient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII.

L'Espagne  
commence à  
sortir de sa  
léthargie.

Il nous est doux de pouvoir penser , de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux , mais habiles , au maniement des affaires publiques qui furent trop long-tems l'apanage de la naissance seule. Les campagnes , mieux peuplées & mieux cultivées , offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il sort des ateliers de Grenade , de Malaga , de Séville , de Priego , de Tolède , de Talavera , & sur-tout de Valence , des foiries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-belles glaces ; ceux de Guadalaxara & d'Escaray des draps fins & des écarlates ; ceux de Madrid des chapeaux , des rubans , des tapisseries , de la porcelaine. La Catalogne entière est couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie , de bas & de mouchoirs de soie , de toiles peintes de coton , de lainages communs , de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir , & ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arroséement ou de navigation , dont le projet , conçu par des étrangers , avoit si long-tems révolté l'orgueil



du ministère & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier ; des imprimeries de très-bon goût ; des sociétés consacrées aux beaux-arts , aux arts utiles & aux sciences , étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces sages établissemens feront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans les contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs , si difficile à corriger , a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national , anciennement si borné , s'est élevé , dit-on , à 140,400,000 liv. Si le cadastre , dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749 , est fait sur de bons principes , & qu'il soit exécuté , le fisc verra encore croître ses ressources , & les contribuables seront soulagés.

A la mort de Charles-Quint , le trésor public étoit si obéré , qu'on mit en délibération , s'il ne convenoit pas d'annuller tant d'engagemens funestes. Ils furent portés à un milliard , ou peut-être plus , sous le règne inquiet & orageux de son fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement absorboit , en 1688 , tout le produit des impositions ; & ce fut alors une nécessité de faire une banqueroute entière. Les événemens qui suivirent cette grande crise furent tous si malheureux , que les finances retombèrent subitement dans le cahos , d'où une résolution extrême , mais nécessaire , les avoit tirées. Une administration plus éclairée mit au commencement du siècle un ordre dans les recouvrements , une règle dans les dépenses qui auroient libéré l'état , sans les révolutions qui s'y succédèrent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Cependant la couronne ne devoit , en 1759 , que 160,000,000 de livres que Ferdinand laissoit dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé par la guerre de Portugal , par l'augmentation de la marine , par mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux siècles d'ignorance & d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'est pas bornée à réprimer une partie des désordres qui ruinoient ses possessions

d'Europe. Il a été porté un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs ont été choisis avec plus de soin & mieux surveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration ont été améliorées. Le sort même des Indiens est devenu moins malheureux.

## XXXIV.

Moyens qu'il  
conviendrait à  
l'Espagne d'em-  
ployer pour  
accélérer ses  
prospérités en  
Europe & en  
Amérique.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministre Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout ; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troublait sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; & l'Espagnol décharné, demi-nud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité ; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien : mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère, il n'est resté à ce peuple, pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige

à son bonheur ce puissant ressort : qu'on cherche les moyens , plus aisés qu'on ne croit , de lui faire trouver le travail honorable ; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde , dans ces tems brillans , où , sans secours étrangers , elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples , après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse , il faudra fonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état , c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées , est d'augmenter la population de la métropole , qui , par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions , augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue , intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique , que les nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagés leurs établissemens du nouveau. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne , qui avoit formé son système avant que la lumière fût répandue , qui ait vu sa population diminuer en Europe , à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême , l'activité , l'économie , une grande faveur accordée aux mariages , une longue paix peuvent , avec le tems , rétablir l'équilibre. L'Espagne , qui par le recensement très-exact de 1768 n'a que neuf millions trois cens sept mille huit cens quatre habitans de tout âge & de tout sexe , & qui ne compte pas dans ses colonies la dixième partie des bras qu'exigeroient leur exploitation , ne peut ni se peupler , ni les peupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut , pour augmenter les classes laborieuses du peuple , qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats , que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du soulagement des peuples , aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du cahos où deux siècles d'inertie , d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il



faut , avant tout , qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition.

La superstition , qu'elle qu'en soit la cause , est répandue chez tous les peuples sauvages , ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal , & de l'ignorance de ses causes , & de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature , les contagions , les maladies , les accidens imprévus , les phénomènes destructeurs , toutes les causes cachées de la douleur & de la mort , sont si universelles sur la terre , qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été , dans tous les tems & dans tous les pays , vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi , à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre , tels que sont les déluges , les incendies , les pestes ; le culte des animaux soit venimeux , soit voraces , mais toujours nuisibles ; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme , des conquérans , des heureux fourbes , des faiseurs de prodiges apparens , bons ou mauvais ; le culte des êtres invisibles , que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres , & l'esprit humain se fera élevé de l'idolâtrie au théisme : mais cette dernière idée simple & sublime , fera toujours restée informe dans les esprits grossiers , & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée , si les barbares du Nord , qui inondèrent les provinces de l'empire Romain , n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux , dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea , le défigura de plus en plus , & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges

d'autant plus révéres qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager , à se disputer les provinces de la monarchie universelle , qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cens ans , admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé , trop nombreux pour s'accorder , avoit entretenu dans son sein un germe de division , qui devoit , tôt ou tard , se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévorait toute l'église , heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité , un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer , & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement , ni par esprit de parti ; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir , se trouvèrent hors d'état de les défendre , lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin , comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion , elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands , de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général , qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes , si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin , ainsi que la religion , d'une obéissance implicite , sur laquelle son autorité étoit principalement fondée ; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine , on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés , augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne , plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains , voulurent leur donner de nouveaux appuis , dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les

syftêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes fur un être inconnu. En vain la raifon crioit à ces imbécilles monarques , que nulle puiffance n'eft en droit de prefcrire aux hommes ce qu'ils doivent penfer ; que la fociété n'a pas befoin , pour fe foutenir , d'ôter aux ames toute efpèce de liberté ; & qu'exiger par la force une formule de foi , c'eft imposer un faux ferment qui rend un homme traître à fa confcience , pour en faire un fujet fidèle ; que la politique doit préférer tout citoyen qui fert la patrie , à celui qui eft inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables , ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt , & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques , qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur efclave , fut forcé d'abandonner fes fujets à leurs caprices , de les laiffer opprimer , d'être fpectateur oifif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs fuperftitieuſes , utiles feulemment au facerdoce , devinrent nuifibles à la fociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés , furent les plus cruels des peuples. Leur obéiffance pour le monarque , fut fubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs ; il fut le vrai fouverain de l'état.

L'inaction fut la fuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde , ſe manifeſta juſque dans leur religion. C'étoit la Victoire ; Bellone , la Fortune , le Génie du peuple Romain , Rome même , qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces , & qui ſongeoit à devenir conquérante , adopta un gouvernement monacal , qui a détruit tous les reſſorts , qui les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique , ſ'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire , elle y fera quelque jour réduite par un vainqueur humain , qui , dans un traité de paix , dictera pour  
première



première condition ; que les *auto-da-fé* seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien & du Nouveau-Monde.

Ce moyen , tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie , n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces , on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées , qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas , & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphère , remplies de nouveaux habitans , qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi , possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle , iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale , si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté , d'agrément & de distinction , pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verroit bientôt arriver sa population au point où elle doit la désirer , si elle n'ouvroit pas seulement son sein aux peuples de sa communion , mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourroit sans blesser les principes de la religion , sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions , & un christianisme bien entendu ne proscriit pas la liberté de conscience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence , qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras , elle les occupera de la manière qui lui fera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux & ses ennemis , lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système , nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique , s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures , celles qu'on voudra créer ailleurs

en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières & la main-d'œuvre : mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail , à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers , les plus habiles artistes étrangers , pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque , qui ne paroît pas prochaine , les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste.

Nous irons plus loin , & nous ne craignons pas d'avancer , que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe , elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentanée seroit suivi d'une ruine entière. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies , les trésors immenses , qui seront le produit de ce commerce , concentrés dans sa circulation intérieure , y avilissent bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre , du salaire de ses ouvriers , fera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voisins. Ceux-ci , dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix , la forceront à les recevoir , parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans , sans occupation , seront réduits à en aller chercher ailleurs ; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde , & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe , toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part , à faire pencher la balance de son côté , & à ne pas rendre ses avantages excessifs , afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité , l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles , lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol , qui a entrevu cette vérité , s'est mépris , en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable , que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les

frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance: mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux, sur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers tems qui suivirent la conquête. Les lumières augmentent, à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ou en argent, & 34,653,902 livres en productions. En tout 123,748,954 livres. En prenant ce calcul pour règle, il se trouveroit que la métropole a reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cens quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 liv.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui: mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux seulement? l'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 liv. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 l. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux & des den-



rées. Pour atteindre le premier but , il suffiroit que le gouvernement fît passer des gens plus habiles dans la métallurgie & qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne feroit jamais que passer. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables , comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient , & plus ils perdent de leur valeur , parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs , depuis la découverte de l'Amérique , tout a doublé , triplé , quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines , a toujours moins valu , & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter , a toujours valu davantage. La balance , qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense , peut rompre l'équilibre , au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce feroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations , & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne , qui , loin de s'affaiblir , acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si , plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient , elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond & vaste , le nouvel hémisphère fortira du néant où on l'a trouvé , où on l'a laissé. Le soleil qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche , y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons , fécondés par le travail & l'intelligence de l'homme , y feront éclore , l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les isles du Nouveau-Monde , dont la consommation augmente de jour en jour , & qui , après avoir été long-tems des objets de luxe , commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est possible qu'on fasse prospérer les aromates , les épiceries de l'Asie , qui sont annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particulièrement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées

des Cordelières. En la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes foies que les manufactures d'Espagne employoient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne seroit-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que des régions si vastes, des climats si variés, des terrains si différens pourroient voir éclore ? Dans tant d'espèces de culture ne s'en trouveroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes ? Distribuées avec intelligence, ces peuplades ne serviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies, maintenant séparées par des espaces immenses & inhabités ? Les loix, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, ne seroient-elles pas observées ? Le commerce, continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination, ne seroit-il pas plus animé ? En cas de guerre, ne seroit-on pas averti à tems du danger, & ne se donneroit-on pas des secours prompts & efficaces ?

Il faut reconnoître que le nouveau système ne s'établira pas sans difficulté. L'habitude de l'oïveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues salutaires : mais des lumières sagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de considération placées à propos, surmonteront, avec le tems, tous les obstacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures, en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans & ceux qui marchaient sur leurs traces, usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formèrent un

héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans ; & les cadets se virent , en quelque sorte , voués au célibat , au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche & y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse & sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires , aujourd'hui si borné , malgré l'étendue des terres , se multipliera , & les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous , à l'époque même de la découverte. Les loix prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins , Philippe II autorisa , en 1596 , ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés , pourvu qu'ils payâssent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espèce de marché a été renouvelé à plusieurs reprises , mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays , que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient acquises. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été excessivement borné , parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole , & que les colonies elles-mêmes , soit défiance , soit jalousie , les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette infociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq & trente ans , sain , vigoureux , quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie , & quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras & son industrie ; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendrait multiplier par ses travaux utiles , ou les productions du sol , ou les ouvrages des manufactures ; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit , soit à se fixer dans ses villes , dans ses campagnes , soit à traverser ses provinces , les habitans des contrées adjacentes ; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient , & des ouvriers , & des cultivateurs , & des consommateurs ; combien l'intolérance qui exile est funeste ; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolé-



rance ; & combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques , à des mains Espagnoles ou à des mains Hollandoises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres , mais toutes les faveurs qu'il feroit possible d'y ajouter ne produiroient rien , fans l'assurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions. M. de la Ensenada comprit le premier que l'extraction en feroit impraticable , tout le tems que le commerce du Nouveau-Monde feroit conduit comme il l'avoit été. Aussi , malgré les obstacles qu'on lui opposa , malgré les préjugés qu'il falloit vaincre , substitua-t-il , en 1740 , des vaisseaux détachés , à l'appareil si antique & si révééré des galions & des flottes. Il méditoit des changemens plus avantageux encore , lorsqu'une disgrâce imprévue l'arrêta au milieu de sa brillante carrière.

La moitié du bien qu'avoit fait ce ministre hardi & habile fut annullé , en 1756 , par le rétablissement des flottes : mais le mal fut en partie réparé huit ans après par l'établissement des paquebots qui , de la Corogne , devoient porter tous les mois à la Havanne les lettres destinées pour les colonies septentrionales , & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autorisa ces bâtimens , assez considérables , à se charger à leur départ de marchandises d'Europe , & à leur retour de denrées d'Amérique.

La sortie des métaux étoit prohibée sous des peines capitales. On se jouoit de cette défense absurde , parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandises qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens , qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent , n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes , où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés , l'Espagne se contenta , en 1748 , de permettre l'extraction de l'or & de l'argent , pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée vingt ans après à quatre , quoique des fraudes continuelles avertissent sans cesse le gouvernement qu'il étoit de son intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuse. Jusqu'alors toute liaison entre les différentes parties du continent Américain avoit été sévèrement proscrire. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume : ces régions étoient forcément étrangères l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient placées au rang des crimes, & très-sévèrement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville ; d'une habitation à l'habitation voisine, dans le même canton ; d'une famille à une autre famille, dans la même cité ? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation ? Comment sous la même domination un lieu placé à égale distance entre deux autres lieux peut-il exercer librement à l'Orient un privilège qui lui est interdit à l'Occident ? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, & à chacun de leurs habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces ; & on leur permit de se croire concitoyens, de se traiter en frères.

Une loi du mois de février 1778 autorise tous les ports d'Espagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reste du continent, excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait : mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissemens Espagnols, cherchèrent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors & les denrées. Les Portugais tournèrent leurs vues vers la rivière de la Plata. Les François, les Danois, les Hollandois sur la côte de Caraque, de Carthagène & de Porto-Belo. Les Anglois, qui connoissoient & qui pratiquoient ces voies, trouvèrent dans les cessions qui furent faites à leur nation par les traités, des routes nouvelles pour se procurer

une

une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore recompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. « Si l'on vous calomnie, lui dit son ami, vous » êtes perdu sans ressource : mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie ; » vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste ».

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose ; & jamais on y parviendra que par la diminution des droits, dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades Espagnoles. Depuis même les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a soixante-quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera un vuide & un grand vuide dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentané. Combien de richesses



couleront un jour, de cet ordre de choses si long-tems attendu !

Dans le nouveau système, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cens quarante-un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliseroit un terrain en friche, & dégoûteroit le Mexique, ainsi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissions que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphère a fait établir, ne se soutiendroient pas. Ceût été le comble de la tyrannie de les détruire par autorité, comme quelques ministres inconsiderés, corrompus ou despotes n'ont pas craint de le proposer; mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant à un prix proportionné à leurs facultés des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchandises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cens douze tonneaux, s'élèveroit au double, &, avec le tems, beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture. Elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mît ses isles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies: mais tous desirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On r'ouvreroit celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure & des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue seroient suivies avec de plus grands moyens & plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvreroit à l'industrie des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient sans peine à payer des impositions, dont la nature & la perception ne peuvent être sagement réglées que sur les lieux même, & après une étude réfléchie du caractère, des usages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La couronne, jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses provinces à la rapacité de ses agens. Elle en diminueroit le nombre, paieroit convenablement ceux qu'elle auroit conservés, & les forceroit à respecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'est mal connoître les ressources d'une autorité bien dirigée, que de croire impossible de faire régner cet esprit de justice. Campillo y réussit pendant son austère ministère, quoiqu'alors les administrateurs de l'Amérique eussent contracté l'habitude du brigandage, & qu'ils n'eussent pas des appointemens suffisans à la représentation que paroïssoit exiger leur rang.

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique a passé pour une chimère. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres que, quoi qu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute, qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit qu'en ce point de l'ancien système : mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déjà établis, déjà pratiqués chez les nations commerçantes; & il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le tems, la navigation de la métropole avec ses colonies du continent qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement, qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie & qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes, le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être fera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de tout bien, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangemens, leur activité. C'est une vérité incontestable. Mais l'industrie Espagnole ne seroit-elle pas également encouragée, puisque débarrassée de l'impôt que les marchandises étrangères continueroient de payer à l'entrée du royaume, elle conserveroit tous ses avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laisser subsister sur ces productions? mais ses navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret? mais ses négocians ne seroient-ils pas les agens de ce commerce? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte? Il est peut-être heureux pour cette puissance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approvisionnement de ses possessions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puissances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réussiroit-on? C'est ce qui reste à examiner.

XXXV.

La domination  
Espagnole a-t-elle  
une base  
solide dans le  
Nouveau-Monde?

Les Hollandois furent les premiers qui osèrent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoyèrent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili & la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoreroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort



d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1595, unirent leurs fortunes & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou & pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gènes, jusques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès; lorsque les navigateurs, opiniâtrément repoussés par les vents contraires & assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls & de richesses, s'occupoient à former une nouvelle association: mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples, jetté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624: mais la foiblesse du prince, qui tenoit alors les rênes de l'empire, fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour observer ces parages peu connus & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident étoit de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge, & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère Britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'étoit mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit par-tout prospérer ses armes, mais cette

gloire lui fut chèrement vendue. La nation gémissoit sous le poids des taxes, & cependant le fisc avoit contracté des engagemens immenses. Il paroïssoit difficile de les remplir & de continuer la guerre, lorsqu'on eut l'idée d'une association qui auroit exclusivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud & d'y former des établissemens, mais à condition qu'elle se chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richesses du Pérou & des grandes fortunes qu'il seroit aisé d'y faire, que les régnicoles & les étrangers versèrent avec enthousiasme leurs capitaux dans cette entreprise. L'administration en fut confiée au grand trésorier Oxford, auteur du projet, & il employa aux dépenses de l'état des fonds destinés pour tout autre usage.

Alors, les actions de la nouvelle société tombèrent dans le plus grand avilissement : mais elles ne tardèrent pas à se relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir sa destination. Le commerce du Pérou lui fut solennellement livré. Elle s'enrichissoit tranquillement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis la dernière paix, les François ont entrepris, en 1764, & les Anglois en 1766 de former un établissement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degrés trente minutes de latitude australe, dans trois isles que les uns ont appelées Malouines & les autres Falkland. L'Espagne alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, a obtenu aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa foible colonie : mais les plus vives instances n'ont rien produit à celle de Londres qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaisance. Les esprits se sont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué & pris sans résistance. On alloit encore voir les deux hémisphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fût enfin déterminé à restituer un poste dont il

n'auroit pas dû s'emparer dans un tems où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'est depuis engagée, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile & dispendieux établissement. Il n'y restoit plus, en effet, que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua, au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces isles avoient appartenu & n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance & non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde ? Les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états, avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome !

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire Espagnol dans l'Océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil qui desiré avec passion l'abaissement des Espagnols. Les réparations, qui pourroient devenir nécessaires dans la suite, se feroient avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Valdivia.

Cette fortification, la seule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brusque & impétueuse, que pourroient, pour la défense du pays, des bourgeois amollis & inexpérimentés



contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline ? Que pourroient-ils contre les Arauques & les autres sauvages , toujours disposés à renouveler leurs cruautés & leurs ravages ?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Elles ne sont protégées que par Callao , où une mauvaise garnison de six cens hommes ne tarderoit pas à capituler. La prise de ce port célèbre ouvriroit le chemin de Lima , qui n'en est éloigné que de deux lieues & qui est absolument sans défense. Les foibles secours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres , où il n'y a pas un soldat , ne les sauveroit pas ; & l'escadre intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même , qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs , seroit obligé de se rendre. Sa garnison , continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre , à Porto-Belo , à d'autres postes , seroit hors d'état de repousser le moindre assaillant.

Anson ne pensoit pas que les côtes , une fois soumises , le reste de l'empire pût balancer à se soumettre. Il fondeoit son opinion sur la mollesse , sur la lâcheté , sur l'ignorance des peuples dans le maniment des armes. Selon ses lumières , un ennemi audacieux ne devoit avoir guère moins d'avantage sur les Espagnols qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains , à l'époque de la découverte.

Telles étoient , il y a trente ans , les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendrait-il aujourd'hui le même langage ? Nous ne le pensons point. La cour de Madrid , réveillée par les humiliations & les malheurs de la dernière guerre , a fait passer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui peut être étoit possible ne l'est plus. Une invasion deviendrait sur-tout chimérique , si dans cette région éloignée , les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'affurer que la réunion de ces deux

deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devoient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux , qui la composeroient , seroient utilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriveroit sans frais à Panama & y seroit embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres , ils aimeroient des travaux dont la récompense ne seroit plus douteuse. L'activité augmenteroit , si la cour de Madrid se déterminoit à creuser un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux mers , déjà si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations , l'utilité du commerce exigent que l'isthme de Panama , que l'isthme de Suez , ouverts à la navigation , rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-tems , le despotisme oriental , l'indolence Espagnole privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du Sud nous passons dans celle du Nord , nous trouverons que l'empire Espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orenoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles , & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes regardés comme importants : Vera-Cruz , Châgre , Porto-Belo , Carthagène , Puerto-Cabello sont fortifiés , & quelques-uns le sont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces succès ? Les vainqueurs , auxquels il seroit impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres , se verroient confinés dans des forteresses , où un air dangereux dans toutes les saisons & mortel durant six mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré , creuseroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même , contre toute probabilité , la conquête seroit

achevée, peut-on penser que les Espagnols Américains, idolâtres, par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés ? Que si, pour prévenir la révolution, on se déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale ? Le peuple qui se feroit porté à cet excès de barbarie ne pourroit tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, & avec le tems toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique Espagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre durant les dernières hostilités, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Cruz, & de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, & de le laisser le maître de se choisir un souverain ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée ; & elle se feroit également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la désirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissans ; parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-tems gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulières & Européennes dans ses possessions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le sont maintenant par une marine respectable.



Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphère, qu'ils songèrent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déjà formés, tentoient tous les jours de nouvelles entreprises; & les particuliers, passionnés pour la même renommée, suivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inséparables d'une carrière si peu connue n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable; lorsque des navigateurs hardis & entreprenans osèrent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquises. Les succès qui couronnèrent cette audace firent juger à Philippe II qu'il étoit tems de mettre des bornes à son ambition; & il renonça à des acquisitions qui pouvoient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide ou seulement prudente eut des suites plus considérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthousiasme s'éteignit; l'inaction lui succéda. Il se forma dans les Indes une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongèrent dans une mollesse superbe, & ceux qui les gouvernoient ne s'occupèrent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinctions autrefois réservées aux talens, au zèle, aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

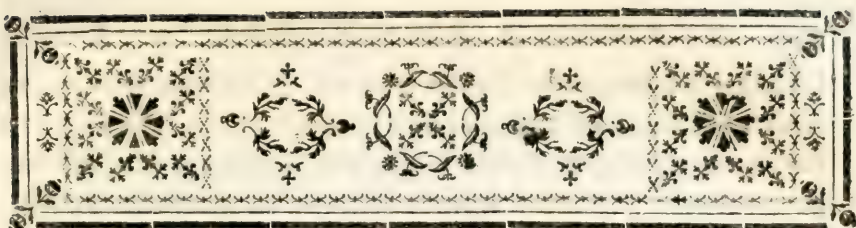
Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvoit de la part de ses alliés: rien ne tiroit l'Espagne de sa léthargie.

Enfin, après deux siècles d'un sommeil profond, les chantiers se font ranimés. La marine Espagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaisseaux, depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons, dont cinq sont en construction; quatre-vingt-huit bâtimens, depuis cinquante-six jusqu'à douze canons, la forment au tems où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation mar-

chande de la Biscaye, de Majorque, de la Catalogne en occupent beaucoup aussi. Il en faut pour une centaine de petits navires destinés régulièrement pour les isles d'Amérique qui en voyoient si peu autrefois. Ils se multiplieront encore, lorsque les expéditions au continent de l'autre hémisphère se feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers, qui séparent les deux mondes, se couvriront d'hommes robustes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenseurs des droits de leur patrie, & rendront ses flottes redoutables.

Monarques Espagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémisphères. Montrez-vous dignes d'une si haute destinée. En remplissant ce devoir auguste & sacré, vous réparerez le crime de vos prédécesseurs & de leurs sujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont souffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laissé vivre ont dû cent fois envier le sort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moissons germeront de tant de sang innocent dont vous avez arrosé les campagnes, & qu'il verra les espaces immenses que vous avez dévastés couverts d'habitans heureux & libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous ferez peut-être absous de tous vos forfaits? C'est lorsque ressuscitant par la pensée quelqu'un des anciens monarques du Mexique & du Pérou, & le replaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS; INTERROGE-LES ET JUGE NOUS.

*Fin du huitième Livre.*



# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## LIVRE NEUVIÈME.

*Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres  
qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de  
cette colonie.*

**L'**ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, & les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante & la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite. Les causes variables sont consignées dans ses annales, & manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre

I.  
Les Européens  
ont-ils bien  
connu l'art de  
fonder des co-  
lonies ?



l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, & qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent ; & il n'en est presque aucun qui n'élèvat sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire, les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, & où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il ? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible ; violent quand il est fort ; pressé d'acquiescer, pressé de jouir ; & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement ; dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes ? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers & des naturels du pays, une seule & même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoissances qu'on lui

portoit étoient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians & modérés que les flots lui auroient amenés, & il se seroit livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance seroit sortie la paix, qui auroit été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux & le ton imposant de maîtres & d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des freres, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats : mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

C'est un continent immense, borné au Nord par la rivière des Amazones; au Sud, par la rivière de la Plata; à l'Est par la mer; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières & de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque; en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouve au-Monde.

II.  
Par qui & comment fut découvert le Brésil.

Un heureux hasard procura , l'année suivante , l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse , tandis que l'esprit s'arrête par paresse , change d'objets par inconstance , se repose par lassitude ou par ennui , & est jetté dans l'inaction par une infinité de causes morales & physiques , domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmillière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens & qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent , souvent sans dessein de s'instruire , sans projets de découvrir & par la seule raison qu'ils ont des yeux , c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique , Cabral prit tellement au large , qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue , située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzième degré de latitude australe , dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement , & lui donna le nom de Sainte-Croix , auquel on substitua depuis celui de Brésil ; parce que le bois ainsi appelé , étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens , qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes , & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie , on lui donna le même nom , comme les Espagnols , avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde , & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses , assignés au hasard par des ignorans , ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même , & non dans les circonstances purement accessoires , & souvent étrangères aux qualités physiques des objets désignés. Rien de plus bizarre  
que



que de voir l'Europe transportée & reproduite , pour ainsi dire , en Amérique , par le nom & la forme de nos villes ; par les loix , les mœurs & la religion de notre continent. Mais , tôt ou tard , le climat reprendra son empire , & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels , toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si dans trois ou quatre mille ans , l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse , aussi inexplicable pour ses habitans , que l'est aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe , antérieurs à la république Romaine ? Ainsi les hommes , & leurs connoissances , & leurs conjectures , soit vers le passé , soit vers l'avenir , sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entière , qui suit son cours , sans égard à nos projets & à nos pensées , peut-être même à notre existence , qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité , que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises , son aveuglement dans ses recherches , & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports , les baies , les rivières , les côtes du Brésil , & qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avoit ni or , ni argent , elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix , que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoît de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau - Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets , des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre : mais il ne tarda pas à être prohibé , de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune , de la considération , de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais , les richesses qu'on en rapportoit , donnoient à leur nation , dans toutes les parties du monde , une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthous-

III.  
Quels furent  
les premiers  
habitans que le  
Portugal donna  
au Brésil.

fiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique : mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés , les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active , que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne , qu'on n'en voit pas l'origine , si enracinée , qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme , ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractère , soit conformité de circonstances , ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang , érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme , sous le règne de Ferdinand & d'Isabelle , n'eut pas été plutôt adopté par Jean III , qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité , ensuite pour la maintenir , il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes , dont il faisoit brûler la dixième partie , & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état , mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les forciers , qui , dans ces tems d'ignorance , étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare ; les mahométans , extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs sur-tout , que leurs richesses rendoient plus suspects.

On fait que lorsque cette nation , long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre , fut dispersée par les Romains , plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance , qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent , quand , après la conquête de Grenade , les rois catholiques les condamnèrent à

Sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal , de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus , & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refusèrent de se faire chrétiens : mais il rendit la liberté aux autres , qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Asie , dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition rallentit , en 1548 , leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux , & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems , augmentoit la défiance. Ils espérèrent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique , leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux , ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II , qui étendit peu après ses loix sur le Portugal , régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure , ne pourroient être admis , ni dans l'état ecclésiastique , ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit , pour ainsi dire , sur le front de tous les nouveaux chrétiens , dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux , à Anvers , à Hambourg , dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution , étendit à plusieurs contrées l'industrie , jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal , & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales , & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques , les Juifs , que l'inquisition poursuivoit sans relâche , étoient exilés , en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sang-sues insatiables , ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit



donnée , & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie.

## IV.

La cour de  
Lisbonne par-  
tage le Bréfil  
entre plusieurs  
grands sei-  
gneurs.

L'opinion du ministère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisoit à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendrait. Ils pouvoient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions : prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles & si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité & obtenu ces provinces s'attendoient bien à s'en mettre en possession, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations, qu'il falloit dompter.

## V.

Caractères &  
usages des peu-  
ples qu'on vou-  
loit assujettir à  
la domination  
Portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société. Sa foiblesse & ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cens mille ames : ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques ;

c'est la demeure du crime , du vice , des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassements d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté , autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves , sous une infinité de fonctions , de dénominations. Ces amas naturels de populations sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif , le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes ; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations , les unes cachées dans les forêts , les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières ; quelques-unes sédentaires ; un plus grand nombre nomades ; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres , étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici , l'on tiroit sa subsistance de la chasse & de la pêche ; là , de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Brésiliens étoient en général de la taille des Européens , mais ils étoient moins robustes. Ils avoient aussi moins de maladies , & vivoient long-tems. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs , & les hommes les tenoient courts ; les femmes portoient en brasselets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier ; les femmes peignoient leur visage , au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avoit son idiôme particulier , aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage , commune à tous les peuples de l'Amérique , étoit la preuve du peu de progrès

qu'y avoit fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvoit que les transmigrations réciproques de ces sauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivoit de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, & dans les forêts de chasse. Le vuide, que laissoient trop souvent des ressources si fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danse. Leurs chansons n'étoient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse & le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse & du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur & la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée : mais celle de leurs petites sociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient surpris leur crédulité. De tems en tems, on massacroit ces imposteurs, ce qui arrêtoit un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance & de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connoissance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit constituer une société raisonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient



vus naître. L'amour de la patrie , qui est une affection dominante dans les états policés ; qui , dans les bons gouvernemens , va jusqu'au fanatisme & dans les mauvais passe en habitude ; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles , son caractère , ses usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société , mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage , est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent , il perd de vue le présent , pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi , l'âge des passions & des plaisirs , le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance , se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire , se reproche ce qu'il s'est permis , également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée , l'homme revient , en soupirant , sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit , sans cesse , l'image de son berceau , & le retient ou le ramène dans sa patrie : tandis que le sauvage , qui jouit , à chaque époque de sa vie , des plaisirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse , trouve également dans tous les lieux les objets analogues au desir qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût pour base des loix d'aucune espèce , rien , dans leurs petites sociétés , n'étoit si rare que des dissensions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard enfan-toient une querelle & que quelqu'un y pérît , le meurtrier étoit livré aux parens du mort , qui l'immoloient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembloient ensuite & se réconcilioient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit

ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée étoient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les mères, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux ; & portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprenoient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées ; parce que les premières nourrissent toutes leurs enfans, & que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le feroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles & sages innovations ? Si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indifféremment des loix de la nature, sans nuire à son bonheur. Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé. L'homme civilisé reviendra vers son état primitif ; d'où le philosophe conclura qu'il existe dans l'intervalle qui les sépare un point où réside la félicité de l'espèce. Mais qui est-ce qui fixera ce point ? Et s'il étoit fixé, quelle seroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme ?

Les voyageurs étoient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter : mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit espérer

un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commiseration naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers tems. Ce fut presque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérees & les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il disoit. « Je suis un tel, fils d'un tel, petit-fils » d'un tel; je viens pour telle ou telle raison »; & il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit. « Recevez-moi : car » si vous, ou vos enfans, ou les enfans de vos enfans sont jamais » conduits par le malheur dans mon pays, ils me nommeront, » & les miens les recevront ». On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte; il en étoit traité comme un des membres de la famille; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage & de l'hospitalité. La plupart durent la naissance à des passagers à qui l'on avoit accordé le coucher & qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfans, emploieroit toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, je ne sais quelle inquiétude d'esprit, le desir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les tems.



Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'asyle au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquittoient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaçoit à raconter les marques de bienveillance qu'il avoit reçues ; & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affoiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industriels, rapaces & vils ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frère, ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent & non de vos égards qu'il se soucie. Lorsque vous êtes parti, il ne se souvient plus de vous ; & vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte par-tout où la police & les institutions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages & d'une manière plus marquée au Brésil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée, les Brésiliens regardoient les leurs avec attendrissement, racontaient leurs exploits avec complaisance, louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit debout dans une fosse ronde. Si c'étoit un chef de famille, on ensevelissoit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchoit de ces monumens de douleur, sans pousser des

cris effrayans, assez semblables à ceux dont on faisoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisoient jamais les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avoient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui déci-  
doient les hostilités, qui donnoient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnoient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entières. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère & dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une massue de bois d'ébène, qui avoit six pieds de long, un de large, & un ponce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs flèches étoient du même bois. Ils avoient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhortoient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faisoit jamais dévorer ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Brésiliens se bernoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hosti-

lités. Les peuples, à demi-barbares, se les approprient & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur exécration des gens.

Cette antropophagie a long-tems passé pour une chimère dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvoient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchoient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyoient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre: mais ils ont pensé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale: mais combien les conséquences n'en feroient-elles pas pernicieuses? Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la faveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe; & arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis, massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monumens de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.



Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avoit subi le joug , lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides , à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses , se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires , qui , en haine du nom Portugais , étoient massacrés , se trouvoient aussitôt remplacés par d'autres , qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares , qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant , pour les missionnaires , devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation , les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui , se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche , ils fortoient de leur retraite , ils jouoient de leurs fifres , ils battoient leurs tambours , ils remplissoient les airs de chants d'allégresse , ils dansoient , ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens , les principaux chefs des habitations , qui montroient une joie aussi vive , mais plus réservée. Un peu plus loin , on voyoit les jeunes filles , les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis , ils conduisoient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là , il les instruisoit des principaux mystères de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs , à l'amour de la justice , à la charité fraternelle , à l'horreur du sang humain , & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes , ils envoyoient souvent à leur place

## VI.

Ascendant des missionnaires sur les naturels du Brésil , & sur les Portugais , dans les premiers tems de la colonie.

les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient ; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courtes, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au-moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leur amis à partager leur bonheur ; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome ; si, formés en société dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influencer sur tous les événemens politiques ; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme ; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances & les persécuteurs de la philosophie ; s'ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre ; s'ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance ; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire. Le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement. L'univers continueroit à être arrosé de leurs sueurs & fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avoient eu trop fujet de haïr les Européens , pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice , qui fit un grand éclat , diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer , au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là , ils commerçoient paisiblement avec les Cariges , la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris , & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites , chargés de faire recevoir les réparations , que sans eux on n'eût jamais ordonnées , en donnèrent avis à Farancaha , l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux , & les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pères , leur dit-il , nous » consentons à oublier le passé , & à faire une nouvelle alliance » avec les Portugais : mais qu'ils soient désormais plus modérés » & plus fidèles aux droits des nations , qu'ils ne l'ont été. Notre » attachement mérite au-moins de l'équité. On nous traite de » barbares , cependant nous respectons la justice & nos amis ». Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union , Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne-foi des Cariges , » je vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu que j'aime » tendrement ; il est l'espérance de ma maison , & fait les délices » de sa mère : elle mourroit de douleur , si elle perdoit son fils. » Je veux cependant vous le donner en ôtage. Amenez-le avec » vous , cultivez sa jeunesse , prenez soin de son éducation , inf- » truisez - le de votre religion. Que ses mœurs soient douces ; » qu'elles soient pures. J'espère qu'à votre retour , vous m'inf- » truirez aussi , & que vous me rendrez à la lumière ». Plusieurs Cariges imitèrent cet exemple , & envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits , pour ne pas tirer un grand parti de cet événement : mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchâssent à tromper les Indiens , en les



portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour , les faisoit assez respecter dans la colonie , pour que le sort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années des cannes à sucre avoient été portées de Madère au Brésil dont le sol & le climat s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient de jour en jour plus considérables , parce que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine , devenoit de plus en plus un objet de volupté.

#### VII.

Éruptions des  
Français dans  
le Brésil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérise, il y a deux siècles, la langue Française, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, fort ébahis  
» de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leur  
» bois, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette  
» demande. Que veut dire, que vous autres François venez de  
» si loin querir du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point  
» en votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, & en grande  
» quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous  
» ne brûlions pas comme il pensoit ; ainsi comme eux-mêmes en  
» usoient pour teindre leurs cordons & plumages, les nôtres l'a-  
» menoient pour faire la teinture. Il me répliqua : Voire, mais  
» vous

» vous en faut-il tant ? Oui , lui dis-je ; car y ayant tel marchand  
 » en notre pays qui a plus de frises & de draps rouges que vous  
 » n'en avez jamais vu par deçà , un seul achètera tout le bois  
 » dont plusieurs navires s'en retournent chargés. Ha , ha ! dit le  
 » sauvage , tu me contes merveilles ! Puis pensant bien à ce que  
 » je lui venois de dire , plus outre dit : mais cet homme tant  
 » riche dont tu parles , ne meurt-il point ? Si fait , si fait , lui dis-  
 » je , aussi-bien que les autres. Sur quoi , comme ils sont grands  
 » discoureurs , il me demanda de rechef : Et quand doncques il  
 » est mort , à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfans , lui  
 » dis-je , s'il en a ; & à défaut d'iceux , à ses frères , sœurs , ou  
 » plus prochains. Vraiment , dit alors mon vieillard , à cette  
 » heure cognois-je que vous autres François êtes de grands fols ;  
 » car vous faut-il tant travailler à passer la mer pour amasser des  
 » richesses à ceux qui survivent après vous , comme si la terre  
 » qui vous a nourris n'étoit point suffisante aussi pour les nourrir ?  
 » Nous avons des enfans & des parens , lesquels , comme tu vois ,  
 » nous aimons ; mais parce que nous sommes assurés qu'après  
 » notre mort , la terre qui nous a nourris les nourrira , certes nous  
 » nous reposons sur cela ».

Cette philosophie , si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition , mais étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité , ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses , dont la soif dévorait alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois , qui étoient devenus républicains par hasard , & commerçans par nécessité , furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur , qui , à leur exemple , devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne , mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches , furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer : mais les plus pauvres , celles qui étoient comme submer-

VIII.  
 Conquêtes des  
 Hollandois  
 dans le Brésil.

gées , réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie , elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées , dans l'Inde , dans le Gange , jusques aux Moluques , qui faisoient partie de la domination Espagnole , depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La trêve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république , le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621 , par la création d'une compagnie des Indes Occidentales , dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique , comprises dans son privilège , qu'avoit eus en Asie celle des Indes Orientales. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller , sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme , suivant l'usage de leur nation , ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole , ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour , que le pays étoit dans une espèce d'anarchie ; que la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie ; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits ; que les soldats étoient devenus marchands ; qu'on avoit oublié jusqu'aux premières notions de la guerre ; & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables , pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea , en 1624 , Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province , quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie , ne fit guère plus de résistance.

C'étoit un terrible revers : mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avoit subjugué le Portugal , elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un



grand avantage ; & ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles , Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations , quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués , pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel , le zèle pour la patrie , le desir de réprimer la joie de leurs tyrans ; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent , le prodiguèrent. D'autres levèrent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626 , avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador , Michel Texeira , leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier , à la tête de quinze cens hommes , avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté , harcelé , battu , poussé , enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim , l'ennui & la misère , forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer , la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports , que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui caufoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient , par des exploits utiles , à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever , en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer , les maladies , les combats multipliés : tout sembloit les aguerrir , & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnoit , elle leur permettoit un com-

merce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires, dont la dépense montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois

achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

Ce fut dans ces circonstances qu'un Jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

IX.  
Plaintes d'un  
prédicateur  
Portugais à  
Dieu, sur les  
succès d'une  
nation hérétique.

Vieira prit pour texte la fin du psaume 43, où le prophète s'adressant à Dieu, lui dit : « Réveille-toi, Seigneur; pourquoi » t'es-tu endormi? pourquoi as-tu détourné ta face de nous? » pourquoi as-tu oublié notre misère & nos tribulations? Réveille-toi; viens à notre secours. Songe à la gloire de ton nom, » & sauve-nous ».

« C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant, le prophète roi parle à Dieu. Le tems & les circonstances sont les mêmes; & j'oserai dire aussi : réveille-toi. Pourquoi t'es-tu endormi »?

Vieira reprend son texte; & après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israël & des Portugais, il ajoute : « Ce ne » sont donc point les peuples que je prêcherai aujourd'hui. Ma » voix & mes paroles s'élèveront plus haut. J'aspire dans ce moment à pénétrer jusque dans le sein de la divinité. C'est le » dernier jour de la quinzaine que dans toutes les églises de la » métropole on a destiné à des prières devant les sacrés autels; » & puisque ce jour est le dernier, il convient de recourir au » seul & dernier remède. Les orateurs évangéliques ont travaillé » vainement à vous amener à résipiscence. Puisque vous avez » été sourds, puisqu'ils ne vous ont pas converti, c'est toi, Seigneur, que je convertirai; & quoique nous soyons les pécheurs, » c'est toi qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis le crime dans le » désert, en adorant le veau d'or, tu révélas leur faute à Moïse, » & tu ajoutas, dans ton courroux, que tu voulois anéantir ces



» ingrat . Moïse te dit : & pourquoi ton indignation contre ton  
 » peuple ? Avant que de sévir , considère ce qu'il est à-propos  
 » que tu fasses . Veux-tu que l'Egyptien t'accuse de ne nous avoir  
 » malicieusement tirés de l'esclavage que pour nous exterminer  
 » dans les montagnes ? Songe à la gloire de ton nom .

» Telle fut la logique de Moïse , & telle sera la mienne . Tu te  
 » repentis du projet que tu avois formé . Tu es le même . Mes  
 » raisons sont plus fortes que celles du législateur des Hébreux .  
 » Elles auront le même effet sur toi ; & si tu as formé le projet  
 » de nous perdre tu t'en repentiras . Ignores-tu\* que l'hérétique  
 » enflé des succès que tu lui accordes , a déjà dit que c'est à la  
 » fausseté de notre culte qu'il doit ta protection & ses victoires ?  
 » Et que veux-tu qu'en pensent les Gentils qui nous environ-  
 » nent , le Talapoin qui ne te connoît pas encore , l'inconstant  
 » Indien , l'ignorant & stupide Egyptien , à peine mouillé des  
 » eaux du baptême ? Les peuples sont-ils capables de fonder &  
 » d'adorer la profondeur de tes jugemens ? Réveille-toi donc ;  
 » & si tu prends quelque soin de ta gloire , ne souffre pas qu'on  
 » puise dans nos défaites des argumens contre notre croyance .  
 » Réveille-toi ; & que les tempêtes qui ont dissipé nos flottes ,  
 » dissipent celles de notre ennemi commun : que la peste , que  
 » les maladies qui ont fondu nos armées , fondent les siennes ; &  
 » puisque les conseils des hommes se corrompent , quand il te  
 » plaît , remplis les siens de ténèbres & de confusion .

» Josué étoit plus saint & plus patient que nous . Cependant  
 » son langage ne fut pas autre que le mien , & la circonstance  
 » étoit bien moins importante . Il traverse le Jourdain ; il attaque  
 » la ville de Haï ; ses troupes sont dispersées . Sa perte fut mé-  
 » diocre ; & le voilà qui déchire ses vêtemens , qui se roule à  
 » terre , qui se répand en plaintes amères , qui s'écrie : *Et pour-*  
 » *quoi nous faire passer le Jourdain ? Dis Seigneur , étoit-ce pour nous*  
 » *livrer à l'Amorrhéen ?* Et moi , lorsqu'il s'agit d'un peuple im-  
 » mense , dans une vaste contrée , je ne m'écrierai pas : Ne nous  
 » as-tu donné ces contrées que pour nous les ôter ? Si tu les  
 » destinois au Hollandois , que ne l'appellois-tu lorsqu'elles

» étoient incultes ? L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands services ,  
» & sommes-nous si vils à tes yeux que tu nous aies tirés de  
» notre contrée pour être ici son défricheur , pour lui bâtir des  
» villes , pour l'enrichir par nos travaux ? Voilà donc le dédom-  
» magement que tu avois attaché dans ton cœur à tant d'hommes  
» égorgés sur la terre , & perdus sur les eaux ? Cela fera pour-  
» tant si tu l'as résolu. Mais je te préviens que ceux que tu rejet-  
» tes , que tu accables aujourd'hui , demain tu les rechercheras  
» sans les trouver.

» Job , écrasé de malheurs , conteste avec toi. Tu ne veux  
» pas , sans doute , que nous soyons plus insensibles que lui. Il  
» te dit : *Puisque tu as décidé ma perte , consume-la ; tues-moi ,*  
» *anéantis-moi ; que je sois inhumé & réduit en poussière ; j'y consens :*  
» *mais demain , tu me chercheras & tu ne me trouveras plus. Tu auras*  
» *des Sabéens , des Chaldéens , des blasphémateurs de ton nom : mais*  
» *Job , mais le serviteur fidèle qui t'adore , tu ne l'auras plus.*

» Eh bien , Seigneur , je te dis avec Job : embrâse , détruits ,  
» consume-nous tous : mais un jour , mais demain tu chercheras  
» des Portugais & tu en chercheras vainement. A ton avis , la  
» Hollande te fournira des conquérans apostoliques qui porte-  
» ront , au péril de leur vie , par toute la terre , l'étendard de  
» la croix ? La Hollande te formera un séminaire de prédicateurs  
» apostoliques qui courront arroser de leur sang des contrées  
» barbares pour les intérêts de ta foi ? La Hollande t'élèvera des  
» temples qui te plaisent , te construira des autels sur lesquels  
» tu descendes , te consacrera de vrais ministres , t'offrira le  
» grand sacrifice , & te rendra le culte digne de toi ? Oui , oui ?  
» Le culte que tu en recevras , ce sera celui qu'elle pratique  
» journellement à Amsterdam , à Middelbourg , à Fleffingue , &  
» dans les autres cantons de cet enfer humide & froid.

» Je fais bien , Seigneur , que la propagation de ta foi & les  
» intérêts de ta gloire ne dépendent pas de nous ; & que quand  
» il n'y auroit point d'hommes , ta puissance animant les pierres  
» en susciteroit des enfans d'Abraham. Mais je fais aussi que  
» depuis Adam , tu n'as point créé d'hommes d'une espèce nou-

» velle; que tu te fers de ceux qui font , & que tu n'admetts à  
 » tes desseins les moins bons qu'au défaut de meilleurs. Témoin  
 » la parabole du banquet : *Faites entrer les aveugles & les boiteux.*  
 » Voilà la marche de ta providence. La changes-tu aujourd'hui ?  
 » Nous avons été les conviés; nous n'avons pas refusé de nous  
 » rendre au festin , & tu nous préfères des aveugles , des boi-  
 » teux : des luthériens , des calvinistes , aveugles dans la foi ,  
 » boiteux dans les œuvres !

„ Si nous sommes assez malheureux pour que le Hollandois  
 „ se rende maître du Bréfil , ce que je te représente avec  
 „ humilité , mais très-sérieusement , c'est d'y bien regarder avant  
 „ l'exécution de ton arrêt. Pese scrupuleusement ce qui pourra  
 „ t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il en est encore tems.  
 „ Si tu as à te repentir , il vaut mieux que ce soit à présent  
 „ que quand le mal sera sans remède. Tu vois ou j'en veux  
 „ venir , & les raisons prises dans ta propre conduite de la remon-  
 „ trance que je te fais. Avant le déluge , tu étois aussi très-  
 „ courroucé contre le genre-humain. Noé eut beau te prier  
 „ pendant un siècle. Tu persistas dans ta colère. Les cataractes  
 „ du ciel se rompent enfin. Les eaux ont surmonté les sommets  
 „ des montagnes. La terre entière est inondée ; & ta justice est  
 „ satisfaite. Mais trois jours après ; lorsque les corps furnagè-  
 „ rent ; lorsque tes yeux s'arrêtèrent sur la multitude des cada-  
 „ vres livides ; lorsque la surface des mers t'offrit le spectacle le  
 „ plus triste , le plus affreux spectacle qui eût jamais affligé les  
 „ regards des anges : que devins-tu ? Frappé de ce tableau ,  
 „ comme si tu ne l'avois pas prévu , tes entrailles s'émurent  
 „ de douleur. Tu te repentis d'avoir fait le monde. Tu eus des  
 „ regrets sur le passé. Tu pris des résolutions pour l'avenir.  
 „ Voilà comme tu es ; & puisque c'est-là ton caractère , pour-  
 „ quoi ne pas te ménager toi-même en nous épargnant ? Pour-  
 „ quoi faire à présent le furibond , si ton cœur en doit mur-  
 „ murer ; si l'exécution des arrêts de ta justice doit affliger ta  
 „ bonté ? Songes-y avant de commencer & considère les suites du  
 „ nouveau déluge que tu as projeté. Je vais te les peindre.

„ La



„ La Bahia & le reste du Bréfil sont devenus la proie des Hol-  
 „ landois ; je le suppose. Vois-les. Ils entrent dans cette ville  
 „ avec la fureur de conquérans , avec la rage d'hérétiques. Vois  
 „ que ni l'âge , ni le sexe ne sont épargnés. Vois le sang qui  
 „ coule. Vois les coupables , les innocens , les femmes , les  
 „ enfans passés au fil de l'épée , égorgés les uns sur les autres.  
 „ Vois les larmes des vierges qui pleurent l'injure qu'elles ont  
 „ soufferte. Vois les vieillards traînés par les cheveux. Entends  
 „ les cris confus des religieux , des prêtres qui embrassent leurs  
 „ autels & qui élèvent leurs bras vers toi. Toi-même , Seigneur ,  
 „ tu n'échapperas pas à leurs violences. Oui ! tu en auras ta part.  
 „ L'hérétique forcera les portes de tes temples. Les hosties , ton  
 „ propre corps sera foulé aux pieds. Les vases que ton sang a  
 „ remplis serviront à la débauche. Tes autels seront renversés.  
 „ Tes images seront lacérées. Des mains sacrilèges se porteront  
 „ sur ta mère.

„ Que ces affronts te fussent adressés & que tu les souffrisses ,  
 „ je n'en serois pas étonné , puisque tu en souffris de plus san-  
 „ glants autrefois : mais ta mère ! où est la piété filiale ? Quoi !  
 „ tu ôtas la vie à Osée , pour avoir touché l'arche. La main  
 „ que Jeroboam avoit levée sur un prophète , tu la desséchas ;  
 „ & il reste à l'hérétique des milliers de bras pour des forfaits  
 „ plus atroces ? Tu détrônas , tu fis mourir Balthazar , pour avoir  
 „ bu dans des vases où ton sang n'avoit pas été consacré ; & tu  
 „ épargnes l'hérétique ; & il n'y a pas deux doigts & un pouce  
 „ pour tracer son arrêt de mort ?

„ Enfin , Seigneur , lorsque tes temples seront dépouillés , tes  
 „ autels détruits , ta religion éteinte au Bréfil , & ton culte in-  
 „ terrompu ; lorsque l'herbe croîtra sur le parvis de tes églises ,  
 „ le jour de Noël viendra sans que personne se souvienne du  
 „ jour de ta naissance. Le carême , la semaine - sainte viendront ,  
 „ sans que les mystères de ta passion soient célébrés. Les pierres  
 „ de nos rues gémiront , comme elles gémirent dans les rues  
 „ solitaires de Jérusalem. Plus de prêtres , plus de sacrifices ,  
 „ plus de sacremens. L'hérésie s'emparera de la chaire de vérité.

„ La fausse doctrine infectera les enfans des Portugais. Un jour  
 „ on demandera aux enfans de ceux qui m'entourent : *Petits gar-*  
 „ *çons, de quelle religion êtes-vous ?* & ils répondront : *nous sommes*  
 „ *calvinistes. Et vous petites filles ?* & elles répondront : *nous*  
 „ *sommes luthériennes.* Alors tu t'attendras, tu te repentiras :  
 „ mais puisque le regret t'attend, que ne le préviens-tu ?

„ Mais, dis-moi, quelle gloire trouveras-tu à détruire une  
 „ nation & à la faire supplanter par une autre ? C'est un pouvoir  
 „ que tu confias autrefois à un petit habitant d'Anatho. En  
 „ nous punissant, tu triomphes du foible ; en nous pardonnant,  
 „ tu triomphes de toi. Sois miséricordieux pour ta propre gloire,  
 „ pour l'honneur de ton nom. Que ta colère ne soit ni de tous  
 „ les jours, ni même d'un jour. Tu ne veux pas que le soleil se  
 „ couche sur notre ressentiment ; & combien ne s'est-il pas levé,  
 „ combien ne s'est-il pas couché sur le tien ? Exiges-tu de nous  
 „ une modération que tu n'as pas ? Ne fais-tu que donner le  
 „ précepte & non l'exemple ?

„ Pardonne donc, Seigneur ; fais cesser nos malheurs. Vierge  
 „ sainte, intercède pour nous. Supplie ton fils ; ordonne-lui.  
 „ S'il est courroucé par nos offenses, dis-lui qu'il nous les  
 „ remette, ainsi qu'il nous est enjoint par sa loi de les remettre  
 „ à ceux qui nous ont offensés „

Je ne fais si le Seigneur fut sensible à l'apostrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de tems après, les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations desiroient, sans qu'aucune l'eût prévue.

X.

Les Portugais  
 réussissent à  
 chasser les Hol-  
 landois du Bré-  
 sil.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractère : mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidèle à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance.

achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbécille encore que son père, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés, réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement, des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenant aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il étoit possible d'entreprendre. Aussi-tôt, tout change de face, tout prend une nouvelle



vie : mais des bâtimens trop superbes font élevés : mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves : mais on se livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagements. Afin de ne pas perdre tout crédit , ils se permettent d'emprunter à trois , à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables ; & les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement , la compagnie est réduite à se charger des dettes : mais elle exige que les cultivateurs lui livrent le prix entier de leurs productions , jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement , les agens du monopole avoient laissé écrouler les fortifications , ils avoient vendu les armes & les munitions de guerre ; ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le desiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique , & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation , qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés , les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de massacrer dans une fête , au milieu de la capitale de Fernambuc , tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement , & de faire ensuite main-basse sur le peuple , qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés , eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité , nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique , il s'étoit élevé à celui de commissionnaire & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle ; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu , sans l'appui du gouvernement , il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice : mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle défavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre zèle, » de ses intérêts & de nos succès; bien loin de chercher à nous » arracher les armes, il nous encourageroit à poursuivre notre

» entreprise, il nous appuieroit de toute sa puissance ». Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui favoient servir leur patrie, il consumma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événemens ne font & ne nous paroissent que les suites de quelques causes politiques, morales ou physiques ; & l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au tems des Hébreux, lorsqu'ils avoient des séminaires d'inspirés ; des Grecs, lorsqu'on se rendoit de tous les côtés à Delphes ; des Romains, lorsqu'on n'osoit tenter aucune grande entreprise, sans avoir consulté les entrailles des victimes & les poulets sacrés ; de nos ancêtres, au tems des croisades. Voyons, à la place de Vieira, un prophète, une pithonisse, un augure, un Bernard ; & la révolution du Brésil prendra tout-à-coup une couleur surnaturelle. Ce sera Dieu qui, touché de la sainte hardiesse d'un personnage extraordinaire, aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu,



pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé: mais ils étoient très-supérieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres, vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelières, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment

## XI.

Etablissement  
des Portugais  
sur la rivière  
des Amazones.

une infinité d'îles , trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'océan sous l'équateur même , par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb ; & sa source , à ce qu'on croit , en 1538 , par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve , & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations , qui embarrassoient la navigation avec leurs canots , & qui , du rivage , l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe , comme le sont tous les peuples Américains , offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols , une armée de femmes guerrières , & détermina l'officier qui commandoit , à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve , en celui de l'Amazone , qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols , de ces peuples qui n'eurent jamais , à la vérité , ni la délicatesse du goût , ni la sensibilité , ni la grace , qui furent le partage des Grecs : mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère , une élévation d'âme , une imagination aussi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dedans , au-dehors de leur étroite contrée , sans rencontrer le merveilleux. Ils virent sur le Pinde Apollon entouré des neuf muses. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attachèrent Prométhée sur le Caucase. Ils écrasèrent les géans sous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrens de flamme , c'est Typhée qui soulève sa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de satyres & de faunes ; il n'y eut aucun de leurs poètes qui n'eût assisté à leurs danses ; & une nature toute nouvelle resta muette sous les regards de l'Espagnol. Il n'est frappé , ni de la singularité des sites , ni de la variété des plantes & des animaux , ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc ?

A tuer , à massacrer , à piller. La recherche de l'or , qui le tient courbé vers le pied des montagnes , réduit à la posture & à la stupidité de la brute.

Dès le tems d'Hercule & de Thésée , le Grec avoit donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros , sans en excepter celle d'Alexandre ; & les Espagnols infatués de ce rêve de l'antiquité , le transportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique , qu'il existoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en société avec des hommes , & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année , pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque , ils publièrent , avec raison , que dans le Nouveau-Monde , les femmes étoient toutes si malheureuses , toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité , qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé , de concert , le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts , de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses , avoit dû , ajoute-t-on , les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes , pouvoient-elles consentir à devenir mères ? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses , dont ils avoient rendu la condition intolérable , & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé ? Mais le sexe le plus doux , le plus compatissant , pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans , sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles ; & commettre de sang-froid , d'un accord général , des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ? Mais une république aristocratique , ou démocratique , qu'il faut être capable de gouverner , pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes ; quoiqu'un état monarchique ou despotique , où il ne faut que vouloir , l'ait été , puisse l'être encore par une seule femme ? Que l'on considère la foiblesse orga-



nique du sexe ; son état presque toujours valétudinaire ; sa pusillanimité naturelle ; la dureté des travaux de l'état social , pendant la paix & pendant la guerre ; l'horreur du sang ; la crainte des périls ; & que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous , des congrégations de l'un & de l'autre sexe , qui vivent séparées , malgré le besoin & le desir naturel qui devroient les rapprocher & les réunir ; il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes , encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain , c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique , on n'en a jamais apperçu la moindre trace , avec quelque activité , avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier , comme de tant d'autres , qu'on suppose toujours exister , sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones , le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou , ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés , Pedro d'Orsua , gentilhomme Navarrois , distingué par sa sagesse & par son courage , offrit au vice-roi , en 1560 , de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cens hommes. Ces monstres nourris de sang , altérés de celui de tous les gens de bien , massacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête , avec le titre de roi , un basque féroce nommé Lopès d'Aguirre qui leur promettoit tous les trésors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes , ces barbares descendent dans l'Océan par l'Amazone , & abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé , le pays pillé. Les côtes de Cumana , de Caraque , de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs , parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou , où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes , rassemblé avec précipitation , attaque ces furieux , les bat & les

disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il » à sa fille unique, qui le suivoit dans ses voyages, j'espérois » te placer sur le trône; les événemens trompent mon attente. » Mon honneur & le tien ne permettent pas que tu vives pour » devenir l'esclave de mes ennemis: meurs de la main d'un père ». A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'achève tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entièrement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'ont fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Hayane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient sou-

vent attaqués par des escadres qui les enlevoient , & toujours suivis par des armateurs , qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems , ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible , facile même , d'y faire arriver par des rivières navigables , ou à peu de frais , par terre , les trésors de la Nouvelle-Grenade , du Popayan , de Quito , du Pérou , du Chili même. Descendus à l'embouchure , ils auroient trouvé dans le Port de Para , les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole , en se joignant à elle. On feroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés , & on feroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer , ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône , fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo , jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire , accompagné d'un seul homme de sa nation , se chargeoit de haches , de couteaux , d'aiguilles , de toutes sortes d'outils de fer , & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres , pour voir s'il ne découvroit pas quelque cabane , s'il n'appercevroit pas de la fumée , s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque sifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage , il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient , sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre , se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer , & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles , il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuel



voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroïssoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible & malheureuse de missionnaire; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misère; courir à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares; s'établir au milieu d'eux; se prêter à leurs mœurs; partager leur indigence & leurs fatigues; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi long-tems au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue & s'en faire entendre?

Si c'est par enthousiasme de religion: quel plus terrible effort peut-on imaginer que celui-là? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des supérieurs qui vous disent VA, & auxquels on ne sauroit sans parjure & sans apostasie demander raison de leurs ordres: que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent si despotiquement & qui sont si aveuglément obéis? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité & à la misère: je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi rebutante, j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenoient eux-mêmes; & je me

ferois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

» Mon ami , me disoit un vieux missionnaire qui avoit vécu  
 » trente ans au milieu des forêts , qui étoit tombé dans un pro-  
 » fond ennui depuis qu'il étoit rentré dans son pays , & qui sou-  
 » piroit sans cesse après ses chers sauvages : mon ami , vous ne  
 » savez pas ce que c'est que d'être le roi , presque le dieu d'une  
 » multitude d'hommes qui vous doivent le peu de bonheur dont  
 » ils jouissent , & dont l'occupation assidue est de vous en té-  
 » moigner leur reconnoissance. Ils ont parcouru des forêts immen-  
 » ses ; ils reviennent tombant de lassitude & d'inanition ; ils n'ont  
 » tué qu'une pièce de gibier , & pour qui croyez-vous qu'ils  
 » l'aient réservée ? C'est pour le PÈRE : car c'est ainsi qu'ils nous  
 » appellent ; & en effet ce sont nos enfans. Notre présence sus-  
 » pend leurs querelles. Un souverain ne dort pas plus sûrement  
 » au milieu de ses gardes que nous au milieu de nos sauvages.  
 » C'est à côté d'eux que je veux aller finir mes jours ».

Avec cet esprit , les Jésuites avoient surmonté sur l'Amazone des obstacles qui paroissent invincibles. Leur mission , commencée en 1637 , réunissoit en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades , dont douze étoient situées sur le Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux , de cinq , de dix , de quinze , quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations , tous opiniâtrément attachés à leur idiôme , à leurs mœurs , à leurs coutumes , & qu'on n'accoutumoit jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisoit pour donner de l'extension à cet établissement n'étoient point heureux & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes , & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles ; & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure , n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain , & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi , & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais

à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse , qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé , il y a peu de positions commodes pour des établissemens. Ils sont , la plupart , si éloignés les uns des autres , qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer , sont trop isolées ; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles , & si peu nombreuses , qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites Espagnols avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient , c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao , de la vanille , de la false-pareille , que la nature libérale leur présente , & qu'on envoie tous les ans à Quito , qui en est éloigné de trois cens lieues , pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés , formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier , peu d'outils pour l'agriculture , une lance , des arcs & des flèches pour la chasse , des hameçons pour la pêche , une tente , un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possèdent , qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci , dorment sans inquiétude , & meurent sans crainte. On peut les dire heureux , si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins , que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant , qui est l'ouvrage de la religion seule , n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne , & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux , ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité : mais les sauvages voisins viennent de tems en tems s'y mêler.



Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone , d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas , la dernière peuplade dépendante de l'Espagne , on trouve Saint-Paul , la première des nombreuses bourgades formées , à des distances immenses , par les Portugais sur le fleuve principal & sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins , ils parviendroient à se procurer , par cette communication , des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito , dont ils sont plus séparés par la Cordelière , qu'ils ne le feroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que , malgré leur rivalité , l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On fait que la province de Quito languit dans la pauvreté , faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces , en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone , s'élèveroient à un degré de prospérité , où , sans ce concours , elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient , avec le tems , de grands avantages de cette activité , qui ne peut jamais leur nuire , puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau , & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales , ou des jalousies des couronnes , comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement , pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples , dont le plus grand intérêt est de s'aimer , de s'entraider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir , pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font , du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-tems on soupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquoient ensemble par la rivière Noire, où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, se trouvèrent sur l'autre. Voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères auroient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différens qui avoient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de tems après les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils le remontèrent jusqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune suite, lorsque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élèvent aussi-tôt entre les deux puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes. Le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique : mais il soutient que cet ordre de choses a été annullé par des arrangemens postérieurs & d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé : mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle; & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais

## XII.

Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.

pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu ; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença , entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires , un commerce interlope très-considérable , auquel toutes les parties du Brésil , toutes les parties du Pérou , quelques négocians même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'apercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal , elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer , le plus qu'il seroit possible , l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place Portugaise ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon ; & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries , par les bourgades de Maldonado & de Montevideo , par tous les moyens connus , la côte septentrionale de la Plata , depuis l'embouchure de ce grand fleuve jusqu'à l'établissement qui leur causoit de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimèrent d'éternelles animosités , que les liaisons de commerce avoient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyoit à la veille d'une rupture ouverte , lorsqu'une convention , de 1750 , parut devoir terminer les différens des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement & son territoire , contre sept des missions , anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique ; & la chose n'étoit pas aisée. Les Jésuites , qui , dès leur naissance , s'étoient ouvert une route secrète à la domination , pouvoient contrarier le démembrement d'un empire , fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt , ils devoient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui , en se jettant dans leur sein , s'étoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs , les Guaranis n'avoient pas été subjugués. En se sou-



mettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner ? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces, que les deux puissances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en-rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs mesures. Leur courage parut mollir ; & ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur, sans faire les efforts qu'annonçoient leurs premières résolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étoient que dispersés, & que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, & tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt, par des hostilités simplement tolérées, & tantôt par

des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre , le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 & du 11 mars 1778, l'ont dépouillé , sans retour , de la colonie du Saint-Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre , qui lui avoit été enlevé , sous le prétexte , si souvent allégué , de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient la Plata & l'Amazone , des citoyens paisibles & laborieux multiplioient , sur les côtes du Brésil , des productions importantes , qu'ils livroient à leur métropole qui , de son côté , fournissoit à tous leurs besoins.

### XIII.

Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole , plus destructeur encore.

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoît tous les ans de Lisbonne & de Porto , dans le mois de mars. Les bâtimens , qui la formoient , se séparoient à une certaine hauteur , pour aller à leur destination respective : mais ils se réunissoient tous à Bahia , pour regagner les rades de Portugal , dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante , sous l'escorte des vaisseaux de guerre , qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses , si opposé aux maximes généralement reçues , bleffoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir , de faire revenir leurs navires , dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce système auroit fait baisser le prix du fret , multiplié les expéditions , accru les forces maritimes , encouragé toutes les cultures. Les liaisons , entre la métropole & la colonie , devenues plus vives , auroient répandu des lumières & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigué séparément ; par l'habitude , qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens ; par les insinuations de quelques hommes puissans , dont la révolution auroit contrarié

les intérêts ; par cent préjugés , tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base , que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'ancien & du Nouveau-Monde , lorsque la découverte des mines d'or & de diamans fixa sur le Brésil , dès le commencement du siècle , les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses , ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie , en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entièrement détrompée , lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait , sans le secours d'aucune compagnie , des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formoient passagèrement entre eux les rois , les nobles , les négocians , & qui expédioient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se feroit pas attendu qu'un peuple qui , dans des tems de barbarie , avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence , finiroit par adopter , dans un siècle de lumière , un système destructeur , qui , rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie , ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne , quand la terre repoussant , pour ainsi dire , ses habitans d'un sein déchiré , ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale , se renouvelloient encore ; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints , lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger , au Brésil , & même en détail , dans une circonférence de trois lieues , les vins si connus sous le nom de Porto , qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord & sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de trois millions , divisé en deux cens actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont auto-



risés à faire & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paie le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette: quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau; & le tonneau est de deux cens vingts pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses & par son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, Porto crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 livres, divisé en douze cens actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cens parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits; & à vendre leurs marchandises quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laissoit la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudroient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devoient durer vingt ans, & pouvoient être renouvelées, au grand détriment de la colonie.

## XIV.

Gouvernement  
civil, militaire  
& religieux éta-  
bli dans le Bré-  
sil.

Le Brésil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ces différens chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres

de Lisbonne , & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans : mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur juridiction , de s'intéresser dans aucune branche de commerce , d'accepter le moindre présent , de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge ; & cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit , comme celui qui est révoqué , compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole ; & les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place , l'évêque , l'officier militaire le plus avancé , & le premier magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Brésil est absolument la même que celle de Portugal. Chaque district a son juge , dont on peut appeler aux tribunaux supérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro , à ceux même de Lisbonne , s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne soient soumis à aucune des deux juridictions , & dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légères. Les forfaits ressortissent du gouverneur , aidé de quelques assesseurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit , dans chaque province , recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires , & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution , d'ailleurs judicieuse , c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant & quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor-royal de la métropole , & y est discuté très-sévèrement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, & régler, sous l'inspection du commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privilèges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal & dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capitaine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne sont pas rassemblés dans l'intérieur des terres : mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'est alors le fisc qui les nourrit. Les nègres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au tems où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cents quarante-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cents cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de christ, jouisse seul au Brésil des dixmes ecclésiastiques ; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnoissent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sièges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministère, & avec une pension, depuis douze mille cinq cents jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement :



gouvernement : mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'éduquer, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres & à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asyles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro : mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder aucun couvent pour des religieuses. Les moines ont trouvé plus de facilités. Il existe vingt-deux maisons de différens ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les Jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour se soustraire à la loi qui en interdisoit le séjour à tous les réguliers. Depuis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Brésil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agens, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires. Leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables. L'accusation de judaïsme est celle qui provoque le plus souvent leur impitoyable sévérité. Les fureurs en ce genre furent poussées si loin, depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, que la plupart des cultures restèrent négligées.

Dans le Brésil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les esclaves, & ils devoient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, & que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrain qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les dimanches, ceux d'entre eux qui sont sages & laborieux, se trouvent en

état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur est-elle refusée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorsqu'on les opprime. C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guère de nègres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines seulement, s'occupent au loin & paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs, qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres : mais les uns & les autres sont exclus du sacerdoce & des charges municipales. Au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement, les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne diffère guère du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices & de ses passions.

## XV.

Quel a été,  
quel est au Bré-  
sil le sort des  
Indiens soumis  
au Portugal.

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on se faisoit d'eux ; on les vendoit dans les marchés ; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même réduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclarèrent de nouveau les Indiens, tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres, porta, en 1611, une troisième loi qui décernoit des peines graves contre les infractions. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore

sous un gouvernement municipal, la plupart de ses administrateurs étoient nés en Amérique même ; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guère plus respectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophytes. La nouvelle cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, & renouvela très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juste ; & elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des individus nés d'une mère négresse & d'un père Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les nègres se multiplièrent dans le Brésil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient ; & ce genre de servitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & sur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même manière que les conquérans. La même carrière fut ouverte à leurs talens ; & ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de



philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement ; & lorsqu'il lui arrive, par hasard , d'en faire une bonne , on garde le silence. Peuples , dites-moi , est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur ? Cette espèce d'ingratitude est-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat , lorsque vous en êtes foulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt , illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples & vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & dansez à l'entour ; prononcez avec allégresse , bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de l'empire qui ne soit flatté de cet hommage ? Quel est celui qui se résoudra , soit à sortir de place , soit à mourir , sans l'avoir reçu ? Quel est celui qui ne désirera pas d'augmenter le nombre de ces espèces de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : son aïeul fit allumer quatre fois , cinq fois les feux pendant la durée de son administration ? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendans cette sorte d'illustration ? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oseroit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie , sans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satire. Peuples , vous êtes également vils , & dans la misère , & dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scènes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe , augurèrent bien du nouveau système. Ils se flattèrent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient

pas joui : que le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts & les fixeroit à un genre de vie plus paisible : qu'une confiance entière s'établirait insensiblement entre les Américains, les Européens ; & qu'avec le tems ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Lisbonne auroit la sagesse de ne pas troubler par des partialités une harmonie si intéressante , & qu'elle chercheroit , par tous les moyens possibles , à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémisphère.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces espérances ! Dans les provinces de Fernambuc , de Bahia, de Rio-Janeiro , de Minas Geraes, les Brésiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les nègres & n'ont pas changé de caractère , parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle ; parce qu'on ne leur a pas distribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Grosso, à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades. Chacune est présidée par un blanc. C'est lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achète pour la communauté, qui punit & qui récompense. C'est lui qui livre aux agens du fisc le dixième des productions territoriales. C'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un écrivain, qui n'est jamais sorti de l'Europe, seroit regardé comme bien hardi, s'il osoit prononcer entre deux partis, qu'une expérience de trois siècles n'a pu réunir : mais qu'il me soit permis au-moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Brésil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence & en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI.  
Etat du gou-  
vernement, de  
Para,

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré; & à l'Est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la rivière des Tocantins. C'est la contrée la plus stérile & la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la rivière Noire, dont les bords élevés seroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presque uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette rivière reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raisons de politique ont, sans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrain sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les espèces.

Quoique le Sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide & moins infesté de reptiles. Les grandes & nombreuses rivières, qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le suivirent y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jeta sur ses rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'île de Joannes à Macedo: mais ces deux concessions furent depuis réunies à la couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, & la seconde par des échanges.

Pendant long-tems, les Portugais se bornèrent à faire des courses, plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens. C'étoient des sauvages inquiets & hardis qui cher-



choient à asservir d'autres sauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues meurtrières, ces cruautés inutiles duroient depuis un siècle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entièrement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive & sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail, ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives & renouvelées chaque année donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de faïse-pareille, d'huile de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan & sur un terrain qui s'élève treize pieds au-dessus du niveau de la mer, ne fut long-tems que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui païssoient dans l'isle de Marajo fut long-tems une de ses ressources. A peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministère trompé ou corrompu l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'élève rarement au-dessus de 600,000 livres. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter & emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cens dix-neuf noirs esclaves ou mu-

lâtres livres ; & de trente-quatre mille huit cens quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui , en 1778 , a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilège exclusif , mettra , sans doute , à profit sa liberté. Le port de Belem , appelé Para , nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville , n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est , à la vérité , difficile. Des courans , en sens contraires , occasionnés par une multitude de petites isles rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade , ils mouillent dans un fonds de vase , sur quatre , cinq & six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu , il ne fera plus praticable si , comme il faut le croire , les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un siècle.

XVII.  
Etat du gou-  
vernement de  
Maragnan.

Le Maragnan est séparé au Nord , du Para , par la rivière des Tocantins ; au Sud , du Goyaz , par la Cordelière appelée Guacuragua ; au Levant , du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la première fois les Portugais en 1535 , & ce fut une tempête qui les y jetta : mais , ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612 , pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque , les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris , qui amusoit les sauvages , occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer ; & elle ne fut pas remplacée , comme elle devoit l'être. L'établissement a langui long-tems ; & l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès ; & depuis quelques années , on lui a associé celle du riz , quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant , à celui même de l'Amérique septentrionale. Le climat s'est  
absolument

absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie : mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis , longue de sept lieues , large de quatre , & séparée de la terre-ferme par une très-petite rivière seulement. On y voit une ville du même nom où se font toutes les opérations du commerce , quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures , mais les plus considérables sont dans le continent , sur les rivières d'Ytapicorié , de Mony , d'Iquara , de Pindaré & de Meary.

Sur les derrières de la province & dans le même gouvernement est le pays de Pauchy , où les Paulistes pénétrèrent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué , & il ne l'est pas encore entièrement du côté de l'Est. C'est un terrain inégal & sablonneux , quoiqu'excessivement élevé. Des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol , couvert de salpêtre , ils élèvent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes : mais le mouton y dégénère , comme dans le reste du Brésil , excepté dans le Coritibe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires & des chaleurs excessives font souvent périr les troupeaux entiers , lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à tems dans des pâturages éloignés.

Les mines de soufre , d'alun , de couperose , de fer , de plomb , d'antimoine sont communes & peu profondes dans ces montagnes ; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut , à la vérité , permis , en 1752 , d'exploiter celle d'argent , qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant : mais la cour revint sur ses pas peu de tems après , pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cens quatre-vingt treize blancs , dix-sept mille huit cens quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & esclaves , trente-huit mille neuf cens trente-



sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guère que de six à sept cens mille francs : mais forties des liens du monopole , elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII.  
Etat du gou-  
vernement de  
Fernambuc.

La province qui fuit celle de Maragnan & qui porte le nom de Fernambuc , a été formée de quatre propriétés particulières.

Le Fernambuc propre , donné , en 1527 , à Edouard Coelho , fut réuni , comme conquête , à la couronne , après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraíba ; mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent , en 1560 , & furent asservis , en 1597 , par les François qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emanuel Jordan se fit céder , en 1654 , la propriété de Rio-Grande , canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif , à l'entrée du port , fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel tems Tamaraca avoit été accordé : mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François & par divers rameaux des Cordelières. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à corne qui lui fournissent une grande quantité de cuirs. Il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le brésillet des Antilles , avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé , très-branchu , & couvert d'une écorce brune , chargée d'épines. Ses feuilles sont composées d'une côte com-

mune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luisantes & semblables aux feuilles de bouis. Les <sup>feuilles</sup> feuilles, disposées en épis, vers les extrémités des rameaux, sont petites, & plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre sont jaunes, la cinquième est d'un beau rouge. Leur pistil devient une gousse oblongue, aplatie, hérissée de pointes & remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour & prend bien le poli : mais son principal usage est dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides, les rochers les plus escarpés sont les lieux où il se plaît davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole ; & c'est pour la maison de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magasins du gouvernement où il est déposé, à son arrivée du Brésil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat actuel, qui est dans les mains de deux négocians Anglois établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit ; le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 livres, font des frais pour 128,000,000 livres ; & gagnent par conséquent 72,000 liv.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cents soixante-cinq blancs ; trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mulâtres, & trente-trois mille sept cents vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui sert de port à Olinde, en peut recevoir de plus considérables : mais ils n'y sont ni commodément, ni en sûreté.

A soixante lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'île Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient

d'abord établis, ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne soupçonnant, dans la fuite, que la compagnie François des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable & défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne & profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois & quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues : elles disparoissent ensuite, & l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'île a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lorsque les vents de Nord & ceux d'Ouest ne soufflent pas.

XIX.  
Etat du gou-  
vernement de  
Bahia.

Le gouvernement de Bahia est terminé au Nord par la rivière Saint-François ; au Sud, par la rivière Doce ; à l'Est, par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues ; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorés l'eurent détruite ; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retourna à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho ; & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut longtemps du Brésil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites îles remplies de cotonniers, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifi-



quement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux ; que le luxe des habits est sévèrement pros crit. Une loi fort ancienne , qui a été souvent violée , & qui , depuis 1749 , s'observe dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien , interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent , & des galons , dans le vêtement. La passion pour le faste , que les loix ne peuvent déraciner , a cherché un dédommagement dans des croix , des médailles , des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux , qu'on ne peut porter soi-même , sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses , les gens opulens , toujours attentifs à se distinguer du vulgaire , ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours , entourés de rideaux de soie , qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré , ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité , mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme , à peine leur permet-on d'aller à l'église , couvertes de leurs mantes , dans les plus grandes solennités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte , ouvrage d'une jalousie effrénée , ne les empêche pas de former des intrigues , malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre , les filles qui , sans l'aveu de leurs mères , ou même sous leur protection , se livrent à un amant , sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage , ils les abandonnent à l'infame métier de courtisannes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses , sur-tout quand , achetées par le sang & par le meurtre , elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société , que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement , n'est pas le seul inconvénient qui trouble à

Bahia les jouissances & les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dedans & le faste au-dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs & des affaires : tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jeter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice grossier.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa province est encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille sept cents quatre-vingt-quatre blancs; quarante-neuf mille six cents quatre-vingt-treize Indiens; soixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions; & a sur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil. Tous les Portugais de l'ancien & du Nouveau-Monde jouissoient originairement du droit naturel de s'y livrer : mais depuis longtemps elle est sous un privilège exclusif acheté par une société formée à Lisbonne, & qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois mille cinq cents trente pipes d'huile qui, au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 liv.; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 l. le quintal font 313,500 liv. Ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 liv. au gouvernement. Leurs dépenses n'excèdent pas 268,750 liv.; & leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 liv.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'in-

Industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées & plus loin encore. La cour de Lisbonne devrait même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses isles du Cap-Verd, & dans les autres isles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis long-tems la province, lorsque les taxes dont on l'accabla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 s. par cent pesant; & cette culture reprit sur-le-champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 s. du quintal, au lieu de 12 liv. 10 s. qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv. Il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 l. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 l. les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 liv.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs: mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2 s. 6 d. par quintal. C'est de-là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce



dernier que prennent aussi les François & les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance : mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer , est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel il les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madère & les Açores , où la couronne exerce également le monopole du tabac , n'en consomment annuellement , pour fumer , que sept cens quatre mille pesant , qui , à raison de 5 liv. , doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment , en poudre , que cinq cens vingt - huit mille livres , qui , à raison de 7 liv. 10 s. la livre , doivent rendre 3,560,000 liv. En tout 7,480,000 liv. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières , les frais de fabrication , les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre , qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes , est aussi dans les liens du monopole ; mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie , chaque année , pour ces régions éloignées ; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX.  
Etat du gou-  
vernement de  
Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce , & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre ; & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit , de Cabofrio & de Paraïba du Sud , accordées par le gouvernement à des époques différentes , & rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaste & belle province. Elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas , à la vérité , plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit : mais depuis dix ans , les cannes à sucre s'y multiplient , principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre.

nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du Sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines & de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, & quatre ou cinq espèces de gomme qui feront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de *curuata* & de *tocun*, qui pouvoient servir à faire des voiles & des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbruste infiniment plus propre à ces usages & qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune & quelquefois violet. La première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-six mille deux cens soixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt-six Indiens; cinquante-quatre mille quatre-vingt onze nègres.

Les richesses, que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil & le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier & modéré. Il est vaste, sûr & commode. Il a un fond excellent de vase, & par-tout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit, en 1525, Des protestans François, persécutés dans leur patrie & conduits par Ville-gagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite île, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui

jetta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel ; au pied de plusieurs montagnes disposées en amphitéâtre, les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les ans 3,000,000 liv. pour les dépenses du gouvernement, & beaucoup davantage, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville, où les affaires sont si considérables & si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, & ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est-là que tous les soirs, les femmes ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir ; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques, devant un saint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée & couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés & surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce sont les mêmes vols, les mêmes trahisons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres ; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses : mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, presque tous les



vices, presque toutes les vertus : car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or ? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance ; qu'il ne devienne , après qu'on l'a obtenu , la source des plus funestes abus , & que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage & de l'abondance de ce précieux & funeste métal.

La position de la place , au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde , pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses , il paroissoit raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711 , Duguay - Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une captivité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées , n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre , parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés , où la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine , isle de neuf lieues de long & de deux de large , qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse , le navigateur ne l'apperçoit pas de loin , parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printems y est continuel & le climat très-pur , par-tout , excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air & entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654. la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho , de la même manière qu'elle avoit concédé les autres contrées du Brésil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire Anglois ; & son isle ne fut plus que le refuge

de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misère; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidèle observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce que de pillage; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement & paisiblement dans leur isle, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une

administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, & ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

La province de Saint-Paul est bornée au Nord, par la rivière de Sapucachy & par des montagnes; au Sud, par la rivière de Parnagua & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la rivière des Morts; à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'aperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hasard les avoit jettés, & se réfugièrent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui sortoient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans pitié. C'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oïveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui suit de près l'indé-

XXI.

Etat du gouvernement de Saint-Paul.



pendance ; les progrès de la liberté qui mènent au desir d'un nom : peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort ; les fers devenoient le partage des lâches ; & beaucoup se cachèrent dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations , les cruautés , les forfaits , dont se rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant , au milieu de tant d'horreurs , se formoient , sous un gouvernement municipal , quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées , en quelque sorte , de la grande , cédèrent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entièrement méconnue ; & , avec le tems , tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui , en 1553 avoient été données aux deux frères Alphonse & Pierre Lopès de Souza , & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs , trente-deux mille cent vingt-six Indiens , & huit mille neuf cens quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton ; & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien ; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivières Theeté & Mogyassu , dans la Cordelière de Paranan-Piacaba , à quatre lieues de Sorocoba.

Les six provinces, dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'Ouest à l'Est depuis le 319<sup>e</sup> degré de latitude occidentale jusqu'au 334<sup>e</sup>, & qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaise. Des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque par-tout de l'or; & de-là vient qu'il est appelé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-six mille soixante & quinze Indiens & cent huit mille quatre cents six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cents trente-un blancs; vingt-neuf mille six cents vingt-deux Indiens; & trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille trois cents trente-cinq Indiens; de sept mille trois cents cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaise. Elle est bornée par les Chiquites & par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des Jésuites.

La connoissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des tems plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguará: mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir, en 1603, ce fut

## XXII.

Etat des trois  
gouvernemens  
de l'intérieur où  
sont les mines.

## XXIII.

Histoire des  
mines d'or trou-  
vées dans le  
Brésil. Manière  
de les exploiter.

avec la résolution de l'empêcher ; & ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution , qui , en 1640 , déchargea le Portugal des fers qu'il portoit , fut suivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente crise , la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté , & le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à fonder les plaies de la monarchie , à penser à son amélioration , lorsque le hasard offrit , en 1699 , à quelques hommes entreprenans de grands trésors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons , d'une nature libérale , ne furent plus rejetés ; & trois ans après , la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara , Riodas-Mortes , Cachoeira , Paracatu , Do-Carmo , Rio-das-Velhas , Rio-Doce , Ouro-Preto , font les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix , Meia-Ponta , O Fanado , Mocambo , Natividade font les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso , à Saint-Vincent , à Chapada , à Sainte-Anne , à Cuiaba , à Araës.

Hors de ces trois contrées , appelées par excellence la région des mines , on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina & de Rio-das-Contas ; & dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua & de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde , l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois , il se trouve à la superficie du sol , & c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses , & rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse , connue dans le pays sous le nom de *Saibro* , avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies & qui ont une direction constante soient les plus riches , on a observé



observé que c'étoient les espaces dont la surface étoit la plus parfemée de crystaux , qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes & les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivières. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au fortir de la mine de vingt-trois karats & demi, a moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie. Le commandant en a une autre. La troisième est pour l'intendant; & l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs esclaves. Les contestations, que cette espèce de propriété peut faire naître, sont du ressort de l'intendant : mais il est permis d'appeler de ses arrêts à la cour suprême, établie à Lisbonne, sous le nom de conseil d'Outremer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or, que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, & il passa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraès n'est que de 18,750,000 livres; de Goyas que de 4,687,500 livres; de Matto-Grosso que de 1,312,500 livres; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en espèces lui donne 1,647,500 livres, & à raison de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,312,500 livres que rendent les mines, le ministère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendrait même quelque chose de plus,

s'il ne fortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernières impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques, qui portèrent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que

peu dans les marchés & n'a point du tout baissé dans les monnoies ; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux , en dorures , & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement , s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans ; quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems , les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir ; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi , invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées , ont , à cet égard , la même vanité. De toutes les matières qui représentent l'éclat de l'opulence , le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce , aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en font quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou , que des bras d'une forme élégante , ont mille fois plus d'attraits nus , qu'entourés de pierres précieuses ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette dispendieuse parure fait mieux la satire de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs charmes ; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet ; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût ?

On trouve des diamans de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis , l'orangé de l'hyacinthe , le bleu du saphir , le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur , lorsqu'elle est d'une belle teinte , est la plus rare & la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses , bleus

## XXIV.

Histoire des mines de diamans découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierrerie.



& jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre cristallisée, dont la forme est un octaèdre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou allongée ou aplatie : mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement, aussi régulièrement terminés qu'ils le paroissent dans les autres pierres cristallisées, & sur-tout dans le cristal de roche.

Mais la cristallisation n'en est pas moins régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuilletts extrêmement minces, si étroitement joints ensemble qu'elle présente une face unie & brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des élémens de la cristallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en saisissant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiroient pas, & le diamant s'échaufferoit sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvrements ne sont pas uniformes & dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu & sa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expose quelque tems aux rayons du soleil, & de la conserver aussi plus long-tems que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, & peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant étoit formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-tems l'objet de tant de recherches pénibles & de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisoit croire qu'il étoit indestructible , même au feu le plus violent ; & rien ne sembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant , jamais l'analogie tirée des autres pierres & sur-tout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu , ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 & 1695 , que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent , pour l'instruction de Jean Gaston de Médicis son élève. Les physiciens célèbres du tems , qui assistèrent à cette expérience , virent avec étonnement que le diamant s'exhaloit en vapeurs & disparoissoit entièrement , tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir , & que les autres pierres plus tendres encore n'éprouvèrent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière , répétée sur plusieurs diamans , réussit également : mais la violence du feu qu'on y employa , ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au règne de l'empereur François I<sup>er</sup>. qui les réitéra à Vienne , en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruiisoit dans le feu avec la plus grande facilité , tandis que les autres pierres précieuses , même les plus tendres , n'y éprouvoient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits , quoique bien constatés , parurent si extraordinaires ; ils choquoient si fort les préjugés reçus , qu'ils retombèrent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains , ils n'en furent pas moins inconnus , ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France , en 1768 , de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne , il les communiqua à l'Académie des Sciences , & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis

varié & combiné ses essais , il en résulte très-clairement , & de ceux qu'on a répétés d'après lui , que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre ; que son entière destruction , loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui , demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit , non-seulement à l'air libre : mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés ; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long-tems continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés , aidés même de la chaleur du feu , n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici ; & ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde & à ceux du Brésil, aux diamans blancs & à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamans parfaits & aux diamans de *nature* & qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance , jusqu'ici unique dans la nature , qu'avec les apparences extérieures des autres pierres , elle ne leur ressemble en rien , quant à la nature de sa composition : qu'avec la dureté la plus grande , elle est la seule de ce genre qui ne résiste point & qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les règnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre , dans la chaîne & l'échelle des êtres , à l'ordre des nuances insensibles ; & tantôt rompant toute série , elle fait un saut brusque , laisse derrière elle un vuide immense , & pose deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité ! Il en est de même de l'or , du mercure & du soufre , comparés aux autres substances minérales & métalliques ; & enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.



Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes & va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante ; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une espèce de minerai ferrugineux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais par-tout, cette pierre singulière est isolée & ne paroît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne & de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent & qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois à Madras & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-tems, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différent, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans , il y en avoit un d'une forme très-irrégulière , qui pesoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cens mille livres & une rente viagère de ving-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter ; & ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvelât quelque tems après l'offre de deux millions cinq cens mille livres , mais sans pension. En 1772 , Catherine voulut bien accepter , le jour de sa fête , des mains de son favori , ce riche présent.

Il étoit à craindre que les révolutions , qui bouleversent si souvent l'Indostan , ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte , qui en 1728 , fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière das Caravelas , & à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraës.

Des esclaves , condamnés à chercher de l'or , y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussôient , comme inutiles , avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha , soupçonna leur prix & fit part de ses idées à Pedro d'Almeida , gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui , en 1730 , chargea d'Acunha , son ministre en Hollande , de les faire examiner. Après des épreuves multipliées , les gens de l'art prononcèrent que c'étoient de très-beaux diamans.

aussi-tôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cens quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement : mais les mesures prises par un ministère attentif , les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie , on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cens esclaves. Dans la suite , on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre , en payant cent sols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilège , les mines d'or qu'on exploitait

exploitoit au voisinage furent généralement fermées ; & ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse , se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages : mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui blefferoient les droits accordés au monopole. Depuis que le souverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans : mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne , au prix qu'elle-même a fixé , & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'ancien, sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs ; & ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au tems du privilège exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe , étoit remis au gouvernement qui retenoit, suivant un tarif réglé , les diamans infiniment rares qui passaient vingt karats , & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage , & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en faitit & qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce seront 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'élève pas annuellement à plus de 3,432,000 livres L'Angleterre & la Hollande achètent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont



la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés ? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent ? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Aux Indes Orientales & Occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne ; les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Brésil qu'à ceux de l'Indostan ; & il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme. Mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie ; & alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans, on trouve encore des améthistes, des topases très-imparfaites, & des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole ; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 liv. ; & les droits que perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vis-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste & fertile région du nouvel hémisphère.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières. L'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre; le commerce exclusif des diamans: la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des douanes: telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fîc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans qui monte à six ou sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les productions qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv. On y exige l'achat de la croisée qui ne passe pas 160,000 liv. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élèvent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 153,000 liv. On y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 liv. On y exige 1,124,000 liv. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons & les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagements dans le Brésil. Elle doit au Para 713,000 liv.; 517,600 liv. à Saint-Paul & à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro: en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionnées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devoit, en 1774, aux négocians de

la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié , le mieux connu ce grand établissement.

XXVI.  
Liaisons exté-  
rieures du Bré-  
sil.

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois , les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient & y vendoient une partie de leur cargaison. Cette communication a été interrompue dans les tems modernes pour des raisons que nous ignorons , mais qui ne fauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique , depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au-delà du pays d'Angole , est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil ; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens , construits dans la colonie même , qui n'ont pas moins de soixante tonneaux , ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines , c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons sous les yeux démontrent que chacune des huit dernières années , on a arraché de ces malheureux rivages seize mille trois cens trois esclaves , qui , à raison de 312 liv. l'un dans l'autre , ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payé avec l'or , le tabac , les eaux-de-vie de sucre , les toiles de coton que fournit le Brésil ; avec la verroterie , les miroirs , les bonnets rouges , les rubans , diverses quincailleries arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les isles Portugaises ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans , sur huit ou neuf petits navires , pour 400,000 liv. de vin , de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores , sur quatre ou cinq bâtimens de plus , pour 610,000 liv. des mêmes boissons , auxquelles on joint des toiles de lin , des viandes salées & des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil , dont la métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'em-



portent chaque année des denrées de la colonie , que pour 2,271,000 liv.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans; quatre cens quarante-trois mille quintaux de sucre; cinquante-huit mille cinq cens quintaux de tabac; quatre mille cinq cens quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent quatorze mille quatre cens vingt cuirs; d'autres objets moins importans formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la dernière précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous savons certainement, c'est que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cens vingt-un quintaux de riz & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs & de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservé le souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds à la colonie que quelques boissons. Depuis que l'industrie de ses provinces a été un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphère qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Brésil qu'on livre à l'étranger; c'est avec l'or & les diamans qui arrivent de cette

région ; c'est avec les vins, les laines, les sels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer soixante-millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont prise à ce commerce. Au tems où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande sept, Hambourg six, la France cinq, la Suède quatre, le Dannemarck quatre, l'Espagne deux, & la Russie une seulement. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

## XXVII.

Le Portugal & ses établissemens éloignés font tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait ?

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étouffèrent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupait uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravage dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aimait mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévèrement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances, presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder : & leur avidité osa franchir encore les privilèges qu'on leur avoit si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portugaise fut entièrement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva un peu.

Cette couronne possédoit depuis assez long-tems quelques îles en Amérique. Les entraves, dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement & rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenoit asservies, l'approvisionnement exclusif du royaume ; & les sucres, les tabacs du Brésil y furent sévèrement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsidérée, défendit de son côté l'entrée des manufactures Françaises, les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gènes s'empara aussi - tôt de la fourniture des soieries qu'elle a depuis toujours conservée ; l'Angleterre s'appropriâ celle des étoffes de laine, mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appelés de toutes parts, commencèrent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs espèces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espèce.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangements. Elle s'occupâ long-tems & vivement du projet de se r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses soins lui promettoient



quelquefois une issue favorable ; mais l'instant d'après il falloit renoncer à des espérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe , un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison , qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide , n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703 , un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne , sur le même pied qu'avant leur prohibition ; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilège exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle montroit à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit aperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les

Les manufactures Portugaïses ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié ; & comme ce qu'elle achetoit de vin , d'huile , de sel , de fruits , n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit , il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté ; & il n'étoit guère possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce , ou qui en ont suivi les révolutions , savent qu'un peuple actif , riche , intelligent , qui est parvenu à s'en approprier une branche principale , ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens , qu'il les dégoûte , & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement , sa nourriture , sa quincaillerie , les matériaux des ses édifices , tous les objets de son luxe ; elle lui renvoyoit ses propres matières manufacturées. Un million d'Anglois , artisans ou cultivateurs , étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux , des munitions navales , des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde , & faisoit toute sa navigation dans l'ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres , & on le négocioit à Lisbonne , où il en valoit dix. Au bout de dix ans , le capital étoit payé par les intérêts , & il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises , établies à Lisbonne , recevoient les marchandises de leur patrie , & les distribuoient à des marchands répandus dans les provinces , qui les vendoient le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire étoit l'unique fruit de cette industrie , avilissante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissoit jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour

le Brésil appartenoit en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne souffroient pas seulement que ces produits passâssent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ces étrangers disparoissoient aussi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichissoient, dans un épuisement continu. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il étoit sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cens millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit, à cette dernière époque, à quinze ou vingt millions; & cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appelée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement.



C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allèrent plus loin ; ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales ; en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois ; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui brilloit dans l'Europe entière, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation retrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix supportables, tandis que les autres états gémissaient dans une confusion horrible : cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux ; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne font guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper long-tems,

s'il n'adopte , avec les modifications convenables , les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII.  
Moyens qu'il  
conviendrait à  
la cour de Lis-  
bonne d'em-  
ployer pour ti-  
rer la métro-  
pole & les co-  
lonies de leur  
langueur.

Le premier pas vers le bien , ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancellans , incertains , inutiles , peut-être dangereux , fera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle , le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères. Il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible , afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies , il doit , par la même raison , attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs , pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre , aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations , sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple , ne fut jamais un privilège exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit , le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront , qui nourriront mes sujets à aussi bon marché , à meilleur marché que vous ; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage , par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Angloises , que la Grande-Bretagne qui naguère , faisoit presque tout le commerce du Portugal , n'y a envoyé , dans l'espace de cinq ans , ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement , que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises ; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en

denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les défavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs subjugués par le goût dominant du siècle, ont déjà établi quelques manufactures de soie, de laine &



d'acier. Nous pensons qu'il auroit fallu commencer par renouveler les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévère & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se réfugièrent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, portèrent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal, d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en achèteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens: mais il a l'avantage de conserver plus long-tems, le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'espérer. Des circonstances particulières les avoient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impossible de prévoir que ce seroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les sèps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévèrement puni par la misère, & par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la

notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée , les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale , la tranquillité intérieure , la conduite des armées , l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin , dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations ; & cette grande & belle idée d'utilité publique , se présentera à votre imagination , sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie , qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même masse.

Pour revenir au Portugal , il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle est si languissante que le royaume achète les trois-quarts des grains qu'il consomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé sa subsistance entière : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui sera possible le besoin qu'il a de secours étrangers. Sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux ; puisqu'à compter quatre personnes & demie par feu , elle s'élève à un million neuf cens soixante mille ames , sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse , si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts , qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie , & dont la confusion augmente d'année en année. Lorsqu'on aura levé les obstacles , il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes , à la prospérité des empires , est celui qui veut , qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges , prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre , qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal , que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de 46,884,531 livres bien administré , facilitera



littera ces libéralités , souvent plus économiques que l'avarice la plus fordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement , & s'élèveront avec elle. De proche en proche , l'industrie étendra , poussera toutes ses branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat , ou de s'expatrier , pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbrustes épars & rampans tristement sur le sol des plus riches mines , les sujets de cet état , presque anéanti , cesseront enfin de manquer de tout , avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation , & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse , l'ignorance , le découragement. Les esprits , qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations , que de miracles & de fortilèges , s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves , rendue à son activité naturelle , prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera , qu'il dut son opulence , sa gloire , sa force , à sa marine , & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne , à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur , à une centaine de navires marchands ; tous mal construits & mal équipés. Sa population , réduite à un million neuf cens soixante mille ames , renâtra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile , sans doute , pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe , & qui , depuis un siècle , a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir ; mais un gouvernement devenu sage , surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre , il retiendra dans l'état des sommes considérables , que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles soumises à la cou-

ronne. Madère , dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 livres , verra augmenter ses travaux , ses prospérités & ses richesses. L'amélioration des Açores fera plus grande encore. On fait que cet archipel , composé de neuf îles , dont Tercère est la principale , n'a que cent quarante-deux mille habitants , & ne vend actuellement à sa métropole , au Brésil & à l'Amérique Septentrionale de ses vins , de ses toiles , de ses grains & de ses bestiaux que pour 2,440,000 livres. Les îles même du Cap-Verd , malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent , pourront multiplier leurs mulets & plus particulièrement l'orseille , cette espèce d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager , dans ses possessions , les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles , que la fertilité du sol , que la température & la variété du climat ne cessent d'appeller.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil , cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525 , elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui , à cette époque , y obtinrent des provinces , en firent un théâtre de carnage & de destruction. Ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui vouloient tout asservir & les Indiens qui se refusoient aux chaînes qu'on leur présentait , ou qui les brisoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir sous le joug , étoient peu de chose. Ceux des Européens n'étoient rien , parce qu'ils se feroient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvoit attendre quelque succès que des noirs : mais ils ne commencèrent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après , le Portugal fut asservi ; & l'on croira sans peine que le gouvernement Espagnol , qui laissoit tomber dans le cahos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère , ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui , quoique soumise , lui étoit suspecte.

Les longues & sanglantes guerres , que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandois , retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne , mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés , les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique , commencèrent à y cultiver des productions qui , jusqu'alors , avoient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix ; & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès - lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamans , ces trésors , de convention , nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante , en ramassant ces richesses fugitives & précaires , détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper , lorsque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montrait généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre , & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea , sans intérêt , des prêts dont ils ne font pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés , il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes , d'un



accès facile , sont généralement fertiles. L'intérieur du pays ; encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables , peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes , malgré les dégâts des fourmis , sans qu'il faille craindre de les voir détruites par ces terribles ouragans , par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures îles de cet hémisphère. On y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances , des bestiaux , des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra , lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts , de cette foule de traitans qui l'humilient & qui l'oppriment ; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité ; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne fera pas doublé par les taxes dont on les accable ; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens ; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent ; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales , & permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigeroit cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier , pour étendre ses travaux. Au tems où nous écrivons , elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs ; trois cens quarante-sept mille huit cens cinquante-huit esclaves ; deux cens soixante-dix-huit mille trois cens quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cens deux mille deux cens trente-cinq personnes. On fait monter à deux cens mille le nombre des sauvages encore errans dans le Brésil. Peut-être ne feroit-il pas impossible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Lisbonne : mais ce feroit sans beaucoup d'utilité , à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés , n'imaginâssent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions seroit de recevoir , au Brésil , tous les étrangers qui voudroient en en-

treprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue si commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité, leur industrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur esprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-tems.

Cet ordre de choses s'établirait, sans blesser aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans le tems prescrit. En distribuant ces domaines à ses nouveaux sujets, elle ne dépouillerait pas les anciens, & elle augmenterait ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce seroit même peu, si l'on ne diminueoit encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette exécration politique. Il seroit plus sûr & plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens, l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des nègres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devoit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent , feront , disent-ils , payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zèle. Leur habileté, pour la conduite des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, feroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oïveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps & le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent féditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe qui disoit à un grand monarque. Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & a leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'être des êtres que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil système? De menacer la société de troubles interminables, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette



voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles & sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il fera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitants se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oïveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en fera plus la satire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder

Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre ?

d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaisir, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète & prévoyante de notre siècle, ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une  
seule

seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devrait pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le système politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles mêmes qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité ; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annoncerait que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX.

Peut-on rais-

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper sonnablement



espérer que le  
Portugal amé-  
liorera son sort  
& celui de ses  
colonies?

l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée où il ne pourroit se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimèrent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de

les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire ; soit que ceux qui gouvernent , croient réellement les peuples nés pour leur obéir ; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne , ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes , un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même , & qui , parvenu au point où finit son élasticité , se brise tout-à-coup , & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale , démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau-Monde.

*Fin du neuvième Livre, & du Tome second.*





# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

## A

**A****BSTINENCE.** Réflexions sur les abstinences ordonnées par l'Eglise. 311.  
**Acapulco**, port du Mexique où se fait tout le commerce de cet Empire. 92.  
**Agana.** Bourgade de l'isle de Guam l'une des isles Mariannes. 98.  
**Aguirre** (Lopès d'), homme féroce mis par les Espagnols, envoyés pour suivre la navigation du fleuve des Amazones, à leur tête après qu'ils eurent massacré Pedro d'Orlúa. 394. Cruauté qu'il exerce sur sa propre fille. 395.  
**Alberoni.** Ministre Espagnol, ses vues sur le commerce du Mexique. 106.  
**Alcanizas**, l'une des dernières maisons des souverains du Pérou, forties du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 159.  
**Almagro.** Les chefs du parti de Pizarre & les siens en viennent aux mains; Almagro est décapité, Pizarre est ensuite massacré par le parti d'Almagro, son fils est revêtu de l'autorité. 152.  
**Alvarès** (Pedro), commandant du parti de Pizarre, après sa mort. 153.  
**Amazone**, fleuve des Indes Occidentales, son cours est de près de onze cens lieues. 391. Il se nommoit anciennement Maragnon. Raïsons qui l'ont fait nommer Amazone. 392. Ce n'est qu'en 1638 que Pedro Texeira en entreprit la navigation entière. 395. Tempéramens des habitans des bords de ce fleuve. 398. On a découvert en 1744, que ce fleuve communique avec l'Orenoque. 401. Dissertation sur ce que la fable nous raconte de ces femmes guerrières. 393.  
**Amérique.** Pour la découverte. Voyez Colomb (Christophe). Espèce de  
*Tome II.*

servitude à laquelle on réduisit les naturels du pays après la disgrâce de Christophe Colomb. 21. Effets du désespoir auquel ils sont livrés. 22. Une des causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde, fut la passion que les Américaines conçurent pour les Espagnols. 26. Cette partie du monde a été nommée Indes Occidentales, parce que quand on la découvrit, on croyoit qu'elle tenoit aux Indes. 360. Vexations exercées dans ce pays sur l'or & les diamans, & sur beaucoup d'autres objets. 443.  
**Amérique Septentrionale.** Nature de son climat. Productions d'Europe qui y ont réussi. 66. Objets de commerce de la nouvelle Espagne avec les autres nations. 67.  
**Anglois**, tentés par l'attrait des mines du Pérou, ils essayent de s'y établir en 1624, & ne sont pas heureux. 349. Ils réussissent en 1766. 350. Le ministre consent en 1771 à laisser tomber son établissement. Etat où il se trouvoit en 1774. 351.  
**Antropophagie.** Dissertation sur l'usage où sont les sauvages de manger leurs ennemis. 372.  
**Apaches**, peuples sauvages du Mexique près la Californie qui n'ayant pas voulu se soumettre en esclaves aux Espagnols en 1768, furent poursuivis avec la dernière fureur. 64.  
**Araucos**, peuples du Chili, ennemis irréconciliables des Espagnols. Leur manière de faire la guerre. 254.  
**Arbre à pain.** Voyez Rima.  
**Arequipa.** Ville du Pérou qui a 40 mille habitans. 212.  
**Asyle**, définition philosophique de ce terme, & réflexions sur l'abus qu'on

en fait. Ancienneté de cet usage. 55 & suiv.

*Atabaliba*, fils de l'Empereur Huyana-Capac souverain du Pérou. Démêlés qu'il a avec Huascar son frère Conanguin. 133. Ayant appris que Huascar offroit plus d'or aux Espagnols, qu'il n'en promettoit pour sa rançon, il le fait étrangler. 135. Mais après avoir partagé son or on lui fit son procès & il fut livré à la mort. 136.

*Averani* est le premier physicien qui en 1694 & 1695 soumit le diamant à l'action du feu. Résultat de ses expériences. 437.

*Auto-da-fé*. Sacrifice d'hommes, employé en 1732 au Mexique pour appaiser la colère de Dieu. 58. Cérémonie barbare qui s'oppose à l'agrandissement des états où l'inquisition l'a établie. 337.

*Azogues*, nom des vaisseaux que l'Espagne envoie au Mexique, chargés de vif argent pour l'exploitation des mines. 120.

## B

**B***AHIA*. Gouvernement du Brésil appartenant aux Portugais. 420. Mœurs & usages des habitans. Contrainte où les femmes y sont assujetties. 421. Vices que l'ignorance y a introduits. 422. On y recueille beaucoup de tabac. 423.

*Balboa*, chef des Castillans à la conquête du Pérou. 127. Cruauté qu'il exerce sur ces peuples du Darien. 128. Au milieu des succès les plus grands il est privé de son commandement. Pedrarias lui succède & lui fait trancher la tête. 129.

*Belem*, ville du Brésil fondée en 1615 par François Caldeira. 414. Son commerce, sa population. 415.

*Benalcázar*, commandant Espagnol à Quito, qui attaque Bogota en 1526. 186.

*Blasco Nunner-Vela*, envoyé en 1544 au Pérou en qualité de vice-roi. Ordres de la cour d'Espagne dont il est porteur. 153. Vices dans la manière dont il s'y prit pour les faire exécuter; troubles qui s'ensuivirent. 154. Il est

mis aux fers. 156. Il est tiré de son exil, mais son parti est défait, & lui-même massacré. *Ibid.*

*Blew-field*. Contrée du Mexique où les Anglois se sont établis. 113.

*Bogota*, nom que portoit le pays auquel les Espagnols ont donné celui de nouveau royaume de Grenade. 186.

*Bovadilla*, Espagnol, envoyé par Isabelle pour juger entre Colomb & ses soldats en Amérique. 20.

*Brésil*, grande contrée de l'Amérique Méridionale séparée des possessions Espagnoles par des lacs, des torrens, des montagnes. 359. Découverte en 1500 par Alvarès Cabral capitaine Espagnol. Pourquoi nommée Brésil. 360. Le Portugal n'y envoie pendant long tems que les criminels & les femmes de débauche. 361. On y envoya ensuite les Juifs. 363. Enfin, comme cette colonie devint florissante on la donne à plusieurs seigneurs Portugais. 364. Tentative des François pour s'y établir. Monument curieux de cette tentative. 376. Division actuelle de cette contrée en 9 provinces. Gouvernement civil, politique, militaire. 406, 407. Ecclésiastique. 408. Les esclaves y possèdent quelques parties de terres qu'ils cultivent les fêtes & Dimanches, & trouvent le moyen d'acheter leur liberté. 410. Différentes loix de Portugal qui limitent la servitude. *Ibid.* & suiv. Provinces & gouvernemens Portugais dont cette contrée est composée. 413 & suiv. La pêche de la baleine qui y est très-abondante y étoit autrefois libre, maintenant elle est entre les mains du monopole. 422. Quantité de tabac qui sort annuellement du Brésil. 423. On y trouve des mines d'or en 1588. 431. On en trouve à Minas Geraes en 1699. A Goyas en 1726, d'autres en 1735 en plusieurs endroits. Manière de les exploiter. 432. Produit des impôts dans cette contrée. 443. Liaisons extérieures du Brésil. 444. Presque toutes ses productions vont en Portugal. Objets que la métropole donne en échange 445. Somme pour laquelle il est sorti de cette possession Portugaise de

For en 60 ans. 450. Tableau de cette contrée depuis 1525, divers états par lesquels il a passé depuis cette époque. 458 & *suiv.* Moyens de faire fleurir cette colonie. 460. Abolir l'inquisition, & diminuer l'influence du clergé dans les affaires publiques. 461.

*Brésiliens.* Mœurs, usages, langue de ces peuples. 365. Leur nourriture. Leur religion. Leur gouvernement. 366. Leur indifférence pour leur patrie. La polygamie y étoit en usage. 367. Nourriture & éducation des enfans. 368. Leurs armes à la guerre. Leur manière de combattre. Traitement des prisonniers. 371.

*Buenos-Aires.* Province, formée du démembrement du Paraguay par les Espagnols. Sa position est agréable. 269. Nombre des troupes qui la défendent. Commodité & sûreté de son port. 270.

## C

**CACAOYER.** Description de cet arbre qui a très-bien réussi dans Venezuela, contrée du Nouveau-Monde. Description des fleurs & du fruit. 169. Nature de terrain qui lui est propre. 170.

*Californie.* Description de cette longue pointe de terre. 99. Ses productions. Mœurs des habitans. Leur religion. 100. Après plusieurs tentatives inutiles, les Jésuites obtinrent en 1697, la permission d'en entreprendre la conquête. Moyens qu'ils y employent. 103. Etat actuel de ce pays. Législation qui y est observée. 104. Etat où les Jésuites le laisserent lorsqu'en 1767 ils furent chassés d'Espagne. 105.

*Camis*, divinités subalternes des Mexicains. 34.

*Campêche.* Ville de la Peninsule d'Yucatan d'où nous vient le bois de teinture qui porte ce nom. Description de l'arbre. 115.

*Canaries*, autrefois nommées Isles fortunées, où Ptolomée établit le premier méridien. Elles furent longtems perdues de vue & découvertes de nouveau au quinzième siècle. 8. Elles ont toujours été depuis sous la domination Espagnole. Leur climat. Leur population. Teneriff en est la capitale. 9.

*Caraque*, contrée du Nouveau-Monde où croit le meilleur cacao. La compagnie des Indes Espagnole en obtient le commerce exclusif. 173 & *suiv.*

*Carthagène*, province de l'Amérique, voisine de Panama. Sa description géographique. Climat & productions de cette contrée. 161. Bastidas est le premier Européen qui y aborda en 1502. Plusieurs autres y abordèrent depuis & furent contraints de se retirer. Enfin Pedro de Heridia s'y établit en 1527 & bâtit Carthagène. Elle est pillée par des corsaires François en 1544, brûlée par les Anglois en 1584, prise par Pointis amiral de Louis XIV en 1697, & assiégée inutilement par les Anglois en 1741. 162. Influence du climat sur les habitans. Maladie singulière qu'on y éprouve. 163. Remède qu'on y emploie utilement selon Godin. Conjectures sur un autre remède qu'on pourroit employer. 164. Malgré ces dangers Carthagène est très-peuplée. 165. Balance du commerce qui s'y fait. 166.

*Carvajal*, confident de Pizarre, rebelle dans le Pérou est écartelé. Férocité de son caractère. Qualités qui auroient pu en faire un grand homme. 158.

*Castro* (Vaca de), Licencié, envoyé d'Espagne pour juger les meurtriers du vieux Almagro. 153.

*Catoche* (Cap), abondant en bois de teinture. 116.

*Chaco*, très-grande contrée du Paraguay dont les Espagnols viennent à bout, après bien des peines, de former trois grandes provinces. 267.

*Chaglas*, nom d'un osier du Pérou, dont on se sert pour lier les uns aux autres les poteaux dont on construit les maisons à Lima. 237.

*Chapetons*, nom donné aux Espagnols européens qui passent en Amérique. Leurs enfans sont appelés créolés. 290.

*Chiapa.* Etat situé au centre du Mexique & qui étoit indépendant, avant l'arrivée des Espagnols. Mœurs des habitans. 109.

*Chica*, sorte de boisson du Pérou. Manière dont on la fait. 215.

*Chili.* Description géographique de cette possession Espagnole. Les Incas essayent de s'y établir, mais les Espagnols



sont plus heureux. 252. Dangers qu'ils surmontent sous la conduite d'Almagro. 253. Etat des troupes que les Espagnols entretiennent dans toutes les villes de cet empire. 258, 259. Il a toujours eu des liaisons avec le Pérou & le Paraguay. Les sauvages lui fournissent le *Poncho*. Objets de commerce qu'il fournit au Pérou. 261. Objets de son commerce avec le Paraguay. Ce qu'il reçoit en échange. 262. Voie par laquelle cette communication pourra s'étendre. *Ibid.* Combinaisons fausses qui priveront longtems cet empire de toute liaison directe avec l'Espagne. 263.

*Chimboraco*, l'une des cordelières est élevée de 3220 toises au dessus du niveau de la mer. 201.

*Christianisme*. Manière horrible avec laquelle les Espagnols ayant à leur tête un dominicain le prêchent dans le Pérou. 133.

*Clergé*, examen de la question : s'il vaut mieux que le clergé soit riche en revenus, ou payé par ceux qui réclament son ministère. 462 & suiv.

*Coca*, arbrisseau du Pérou, dont les Péruviens mâchent la feuille avec plaisir. Si ceux qui travaillent aux mines n'en avoient pas, rien ne pourroit les contraindre au travail. 216.

*Cochenille*, rétraction de l'auteur sur ce qu'il avoit dit que la nature de cette production étoit inconnue avant le commencement du siècle. 73. C'est un insecte qui s'attache sur un arbrisseau nommé Nopal, raquette & figue d'inde. 74. Description de cet arbrisseau. manière dont on y fixe les cochenilles. 75. On distingue la cochenille Sylvestre & la cochenille Mestique. 76. Procédés qu'on emploie pour recueillir & préparer la cochenille. C'est dans la province d'Oaxaca au Mexique que vient la meilleure. 77.

*Colomb* (Christophe), Génois de nation, propose à plusieurs souverains de l'Europe de favoriser ses idées sur la découverte d'un nouveau continent ; & méprisé partout, il est accueilli par Isabelle reine de Castille. 7. Il part le 3 août 1492, & arrive aux Canaries.

8. Il se livre ensuite à un Océan inconnu. Ses compagnons effrayés délibèrent de le jeter à la mer. Il leur promet de découvrir terre dans 3 jours & la découvre en effet. Il aborde aux îles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & en prend possession au nom d'Isabelle II. Après avoir découvert St. Domingue & y avoir bâti un fort, il retourne en Espagne. 14. Après avoir été accueilli honorablement, il part d'Espagne avec 17 vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes. Traitement que ceux qu'il avoit laissés à St. Domingue s'étoient attiré de la part des sauvages. 15. Révolte générale. Colomb les met en fuite. 16. Les Indiens négligent la culture de la terre & produisent une famine. Cruautés exercées par les Espagnols. La division se met parmi eux. 17. Aucun Européen Espagnol ne veut passer à St. Domingue. Vices des ressources qu'imagina Colomb. 18. Sans cesse calomnié auprès du ministère, il est perpétuellement obligé de se justifier. Enfin on le renvoie en Espagne chargé de fers. La seule grâce qu'il obtient est d'être élargi. Il fait comme particulier un quatrième voyage & meurt enfin à Valladolid en 1506 âgé de 59 ans. Réflexions philosophiques sur la vie & les malheurs de ce grand homme. 20, 21. Conduite qu'il tient dans les voyages, pour découvrir un Océan qu'il soupçonnoit devoir aboutir aux Indes Orientales. 124.

*Colonies*. Réflexions philosophiques sur le droit que les hommes s'arrogent de fonder des colonies où il leur plaît. 249, 250.

*Compagnie des Indes Espagnole*. On lui accorde la province de Vénézuëla en 1728. 171. Différentes modifications apportées depuis ce tems au commerce de cette province. Privilèges accordés à la compagnie. 172. Nouveaux arrangemens faits en 1776. Divers établissemens de la compagnie dans ces parages. 173. Lorsque cette compagnie s'établit en Espagne la confiance n'y fut d'abord pas grande. Adresse par laquelle elle gagna peu à peu cette confiance. 176.

**Compagnie des Indes Hollandoise.** Raïsons politiques qui donnèrent naissance à celle qui se forma en 1609. Et qui commença par l'attaque du Brésil. 378. Des secours combinés de l'Espagne & du Portugal réduisent les Hollandois à se rendre prisonniers. 379. Des succès brillans mettent les Hollandois en état d'attaquer de nouveau le Brésil. 380.

**Compagnie des Indes Portugaise.** Le commerce du Portugal au Brésil ayant été établi sur une base reconnue mauvaise, on établit le monopole d'une compagnie, remède encore pire. 404, 405. Fonds de la compagnie. 405. Sédition excitée au Brésil. Les échafauds sont dressés. Autre compagnie. Fonds qu'elle y mit. 406.

**Conception (La),** ville du Chili, bâtie par les Espagnols en 1550, détruite & rebâtie plusieurs fois. 256.

**Conquêtes,** réflexions philosophiques sur les cruautés qui accompagnèrent la conquête du Nouveau-Monde. 123.

**Consang (Ferdinand),** Jésuite Espagnol, chargé par la cour d'Espagne, en 1746, de reconnoître le golfe de la Californie. 64.

**Coquimbo** ou la Serena, ville du Chili élevée en 1544 par les Espagnols. 255.

**Cordelières,** montagnes du Pérou. Leur description. Elévation de Chimboraco l'une d'elles. Plaines où elles sont situées. 201, 202. Nature de leur terrain & leurs différentes productions. 202. Maladies particulières aux habitans de ces montagnes, selon qu'ils sont plus ou moins élevés. 203.

**Cortès (Fernand),** l'un des lieutenans de Vélasques en Amérique, & envoyé par lui pour faire la conquête du Mexique. 24. Vélasques mécontent de sa conduite envoie contre lui Narvaès avec un détachement. Cortès est vainqueur. 33. Harcelé par les Mexicains il enlève leur étendard & décide par là la victoire en sa faveur. 37. Après avoir longtems réfléchi sur la nature du gouvernement des Mexicains, & sur la haine que leur portoient tous les petits états qui leur étoient voisins, il marche vers Mexico & soumet tout

ce qui se rencontre. 39. Il découvre une conspiration formée contre lui, & attaque Mexico. 40. Cruautés dont il a flétri les succès au Mexique. 53.

**Costa-Ricca,** province de l'Amérique-Septentrionale. 65. C'est l'une des audien-ces du Mexique très-peuplée & peu cultivée. 108.

**Cour de Rome.** Réflexions sur la prétention qu'elle s'arrogeoit de disposer de la propriété des empires, & nommément des conquêtes à faire dans le Nouveau-Monde. 125.

**Créoles,** on appelle ainsi les enfans nés en Amérique, des Espagnols qui y sont passés d'Europe. 291.

**Croisade,** sorte d'impôt qui a lieu en Espagne. Ce que c'est. 310.

**Cumana,** Côte d'Amérique, découverte par Colomb en 1498, les cruautés qu'on y commit par la suite furent arrêtées par Las Casas. 177.

**Cusco,** ville du haut Pérou, bâtie par le premier des Incas. 213.

## D

**DARIEN,** golfe qui joint l'Amérique Septentrionale à la Méridionale. Usages singuliers qui s'y observoient lorsque les Espagnols en firent la conquête. Espèce singulière de sauvages qui s'y trouvèrent. 127. Description géographique de cette langue de terre. Abandonnée par les Espagnols, douze cens Ecoïsois qui s'y rendent en 1698 & tâchent de soulever les sauvages originaires contre les Espagnols. 160. Cette entreprise déplaît à toutes les puissances de l'Europe. Suites de cette affaire. 161.

**Diamant.** Aucun des menstrues qui dissolvent les autres corps, n'a d'action sur lui. 438. Il n'y a pas longtems qu'on ne connoissoit de mines de diamant qu'aux Indes Orientales. Nature du terrain où on les trouve. Produit de ce commerce année commune. 439. Réflexions sur l'abus qu'en fait la beauté, & sur l'éclat qu'ils lui ôtent. Il y a des diamans de toutes les couleurs. Énumération de chacune. 435. Nature du diamant. Expériences qui dé-



mentent l'idée qu'on avoit anciennement que cette pierre étoit indestructible au feu. Différens essais , celui de M. Darcet en 1768. C'est Averani qui le premier la soumit à cette épreuve. 437. On en découvrit en 1728 une mine au Brésil. La recherche fut si heureuse qu'on en apporta en Europe onze cens quarante-six onces en une fois. 440. Il s'en trouva un dans les mines de l'Indostan qui pesoit tout taillé 193 Karats. Catherine impératrice de Russie l'a reçu pour sa fête des mains de M. Orloff qui l'a payé deux millions cinq cens mille livres. 440. Précautions qu'on prend avant de les apporter en Europe pour assurer le droit dû au gouvernement. Produit annuel de ce commerce. 441. Au Brésil on les trouve souvent dans les rivières & dans l'Inde c'est dans les mines. 442.

*Diaz de solis*, capitaine Castillan qui découvrit en 1515, le fleuve Paraguay. Il est massacré avec les siens par les sauvages. 264.

*Diego d'Almagro*, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou. Qualités de cet homme. 130.

*Dividi*. Nom d'un bénéfice que fait la compagnie des Indes Espagnole à Venezuëla en Amérique. 174.

## E

**EMERAUDES**. On a longtems cru qu'elles nous venoient des grandes Indes. On fait maintenant que ce sont les provinces du Popayan & du Choco dans la nouvelle Grenade, qui les fournissent. 188.

*Ensenada* (M<sup>re</sup> de la), Ministre célèbre d'Espagne, qui par des vues sages y rétablit le commerce. 343.

*Espagne*, connue anciennement sous les noms d'Hesperie & d'Hiberie. Les femmes s'y livroient à l'agriculture & les hommes à la chasse. 3. Carthage la réduit en servitude. 4. Les Carthaginois & les Romains s'en disputent la conquête : ceux-ci s'en rendent maîtres. Les peuples du Nord profitent de la corruption des Romains pour

l'affervir ; les Goths y réussissent & la possèdent jusqu'au huitième siècle. Les Maures les en chassent, & le christianisme y est anéanti. 5. L'Espagne est divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Toutes ces couronnes sont réunies par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand. 6. Lorsqu'en 1492, les Maures furent contraints de subir le joug Espagnol, les manufactures furent anéanties & cette couronne commença à décliner. 320. L'inquisition y occasionne de très-grands maux. 322. La guerre & la politique y sont mal administrées. 323. Vices de toute espèce qui hâtent sa ruine. 325. Tous ces maux influent sur les colonies Espagnoles. *Ibid*. La découverte des mines du Nouveau-Monde fut pour elle une grande cause de destruction. 327. Le commerce ne fut plus en Espagne que l'art de tromper publiquement. 329. Les affaires y ont depuis quelque tems pris un meilleur train. Les arts, les manufactures y sont en vigueur. L'agriculture y est encouragée. 330. Etat d'épuisement où se trouva ce royaume à la mort de Charles-Quint. 331. Moyens dont il peut se servir pour se relever, & par lesquels on peut y augmenter la population. 337. L'augmentation des manufactures de luxe lui seroit meurtrière. Raisons qui appuient cette assertion. 338. Balance de son commerce actuel de laines. Produit des mines du Pérou. 339. Il seroit avantageux pour elle de permettre aux étrangers l'entrée de ses colonies. 342. On a levé en 1774 l'interdiction de communication qui jusqu'alors avoit été établie entre les différentes colonies Espagnoles. 344. Conseils à cette puissance sur son agrandissement. 345 & *suiv*. Le commerce des colonies en concurrence avec d'autres nations seroit-il avantageux ou nuisible à l'Espagne. 348. Tentatives des Hollandois, des François & des Anglois sur les colonies. 348. Considérations qui pourroient déterminer les puissances à s'y établir. 352. Motif de tranquillité pour l'Espagne. 354. Voie qu'elle doit suivre pour réparer



Les cruautés de ses conquérans barbares. 356.

*Espagnols*. Il ne fut permis jusqu'en 1593 qu'aux Castillans, de passer à St. Domingue. 18. Conduite licencieuse qu'ils tiennent en Amérique après sa conquête. 25. Ils ont toujours été & sont encore idolâtres de leurs préjugés. 31. Conduite affreuse qu'ils tiennent au Mexique après sa conquête. 52. Obstacles qui s'opposèrent à leurs succès dans le Nouveau-Monde. Ces obstacles commencent à s'applanir. Leur fort est d'être partout un sang mêlé : en Europe avec les Maures, & en Amérique avec les Indiens. 266. Les deux chefs, Pizarre & Almagro après la conquête du Pérou en viennent aux mains pour le commandement. Almagro est pris & décapité. 151. Démêlés que la cour d'Espagne a avec celle de Portugal, relativement aux colonies sur le bord du fleuve des Amazones. Un traité fait en 1681 les met d'accord. La guerre recommence vers 1700. 401. Tout se pacifie par le traité d'Utrecht. Troubles qui surviennent. 402, 402. 403. Nouvelles guerres. Traités de 1777 & 1778. 404.

*Espajo*, capitaine Espagnol qui alla le premier au nouveau Mexique. 59.

*Esprit national*, réflexions philosophiques sur ce sentiment. 357.

## F

*FEMMES*. Condition où elles sont réduites chez un peuple sauvage & guerrier, chez un peuple pasteur. 181. Et chez un peuple policé. 182.

*Fernambuc*. District du gouvernement de Maragnan, appartenant aux Portugais au Brésil. Le principal commerce de cet endroit consiste en bois du même nom. 418. Population de cet endroit. 419.

*Fernand de Luques*, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou. Il étoit prêtre & s'étoit enrichi par la superstition. 130.

*Fétiches*, divinités subalternes des Mexicains. 34.

*Fidalgos*, nom donné au Brésil aux ci-

toyens qui ne sont pas de la haute noblesse. 408.

*François*, encouragés par la spéculation des richesses du Nouveau-Monde, ils tentent en 1595 d'y pénétrer. Louis XIV encourage de pareilles tentatives, l'une & l'autre ne sont pas heureuses. 349. Ils ont repris le même chemin en 1764, mais la cour de Versailles a fait le sacrifice de sa colonie. 350.

## G

*GORGONNE*, île du Pérou où Pizarre & quelques-uns de ses compagnons passent six mois à lutter contre la faim & le climat. 131.

*Goths*. Etat où ils sont réduits, lorsque l'Espagne eut été asservie par les Maures. Ils reprennent le dessus. 6.

*Gouvernement*. Réflexions philosophiques sur l'injustice de la censure des peuples contre les ministres. 412.

*Gracias-à Dios*. Cap du Mexique. On croit que des Samboes peuples de Guinée, dont un certain nombre y fit naufrage, sont les originaires du pays. Les Anglois sont les seuls Européens qui y habitent depuis 1730. 113.

*Grenade*, cet état, qui dans les divisions de l'Espagne sous les Maures, avoit formé un royaume séparé, où les Sarrasins chassés à la fin, de toutes leurs autres possessions, s'étoient retirés, est attaqué & pris par les princes de Castille & d'Aragon redevenus souverains de tous les petits royaumes qui s'étoient formés en Espagne. 6.

*Grenade* (Nouveau royaume de), très-grande contrée d'Amérique. Sa description géographique. Conjectures sur son origine. Il s'appelloit anciennement Bogota. Il fut attaqué & pris en 1525. 186. Merveilles qu'on en a racontées. Son état actuel. 187.

*Guadalaxara*, partie de la nouvelle Espagne la plus abondante en métaux. 83.

*Guam*, l'une des îles Mariannes où les cruautés des Espagnols après avoir anéanti leur population, en ont fixé les restes. Description de cette île. 97. L'agriculture y a été encouragée

- par M. Tobias gouverneur Espagnol il y a environ vingt ans. 98.
- Guanaco*, espèce de Lama sauvage plus forts que les lamas domestiques. On leur fait la chasse pour avoir leurs toisons. 218.
- Guancá Velica*, pays où se trouve la seule mine de mercure qu'il soit permis d'exploiter au Pérou. 232.
- Guaranis*, peuple du Paraguay forcé par le gouvernement des Jésuites à quitter la vie sauvage. 281 & suiv.
- Guatimala*, province de l'Amérique Septentrionale. 65. L'une des Audiencias du Mexique composée de sept ou huit provinces. 108. Ses productions. Nature du climat. Comment s'y fait le commerce. 110. La ville a été détruite en 1772 par un tremblement de terre. 111.
- Guatimofin*, prince Mexicain qui défend Mexico, assiégé par Cortès : Il est fait prisonnier par lui. Supplice auquel on le livra pour avoir des trésors qu'on lui soupçonnoit. Mot admirable de ce prince au milieu des souffrances. 41.
- Guayaquil*. Contrée du Pérou, où se trouvent les limaçons qui donnent la couleur pourpre qu'on avoit crue perdue. Objets du commerce immense qui s'y fait. 211. Désagrément du climat & maladies qui y règnent. 212.
- Guerres civiles*. Réflexions sur leurs effets selon qu'elles proviennent de la tyrannie ou de l'anarchie. 151. 155.

## H

- H***AYTI*. Voyez *St. Domingue*.
- Herrada* (Jean d'), conseil & guide du jeune Almagro gouverneur du Pérou. 153.
- Hollandois*, encouragés par la prospérité de l'Espagne, ils tentent de pénétrer au Pérou, en 1643. 348. Repoussés d'abord, puis vainqueurs au Brésil en entreprennent la conquête entière sous le commandement de Maurice de Nassau en 1637. Ils soumettent les Portugais commandés successivement par leurs meilleurs généraux. 380. Les Portugais viennent enfin à bout de chasser les Hollandois. 386.

- Ceux-ci sont encore chassés & enfin par un traité le Brésil est cédé aux Portugais. 390.
- Honduras*, province du Mexique dont les cruautés des Espagnols ont fait un désert. 108. Description de cette contrée. Température qui y règne. Les mosquites y sont en grand nombre. 112.
- Horn* (Cap de), doublé en 1616 par des navigateurs Hollandois & pratiqué depuis, fait négliger le détroit de Magellan. 247.
- Hospitalité*, réflexions sur cette vertu sociale. 369.
- Huascar*, frère consanguin d'Atabaliba roi du Pérou. Démêlés que ces deux frères ont ensemble pour l'Empire. 133.
- Huyana-Capac*. Onzième Empereur du Pérou, après avoir détrôné le roi de Quito, épouse l'héritière du trône pour légitimer son usurpation. Il a pour fils Atabaliba. 132.

## I

- I***NDIENS*. Ils sont la dernière classe dans un pays qui appartenait à leurs ancêtres. 296. Changemens successifs qui furent apportés dans leur condition. *Ibid.* & suiv. Etat où ils sont actuellement. 301.
- Indigo*, plante d'Amérique dont on tire le bleu pour les teintures. 69. Sa culture. 70. On en distingue de plusieurs espèces. Manière d'en extraire la partie colorante. 71. Sa transplantation en Amérique est moderne. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Le meilleur est de Guatimala au Mexique. 72.
- Industrie*, quels en sont dans l'homme les mobiles & quels effets elle peut produire. 111.
- Ingratitude*. Anecdote presque incroyable qui prouve où peut être porté l'homme par l'ingratitude. 230.
- Inquisition*, absurdité de ce tribunal en Amérique. Dérèglement des moines qui en sont les juges. 60. Anecdote qui prouve l'injustice & le despotisme de ce tribunal Espagnol. 262. Ce tribunal



bunal fut d'abord établi en Espagne pour arrêter les progrès du judaïsme & de l'alcoran y occasionne des maux sans nombre. 322. Ce tribunal a été établi en Espagne en 1482. Il faisoit mourir tous les ans quarante ou cinquante victimes sur quatre ou cinq cent, & reléguoit le reste au Brésil. 362.

*Ivrognerie*, réflexions philosophiques sur les suites de ce défaut. 260.

## J

*JALAP*, planté médicinale qui tire son nom de la ville de Xalapa dans la nouvelle Espagne. Sa description. 67.

*Jésuites*, moyens qu'ils employèrent au Paraguay pour en civiliser les sauvages. 276 & *suiv.* Causes qui s'opposèrent à la multiplication des hommes dans ces contrées. 279 & *suiv.* Eloge de la manière dont ils se sont servis. 281. Véritables causes qui se sont opposées à la population qu'on devoit attendre de leur conduite au Paraguay. 283 & *suiv.* Soupçons qui se font élevés sur leur genre de gouvernement. 286. Lorsqu'ils furent chassés du Paraguay en 1768, ce pays étoit très-abondant. L'exercice de la religion fut confié aux Jacobins, aux Franciscains, & aux moines de la Merci. 289.

*Jésuites missionnaires*. Douceur par laquelle ils s'influencent chez les sauvages du Brésil. 373. Reproches à leur société de n'avoir pas employé pour leur gloire les mêmes moyens que pour leur agrandissement. 374.

*Juifs*, sont obligés de se réfugier en Portugal, lorsque les Romains les dispersèrent. Histoire abrégée de leur établissement en Portugal & de leur retraite à Bordeaux, Anvers & Hambourg. 363.

*Jussieu* (M. Joseph de), botaniste célèbre qui par goût pour son art a voyagé toute sa vie. Eloge de ce savant. Sa fin malheureuse. 195. Il a voulu enseigner aux Péruviens à perfectionner la cochenille sylvestre, mais ils s'y sont refusés. 196.

*Tome II.*

*LAMA*, animal du Pérou avec la laine duquel les Péruviens font leurs habits. Sa description. 217. Usage domestique qu'on en tire. Mœurs douces de cet animal. *Ibid.* Fête que les Péruviens font à cet animal avant de les destiner au travail. 218.

*Las Casas*, homme célèbre dans les annales du Nouveau-Monde. Singularité de la conduite qu'il y tient. 177. Peu de réussite de son entreprise. 178. Il est envoyé dans le Nouveau-Monde pour juger de l'Etat qu'on devoit assigner aux Indiens originaires. Ses vues de bienfaisance ne sont pas écoutées. Eloge de ce grand homme. 297 & *suiv.*

*Lima*, ville capitale du Pérou qui renferme 54 mille habitans. 212. Cette ville a été bâtie en 1535 par François Pizarre. Climat & productions de ses environs. 234. Elle a été renversée par un tremblement de terre arrivé en octobre 1746. Elle a été rebâtie avec plus de solidité. Moyens qu'on y a employés. 236.

*Lonk* (Henri), amiral Hollandois, se présente au Brésil, & y remporte une victoire sur les Espagnols. 380.

## M

*MAGELLAN* (détroit de) découvert par Magellan en 1520 à l'extrémité méridionale de l'Amérique. 245. Il a été longtems négligé à cause des dangers de sa navigation. L'Espagne prend des mesures pour défendre ses possessions contre le passage des pirates par ce détroit. 246.

*Majorats*, on appelle ainsi en Espagne des terres données à titre de succession perpétuelle, & qui s'opposent aux progrès de l'agriculture. 341.

*Mama-Ocello*, femme de Manco Capac premier Inca du Pérou. 138.

*Manco Capac*, premier Inca du Pérou. Conjectures sur son origine. 138.

*Manitous*, divinités subalternes des Mexicains. 34.

*Mantas*, monstre marin auquel les pêcheurs d'huîtres sont obligés de faire la



- guerre pour n'en être pas étouffés. 242.
- Manufactures*, en quoi elles consistent au Pérou. 220.
- Maragnan*, gouvernement Portugais au Brésil. Les Portugais y abordèrent en 1535, mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparent en 1612, les Hollandois en 1641, & en 1644, les Portugais le reprennent. Productions de cette contrée. 416. Sa population. 417.
- Maragnon*, fleuve des Indes occidentales nommé depuis Amazone. 392.
- Mariannes* (Isles), chaîne d'Isles sous la Zone Torride autrefois très-peuplées. Beauté du climat. L'arbre à pain ou Rima y croît. 92, 93. On y ignore l'usage du feu jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les femmes y avoient sur les hommes toute espèce de supériorité. 94. Les habitans se servent d'un *pross*, ou canot, dont on n'a trouvé de semblable nulle part. 96. C'est Magellan qui découvrit ces îles en 1521. Il les nomma îles des Larçons. Ce n'est qu'en 1668 que les Espagnols s'y fixèrent. 97.
- Marina*, fille d'un Cacique puissant, réduite en esclavage, qui inspira à Fernand-Cortès une passion très-vive, & fut un puissant mobile de la conquête du Mexique. 26.
- Maures*, cette nation qui avoit longtems régné sur l'Espagne entière est repoussée jusqu'à Grenade, & contrainte en 1492 de subir le joug Espagnol. Philippe II établit une inquisition pour s'assurer de la foi de ces peuples. 318. Ils sont chassés entièrement en 1610. 319. Les ouvriers des manufactures surchargés des tributs qu'on levoit auparavant sur les infidèles, se réfugièrent en Flandres. Les cultivateurs sont vexés. 320.
- Mendoza*, capitaine Espagnol qui aborde sur le fleuve Paraguay & y fonde la ville de Buenos-Aires. 265.
- Mercur*e, tout celui qu'on employe au Mexique pour l'exploitation des mines y est envoyé & pris des mines d'Almaden en Estramadoure. 120. Avant 1571 les mines du Pérou étoient exploitées par le moyen du feu; on lui substitua le Mercure. 231. Il y en a de deux sortes: le mercure vierge & celui qu'on tire du cinnabre. Les feules mines qu'il y en ait en Europe sont à Ydria dans la Carniole, si ce n'est celles qu'on a découvertes sous la ville de Montpellier même. 231. Le cinnabre se trouve en beaucoup d'endroits. 232.
- Métaux*, analyse de leur nature, & conjectures sur leur formation. 80.
- Metis*, peuple provenu des races mêlées d'Espagnols avec les Indiens, très commun dans l'Amérique Méridionale. 365. C'est aussi le nom qu'on donne aux enfans nés d'un Européen avec une Indienne. 291.
- Mexicains*, leur religion. 34. Ils immoloient des prisonniers de guerre. 35. Défense opiniâtre & courageuse qu'ils opposent à Cortès. *Ibid.* Voyant que leur plan d'attaque ne réussissoit pas, ils coupent les vivres à leur ennemi qui pense à faire retraite. Ils l'attaquent & l'auroient entièrement défait, s'ils n'eussent fait une faute essentielle. 36. Leurs loix relatives à l'élection des souverains, aux prêtres. 38. Et à la noblesse. 39. Leur gouvernement, leurs usages, leurs loix, leur industrie. Etat des sciences chez eux. 44 & suiv. L'écriture y étoit inconnue. 47. Manière dont on y traçoit les Hiéroglyphes. Et dont on conservoit le souvenir des faits passés. Ces monumens grossiers qui auroient été intéressans pour l'histoire de ce pays ont été brûlés comme monumens d'idolâtrie par le premier évêque de Mexico. 49. Effet que produisit sur les originaires de cette contrée la conduite des Espagnols. 54.
- Mexico*, Sa description géographique. 40. Cortès en fait le siège. Actions de valeur de la part des Mexicains. 41. Les Espagnols s'en emparent. Beauté des palais. Décorations des temples. Commerce. Navigation. 42. Appréciation de ce qu'en ont dit les Espagnols. 43. Etat actuel de cette ville rebâtie par Fernand-Cortès. Etat de sa population en 1777. 86. Excès du

luxe qui y règne. 87. Mauvais gout des édifices. 88. Beauté de la cathédrale. Somme qu'elle a coûté à construire. Travaux immenses qu'on y a faits pour prévenir les inondations. Autres travaux projetés. 89. Moyens propres à faire de cette ville l'endroit le plus vivant de toutes les possessions Espagnoles. 90.

*Mexique*, Velasquès amiral d'Espagne en Amérique, envoie Fernand-Cortès au Mexique en 1519 pour en faire la conquête. 24. Lorsque les Espagnols y abordèrent, Montezuma en étoit le souverain. 26. Manière dont, avant l'invasion des Espagnols, le prince étoit instruit en peu de tems de tout ce qui arrivoit sur les frontières. 26. Réflexions sur le prodige que les Espagnols répandirent avoir donné lieu à la conquête du Mexique. 27. Climat & productions de ce pays, lorsque Cortès y entra. 32. Tous les monumens qui auroient pu constater l'ancienneté de cet empire ont été brûlés par les Espagnols. Ce que les écrivains Castillans en racontent. 49. Peu de vraisemblance de ces récits. 50. En 1626, le gouvernement civil & la puissance ecclésiastique s'entrechoquent rudement. Excès où le fanatisme est porté. 55. Productions particulières à cette contrée. 79. Etat actuel des manufactures dans cette contrée. 83. Raïsons qui s'opposent à sa prospérité. 84. De quelle manière on vient à bout de concilier le commerce des philippines avec celui du Mexique qui avoit tant d'attraits pour les Espagnols. 90. Ses communications avec le Pérou & l'Espagne par la voie de Guatimala. 107.

*Mexique* (Nouveau) découvert en 1580 par le missionnaire Ruys. 59.

*Mines*, signes auxquels on peut reconnaître les endroits où il y en a. 81. Tableau des maladies dont les ouvriers qu'on y emploie font la proie. 318. Jurisprudence concernant la découverte des mines & leur partage. Produit que rapportent au Portugal celles du Brésil. 433.

*Missionnaires*, réflexions sur l'esprit qui

peut faire embrasser cet état pénible. 397. Nombre de sauvages des bords de l'Amazone civilisés par les missionnaires depuis 1637, jusqu'en 1766. 398.

*Moines*, on compte au Brésil dans Rio-Janeiro & à Bahia 22 maisons de moines. Il n'y en a pas de religieuses. 409.

*Montagnes du Pérou*. Description des cordelières. Réflexions sur la formation des montagnes. 197. Analyse des divers systèmes. 198 & suiv.

*Montezuma* étoit souverain du Mexique, lorsque les Espagnols y abordèrent. 26. Il néglige l'exercice des talens qui l'avoient fait parvenir au trône. 29. Lâcheté dont il se rendit coupable à l'approche de Cortès. 32. Il est arrêté dans son palais. 33. Il se montre aux siens du haut de la citadelle où il étoit retenu, pour les engager à cesser le siège: mais l'indignation ayant succédé à l'attachement, il est percé d'une flèche & meurt. 36.

*Mosquitoes*, race d'Indiens qui habitent le cap Honduras. 113.

## N

*NÈGRES*, c'est en 1503, peu de tems après la découverte du Nouveau-Monde, qu'on y porta quelques noirs. 292. toutes les nations d'Europe à mesure qu'elles y ont eu des possessions, y en ont portés. 293. Réflexions philosophiques sur le commerce des Nègres. 294.

*Nicaragua*, province de l'Amérique Septentrionale. 65.

*Nicuessá*. Voyez *Ojeda*.

*Nouveau-Monde*, nature du gouvernement qui y a été introduit. 303. Administration de la justice. Régime ecclésiastique. 304. Scandale universel. Vices du clergé. 305. Les terres sont partagées à tous les soldats qui en avoient partagé la conquête. 306. Réglemens pour l'exploitation des mines. 308. Impôts. 309. L'usage du papier timbré y est introduit en 1641. Le monopole du tabac en 1752 & 1754. Celui de la poudre, du plomb & des

cartes. Celui de la croisade. 310. Etat de foiblesse où furent longtems les finances de ce pays. Réforme que M. de la Ensenada y a introduite; augmentation qui en a été le fruit. 313. Entraves qui furent mises au commerce à la découverte du Nouveau-Monde. 314. Causes qui ont perpétué cette faute. 315. Suite funeste que ces entraves eurent pour le commerce de la métropole. 317. Excès de désespoir auquel se livrèrent les Indiens forcés de s'enterrer dans les mines. 328. *Nouvelle-Espagne*. Balance de son commerce depuis 1748, jusqu'en 1753. 120.

## O

*Oaxaca*, ville de la province du même nom, au Mexique. Sa description géographique. Son commerce. 78. *Obedissance filiale*, réflexions philosophiques sur ce sentiment naturel. 100. *Ojeda & Nicuesa*, navigateurs Espagnols qui conçurent en 1509 le projet de former des établissemens en Amérique. Avantages que leur accorde Ferdinand roi de Castille. 125. *Onate* (Jean d'), capitaine Espagnol qui exploite le premier les mines du Mexique. 60. *Or*, par quels procédés on le dégage de la terre avec laquelle il est combiné. 81. Avant que les Castillans eussent pénétré au Nouveau-Monde, les Mexicains n'en avoient que ce que les torrens entraînoient des montagnes. 82. Proportions de l'or à l'argent dans différentes parties des Indes. Rapports que ces métaux ont eus dans l'antiquité en Europe, & qu'ils ont maintenant. 434. *Or* (Mines d'), ce n'est que dans les lieux très-froids & élevés du Pérou qu'elles sont abondantes. 226. Énumération de celles qu'on y a successivement exploitées. 227. *Orellana*, gouverneur du Pérou, qui bâtit en 1537 une ville près du golfe de Guayaquil. 210. *Orenoque*, grand fleuve d'Amérique qui tire sa source des cordelières. Phénomènes particuliers à ce fleuve.

179. Conjectures propres à les expliquer. 180. Ceux qui en entreprennent la navigation sont dans certains endroits, obligés de porter leurs bateaux & leurs marchandises. *Ibid.* Condition des femmes dans cette contrée. 181. Réponse d'une femme de ce pays à un jésuite qui lui reprochoit d'avoir causé la mort de sa fille par un usage meurtrier adopté dans cette contrée. 143. Les Espagnols ne pouvant conserver toutes leurs conquêtes quittent l'Orenoque. Ils ne s'y établissent de nouveau qu'en 1535. Etat actuel des établissemens formés dans cette contrée depuis 1771. 184, 185. *Oropeza*, l'une des dernières maisons des souverains du Pérou sorties du mariage de la fille du dernier des Incas & de Loyola. 159. *Orsua* (Pedro d'), envoyé en 1560 par le vice-roi d'Espagne au Nouveau-Monde, pour reconnoître le cours du fleuve des Amazones. Il est assassiné par les siens. 394. *Ortis de Rarate* (Jean), commandant Espagnol, qui, sur les ordres de la cour d'Espagne, rétablit en 1581, Buenos-Aires au Paraguay. 266. *Ovando*, successeur de Bovadilla en Amérique lorsque Christophe Colomb eut été disgracié. 21.

## P

*Paco*, animal domestique du Pérou. Sa Description. 217. Utilité qu'on en tire. Manière dont on le nourrit. Fête que les Péruviens leur font avant de les destiner au service. 218. *Pagnalosse* commandant Espagnol au Mexique. Dangers qu'il court de la part de l'inquisition. 60. *Panama*, golfe qui sépare l'Amérique méridionale de la septentrionale. Il prit ce nom lorsque Pédrarias y eut transféré la colonie auparavant établie à Ste. Marie. 229. Ville du Pérou où se fait la pêche des perles. Comment elle se fait 241. Ce commerce a contribué à la célébrité de Panama. Mais son commerce en est la plus grande cause. 242.



*Para*, gouvernement Portugais au Brésil. 414.

*Paraguay*. Vaste région entre le Pérou, les terres Magellaniques, le Brésil, le Chili & le Pérou, qui doit son nom à un grand fleuve appelé de même. 263. Mœurs & usages des originaires du pays. 264. Province de ce nom formée par les Espagnols dans le pays appelé du même nom & qu'ils divisèrent en trois provinces. 268. Objets de commerce que fournit cette contrée aux autres contrées du Nouveau-Monde. 273. Manière dont on s'y procure les cuirs de bœufs sauvages dont le commerce est devenu considérable. 275. Montant du produit de cette colonie pour l'Espagne depuis 1748. *Ibid.* Fleuve du pays du même nom découvert en 1515 par Diaz de Solci pilote Castillan. 264.

*Paraguay* (herbe du), on nomme ainsi la feuille d'un arbre qui croît au Paraguay. Il s'en fait un grand commerce. 271. On s'en sert comme du thé. 272.

*Paulistes*, ramas de brigands & de criminels envoyés de Portugal dans la province de St. Paul au Brésil. 428. Après bien des courses & des cruautés, ils reconnoissent le gouvernement Portugais. 430.

*Pédrias*, successeur de Balboa au gouvernement du Pérou, lui fait trancher la tête. Il transfère la colonie de Ste. Marie dans un lieu qu'on nomma Panama. 129. Los-Rios lui succède. 131.

*Pédro de la Casca*, vieux prêtre Espagnol, envoyé au Pérou pour pacifier les troubles qui s'y étoient élevés. Il combat le rebelle Gonzale Pizarre qui est pris & décapité. 157, 158.

*Pérote*, magnifique citadelle bâtie en 1770 dans l'isle de St. Jean d'Ulloa. 122.

*Pérou*. A quelle occasion cette contrée fut découverte. Cette expédition a été commencée le 1<sup>er</sup> septembre 1513. 128. Manière dont Balboa en prit possession. Sa conquête fut commencée par trois Espagnols au mois de novembre 1524. Cette tentative n'est pas heureuse. 131. La cour de Madrid leur accorde des secours. Ils s'embar-

quent en 1531. Cette entreprise leur réussit. Raisons qui en furent cause. 132. Cruautés exercées contre l'empereur, qui venoit se rendre chez Pizarre commandant Espagnol, à la sollicitation d'un moine. Fanatisme dont ce moine couvre son attentat. 134. La nature de ce pays sembloit le mettre à couvert de l'invasion. 137. Cet empire a été fondé par Manco-Capac & par Mama Ocello sa femme. Conjectures sur l'origine de ces deux personnages. 138. Religion de ses premiers habitans. 139. Sagesse de leur législation. 140. Moyens par lesquels ils consacroient les actions d'éclat. On y représentoit des tragédies & des comédies. Devoirs des magistrats. 141. Gouvernement politique des Incas. 142. Enfance où les arts étoient réduits. 143. Doutes sur les merveilles qu'on a racontées de ce pays. 144 & *suiv.* Point de vérité auquel il faut réduire tout ce qu'on a raconté de merveilleux de la perfection des arts chez les Péruviens. 148 & *suiv.* Les chefs Pizarre & Almagro en viennent aux mains, celui-ci est pris & décapité. Les mécontents de son parti se rassemblent à Lima. 151. Pizarre est massacré, ainsi que les chefs de son parti. Troubles qui suivirent. 152. Après bien des horreurs, des cruautés & des guerres sanglantes, la conquête fut consommée vers l'an 1560. 160. Température qui y règne. Phénomènes singuliers qu'on y observe. 206. Il est aujourd'hui désert. 207. Causes de cette dépopulation. 207, 208. Ce qui reste de Péruviens est tombé dans l'abrutissement. 208. Les Espagnols y sont en grand nombre. Pourquoi. 209. Etat actuel du Pérou. 210. L'empire des moines y est universel. 238. Les femmes y sont charmantes. Le concubinage y est universel. 239. La musique est la passion dominante à Lima. 240. Etat actuel de cette contrée. Balance de ses produits depuis 1748, jusqu'en 1753. 248.

*Péruviennes*, graces naturelles & beauté de ces femmes. 239.

*Petite vérole*, portée au Mexique par un esclave de Narvaès lieutenant de Vélasquès. 41. Portée au Pérou en 1588. L'inoculation a été introduite à Lima il y a deux ans. 204.

*Philipillo*, interprète d'Atabaliba & qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, contribue à déterminer les Espagnols à faire mourir ce prince. 136.

*Pinçon* (Vincent) l'un des compagnons de Christophe Colomb, découvre en 1500 l'embouchure de la rivière des Amazones. 392.

*Pita-Haya*, arbre qui croît en Californie, & dont les fruits servent de nourriture aux habitans. Description du fruit. 100.

*Pizarre*, l'un des trois Espagnols qui entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement. Baffé de son extraction. Il s'associe Diego d'Almagro & Fernand de Luques. Conventions de leur association. 130. Impiété par laquelle ils la scellèrent. Leur tentative n'est pas heureuse. Ils sont obligés de retourner à Panama. 131. Trahison dont il se fouille dans la personne d'Atabaliba, prince Péruvien. 134. Dans le tems où il étoit repassé en Europe il s'étoit fait donner la supériorité sur Almagro. Les deux partis en viennent aux mains & Almagro est pris & décapité. 151. Ses partisans se concertent & massacrent Pizarre. On fait mourir tous ceux qu'on croyoit disposés à le venger. Troubles qui en font la suite. 152. Pedro Alvarès se met à la tête de son parti après sa mort. 153.

*Pizarre* (Gonzale), successeur de Pizarre chef de parti contre Almagro. Il s'empare de l'autorité à la détention de Nunnez. Son parti est vainqueur. 156. Honneurs qu'il reçoit. Cruautés auxquelles il se livre. Un commandant envoyé d'Europe propose un pardon général. 157. Mais Pizarre livre le combat, est pris & décapité. 158. C'est lui qui découvrit en 1538 la source du fleuve des Amazones. 392.

*Plata*, nom donné par Cabot capitaine Espagnol au fleuve Paraguay. Raison du nom qu'il lui donna. 265.

*Platine*, substance métallique découverte depuis peu au Pérou. Sentimens des meilleurs chymistes sur sa nature. 222, 223. Opérations par lesquelles on la sépare de l'or, du fer & du sable magnétique qu'elle contient. 224. Propriétés de la platine. Usages auxquels on pourroit l'employer. 225, 226.

*Poncho*, étoffe de laine qui sert de vêtement aux habitans du Chili, & que les sauvages leur fournissent. 259.

*Porto bello*, ville du Pérou, près de Panama nommée tombeau des Espagnols. Température & climat du pays. 242. Il s'y tenoit une foire considérable. La confiance y étoit sans borne. 243. La prise de la Jamaïque a changé la face des affaires dans cette contrée. 244.

*Portugal*. Après la conspiration qui détrôna en 1640 Philippe IV & que l'Espagne avoit fomentée, le nouveau roi fait alliance avec toutes les puissances de l'Europe, contre les Espagnols. 387. Les Portugais restés au Brésil se révoltent contre les Hollandois. Un particulier nommé Jean Fernandez de Viera se met à leur tête. Suites de cette affaire. 388 & suiv. Les établissemens éloignés du Portugal sont déchus de leur ancienne splendeur. Evénement qui en fut l'époque. 446. Une faute commise par la France relève un peu l'industrie Portugaise. 447. L'Angleterre surprend à la cour de Portugal un traité avantageux pour elle seule. 448. Calcul des avantages de ce traité. 449. Le Portugal condamné à l'inaction, tous les arts y sont anéantis. 451. Ressources qui lui restent à embrasser. 452. Par des événemens inattendus, l'Angleterre n'a pas fait avec le Portugal depuis 1762, un aussi fort commerce qu'auparavant. 452. Faute commise en Portugal en y arrachant les vignes. 455. La culture du bled doit y être ranimée. 456. Foiblesse de la marine Portugaise. 457. L'instruction publique a besoin d'y être réformée. 463. La crainte de se brouiller avec l'Angleterre ne doit pas retarder les réformes que les



vices actuels de l'administration Portugaise exigent. 464. Il semble que le Portugal ne sauroit sortir de l'engourdissement où il est tombé. 466.

**Portugais.** Ont pour l'Espagne une haine nationale très active. Cependant ils en ont emprunté beaucoup d'usages ; entr'autres l'inquisition. 362. Ils perdent & reprennent successivement le Brésil. Il leur est enfin cédé par un traité en 1661. 390. Etablissement qu'ils forment sur l'Amazone. 391.

**Potosi**, histoire de la découverte des mines de cette contrée du Pérou. 228. Produit qu'a rapporté à l'Espagne depuis sa découverte jusqu'en 1763 le quint qu'elle se réserve sur toutes les productions du Nouveau-Monde. 229.

**Pouvoir spirituel**, excès où le fanatisme allumé par les persécutions, le porta lorsque les guerres des peuples du nord contre les chrétiens attaquèrent la domination Romaine. 387.

**Pulque**, espèce de liqueur forte à laquelle les Américains étoient accoutumés & dont la défense occasionna une révolte en 1693. Comment on fait cette boisson. Usages de la plante dont on la tire. 61.

## Q

**QUEXETACO**, province du Mexique où l'on fabrique d'assez beaux draps. 83.

**Quesada**, commandant Espagnol qui attaqua Bogota en 1526. 186.

**Quinquina**. Description de l'arbre qui produit ce remède. 193. Il y en a de trois espèces. 194. Epoque à laquelle il fut introduit en Europe. M. de Jussieu a enseigné l'art d'en tirer l'extract. Eloge de ce fameux botaniste. 195.

**Quipas**, registres de corde où des nœuds variés & de couleurs diverses tenoient, à ce qu'on a dit, lieu chez les Péruviens d'écriture. Ces histoires mises au rang des fables. 147.

**Quito**, province de l'Amérique Méridionale. Singularités qu'on y remarque. 191. Le printems y est éternel. Les moissons s'y succèdent sans cesse. La population y est immense. 192.

Les manufactures y ont été longtems en vigueur. Cependant le bon marché des produits des manufactures d'Europe a altéré les richesses de ce pays. Le quinquina est la seule denrée qui en constitue le commerce. 193.

## R

**RELIGIEUSES.** On n'a jamais permis au Brésil d'établir aucun couvent de filles. 409.

**Richesses**, passage philosophique de Cassiodore sur les moyens d'acquérir de l'or. 200. Pourquoi les hommes en ont toujours affecté l'étalage. 435.

**Rimz** ou arbre à pain célébré par quelques voyageurs & peu connu des botanistes, qui croit dans les îles Mariannes. Description de l'arbre & du fruit. 93.

**Rio-Janeiro**. Description de ce gouvernement du Brésil, au pouvoir des Portugais. 424. Productions de cette contrée. C'est la capitale du Brésil, & le séjour du vice-roi. Elle fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Quelques François s'y établissent en 1525. 425. Galanterie des femmes. Beauté de la ville. 426. Du Guai-Trouin s'en empare en 1711. 427.

**Rosas**, commandant au Mexique, est assassiné dans un trouble civil en 1652. 60.

## S

**SABRO**, nom qu'on donne au Brésil à une couche de terre sablonneuse qui avertit de ne pas creuser une mine plus avant. 432.

**St. Domingue**, très-grande île d'Amérique que Christophe Colomb nomma l'Espagnole, & qui se nommoit alors Hayti. Sa description géographique. Mœurs des habitans. 12. Leur religion. 13.

**Saint Lazare**, citadelle de la ville de Carthagène en Amérique. 162.

**Saint Lucas**, cap de la Californie où abordent les Galions qui vont du Mexique en Espagne. 106.

**Ste. Marthe**, province d'Amérique voisine de Carthagène, Cruautés que les



- Espagnols y commirent. Foible commerce qui s'y fait actuellement. 167. Superstition qui y règne. 168.
- St. Paul.* Gouvernement du Brésil, au pouvoir des Portugais. 429. Voyez *Paulistes*. Population actuelle de cette contrée. Ses productions. 430.
- Salvado* découvre en 1660 la mine de Laya-Cota. Générosité avec laquelle il en partage le produit avec le premier venu. Cruauté incroyable qui en fut la récompense. 230.
- Santa-fé*, capitale du nouveau royaume de Grenade. Etat où elle se trouvoit en 1774. 190.
- Sant-Yago*, ville du Chili au pouvoir des Espagnols, bâtie en 1541, détruite en 1730 par un tremblement de terre & rétablie aussitôt. Population de cette ville. Gouvernement & administration de cette capitale de l'empire du Chili. 257. Elle possède du cuivre & de l'or. Sommes que le fisc en a retirées depuis 1750 jusqu'en 1771. 258.
- Sauvages*, réflexions philosophiques sur l'accueil que firent aux compagnons de Christophe Colomb, les sauvages de l'Amérique. 11. Exemple frappant du pouvoir que la générosité peut acquérir sur eux. 375. Monument de la philosophie qu'on peut rencontrer chez eux. 376.
- Serment* singulier que les Mexicains faisoient prêter à leurs souverains lorsqu'ils montoient sur le trône. 38.
- Sociétés*, réflexions philosophiques sur les grandes sociétés. 364.
- Soconusco*, province du Mexique qui produit du cacao d'une qualité supérieure à celui de Caraque. 109.
- Souza* (Thomas de) commandant envoyé en 1549 au Brésil par les Portugais. 373.
- Superstition*, cette reine de tout. La domination Espagnole tient deux sceptres au Pérou, l'un d'or, l'autre de fer. 237. Causes qui lui ont donné naissance & qui la perpétuent. 334. Quelles ont été ces causes chez les Romains. 336.

## T

**T**ENERIFF, l'une des îles Canaries & leur capitale. Il y a une montagne

qui s'élève de 1904 toises, au-dessus du niveau de la mer. 9.

*Tlafcala*, république près du Mexique, dont les habitans étoient ennemis des Mexicains. Combats qu'ils soutiennent de la part des Espagnols. 30. Mœurs des Tlafcalèques. Leurs loix. 31. Ils font alliance avec les Espagnols contre les Mexicains. 32. Les arts y sont en vigueur. 84.

*Torquefnada*, auteur d'une histoire peu fidèle du Mexique. 85.

*Tremblemens de terre* très-communs au Pérou. Leurs avant-coureurs. Les oiseaux volent par élancemens & vont s'écraser contre les édifices. Les chiens heurlent : tous les animaux en ressentent l'approche. 204, 205.

*Truxillo*, ville du Pérou qui a neuf mille habitans. 212.

*Tucuman*, l'une des trois provinces formées au Paraguai par les Espagnols. Ses productions. Sa population. 267.

*Tumbez*. Bourgade assez considérable du Pérou, d'où Pizarre s'embarque pour retourner à Panama en 1527. 131.

## V

**V**AIDIVIA, commandant Espagnol à la conquête du Chili en 1541, singulière défense que lui opposa un capitaine Indien. 253. Il est vaincu. Les Indiens lui versent de l'or fondu dans la bouche. 254. Ville du Chili au pouvoir des Espagnols. 256.

*Valparaiso* anciennement amas de cabanes, maintenant ville florissante du Chili. 256.

*Valverde* (Vincent), moine dominicain qui, le crucifix & l'Evangile à la main, commande la trahison la plus noire contre un prince Péruvien. 134. Et encourage les Espagnols au massacre des sujets du malheureux monarque. 135.

*Vanille*, plante originaire du Mexique qui, comme le lierre, s'aceroche aux arbres qu'elle rencontre. Sa description. Sa culture. 68.

*Vasco-Nugnès* de Balboa. Voyez *Balboa*.

*Vasquès Coronado* lieutenant du roi d'Espagne en Amérique, sous les ordres

ordres duquel les Espagnols pénétrèrent dans la nouvelle Navarre en 1540. 63.

*Vélasqués*, fondateur de Cuba. Etablissement Espagnol en Amérique. 23. Sur le rapport qui lui fut fait des richesses du Mexique, il y envoie Ferdinand Cortès, l'un de ses lieutenans. 24.

*Venezuela*, petite contrée de l'Amérique découverte par Alphonse Ojeda. Pourquoi elle fut ainsi nommée. Causes politiques qui contribuèrent à son agrandissement. 168. Ce pays est devenu fertile en cacao. 169. Il est mis sous le joug de la compagnie des Indes Espagnole en 1728. Divers changemens opérés depuis ce tems dans le monopole. 171 & suiv. Accroissement que la compagnie y a procuré. 174. Balance du commerce de cette compagnie. 175 & suiv.

*Vera-Cruz Nueva*, ville du Mexique par où se fait le commerce de cet empire avec l'Espagne. 118.

*Vera-paz*, province du Mexique qui fournissoit les plumages éclatans dont on faisoit les tableaux. 109.

*Viera* jésuite Portugais prononce au Brésil un discours très-éloquent & singulier sur la conquête que venoient de faire les Hollandois. 381 & suiv.

*Vieja Vera-Cruz*, ville fondée par Ferdinand Cortès dans le Mexique, 118.

*Viera* (Jean Fernandez de), Portugais d'une naissance obscure qui fait au Brésil contre les Hollandois des actes d'une valeur incroyable. 388.

*Vigognes*, espèce fauvage de Pacos qui se trouvent dans les Cordelières. Elles ne peuvent vivre que dans le plus grand froid. Manière dont on leur fait la chasse. C'est leur toison qu'on recherche surtout. 219.

*Volcans*, divers aspects sous lesquels un observateur éclairé les a considérés. 205.

*Voyages*. Réflexions philosophiques sur la passion des voyages. 369.

## X

*XALAPA*, ville du Mexique, voisine de Vera-Cruz. 119.

## Y

*YUCATAN*, péninsule de la nouvelle Espagne. Usage singulier qui y avoit lieu lorsque les Espagnols y abordèrent. 114.

## Z

*ZUMMARAGA* premier évêque de Mexico, après la conquête des Espagnols. 49.

*Fin de la Table des matières du second Volume.*

---

# ERRATA

## D U T O M E S E C O N D.

- P** Age 85, ligne 4, la population, *lisez*, la dépopulation.  
Page 153, ligne 13, qui n'étoit pas, *lisez*, qui n'étoient pas.  
Page 311, ligne 7, une foule d'indulgence, *lisez*, une foule d'indulgences.  
Page 393, ligne 2, réduit à la posture, *lisez*, le réduit à la posture.  
Page 427, ligne 15, est une captivité, *lisez*, est une capacité.















